Tome quatrième. N° 4. 1930-31

REVUE FRANÇAISE DE PSYCHANALYSE

Cette revue est publiée sous le haut patronage de M. le Professeur S. Freud.

MÉMOIRES ORIGINAUX

PARTIE MÉDICALE

Introduction à la Psychanalyse des Enfants

Par Anna FREUD

Traduit de l'allemand par Elisabeth ROCHAT

II

Les Moyens Techniques de l'Analyse des Enfants

Mesdames, Messieurs,

J'imagine que mon dernier exposé (1) a dû laisser une étrange impression aux analystes praticiens qui se trouvent parmi vous. La plupart de mes procédés, tels que je vous les ai présentés, contredisent, en effet, sur trop de points les règles de la technique psychanalytique qui nous ont été données jusqu'à présent.

Considérez encore une fois mes divers procédés : je fais à la fillette une ferme promesse de guérison, estimant qu'on ne peut demander à un enfant de s'engager dans une voie inconnue avec une personne étrangère si le résultat n'apparaît pas certain. Je réponds ainsi à son désir évident d'être commandée avec autorité et d'être conduite en toute sécurité. Je me propose à l'enfant comme alliée et critique avec lui ses parents. Dans un autre cas, j'entreprends une lutte secrète contre l'entourage de l'enfant et je cherche par tous les moyens possibles à gagner son affection. J'exagère la gravité d'un symptôme et j'effraie le patient pour atteindre mon but. Enfin, je m'insinue dans la confiance de l'enfant et je m'impose à des êtres qui sont persuadés de pouvoir très bien se tirer d'affaire sans moi.

Que reste-t-il de la réserve prescrite à l'analyste, de la prudence avec laquelle on met sous les yeux du patient, comme une perspec-

(1) Voir N° 3, tome IV de la Revue. — (*N. D. L. R.*)

tive incertaine, la guérison ou seulement l'amélioration possible, de la réserve absolue dans toutes les choses personnelles, de la sincérité absolue dans l'appréciation de la maladie et de l'entière liberté qu'on laisse au patient d'interrompre de son propre chef, à n'importe quel moment, le travail en commun ? Nous maintenons bien, il est vrai, ce dernier point dans le traitement des enfants, mais cette liberté reste pourtant toujours plus ou moins fictive, un peu comme à l'école, où l'on veut faire croire aux enfants qu'ils travaillent pour eux-mêmes et pour leur avenir, plutôt que pour leur maître et pour l'école. Si l'on prenait au sérieux la liberté qui devrait en résulter, la classe serait probablement vide le lendemain matin. Je ne voudrais pas vous laisser supposer peut-être que j'eusse négligé les règles de l'analyse par ignorance ou par inadvertance. Pour répondre à une situation nouvelle, j'ai simplement adopté, avec de nouveaux développements, une conduite que vous avez tous à l'égard de vos patients, sans y attacher une importance particulière. J'ai peut-être exagéré, dans une première conférence, les différences entre l'attitude de l'enfant et celle de l'adulte, au début de l'analyse. Vous savez tous combien peu sûres nous paraissent pendant les premiers jours de traitement la décision prise par le patient et sa confiance en nous. Nous risquons de le perdre avant même qu'il ait commencé son analyse, et nous n'acquérons une base pour notre action sur lui que lorsque nous le tenons avec sûreté, une fois le transfert effectué. Pendant ces premiers jours, nous agissons évidemment sur lui de façon presque imperceptible, et certainement sans qu'il ait conscience d'un effort spécial de notre part, par toutes sortes de procédés qui ne diffèrent pas beaucoup de mes tentatives réitérées auprès des enfants.

Prenons comme exemple un patient déprimé et mélancolique. La thérapeutique analytique n'est, il est vrai, pas précisément destinée à ces cas. Si l'on se décide pourtant à traiter un cas de cette nature, une période de préparation sera certainement nécessaire durant laquelle on cherchera à éveiller par des encouragements et la considération de ses besoins personnels l'intérêt et le courage du patient pour le travail analytique. Prenons encore un autre cas. Les règles techniques de l'analyse nous mettent en garde, comme vous le savez, contre l'interprétation prématurée des rêves qui feraient connaître au patient ses conflits intérieurs à un moment où il ne peut encore les comprendre et ne pourrait que s'opposer à

nos dires. Cependant, si nous avons à faire à un patient de type obsessionnel, intelligent, cultivé, et doutant de tout, nous serons heureux peut-être de pouvoir lui offrir au début du traitement l'interprétation particulièrement significative d'un rêve. Nous l'intéresserons ainsi, nous satisferons ses besoins intellectuels, et nous n'agirons pas autrement que l'analyste qui montre à un petit garçon qu'il peut faire, avec une ficelle, de beaucoup plus beaux nœuds que les siens. Et, de même que nous nous mettons du côté de l'enfant rebelle et abandonné, en nous montrant prêt à le soutenir contre son entourage, nous montrons aussi au névrosé adulte que nous sommes là pour l'aider, pour le soutenir, et, dans tous ses conflits avec sa famille, nous prenons toujours exclusivement son parti. Ainsi, nous cherchons, là aussi, à nous rendre intéressants et utiles. Quant à la question de la puissance et de l'autorité extérieures, elle joue aussi un rôle dans l'analyse de l'adulte. On remarque facilement que l'analyste expérimenté et jouissant déjà d'une certaine réputation a beaucoup moins de peine à garder ses patients, à se préserver de leur abandon, qu'un jeune analyste débutant, et qu'il est loin de provoquer, au cours des premières séances, autant de « transfert négatif », de manifestations de haine et de méfiance que celui-ci. Nous attribuons cette différence à l'inexpérience du jeune analyste, à son manque de tact dans son comportement vis-à-vis du patient, à sa trop grande hâte ou à sa trop grande prudence dans l'interprétation des symptômes. Mais il semble que l'on devrait précisément prendre en considération le rôle de l'autorité extérieure. Le patient se demande, non sans raison, qui est au fond cet homme qui prétend tout à coup exercer une telle autorité sur lui, si sa situation dans le monde et si l'attitude des autres hommes bien portants à son égard, l'y autorisent. Il ne faut pas penser que l'on ait nécessairement affaire ici à la répétition d'anciens mouvements de haine. Il s'agit peut-être plutôt de la manifestation d'une saine intelligence critique qui s'exerce normalement avant que le patient ne se laisse aller au transfert analytique. L'analyste dont le nom est connu et la réputation bien établie jouit d'avantages analogues à ceux de l'analyste d'enfants qui est de prime abord plus grand, plus développé que son petit patient, et qui devient à ses yeux une personne indubitablement très puissante lorsque l'enfant sent que son autorité est placée encore au-dessus de celle de ses parents.

Telles sont donc les raisons pouvant nécessiter aussi une période de préparation au traitement même dans l'analyse des adultes. Mais je crains de ne m'être pas bien exprimée. Il aurait été plus juste de dire que l'on trouve dans l'analyse de l'adulte des « débris » de tous les procédés qui se montrent nécessaires vis-à-vis d'un enfant. Et que nous nous en servons dans la mesure où le patient auquel nous avons affaire est resté un être incomplètement développé et donc, à cet égard, semblable à l'enfant.

Voilà pour ce qui concerne la période préparatoire ouvrant le chemin à l'analyse.

Représentons-nous maintenant que l'enfant, grâce à tous les moyens indiqués, a réellement pris confiance en l'analyse, qu'il a conscience de son état maladif, et qu'il aspire de lui-même à un changement de cet état. Nous arrivons ainsi au deuxième point à étudier : l'examen des moyens techniques qui sont à notre disposition pour le travail analytique proprement dit auprès de l'enfant.

Dans la technique de l'analyse de l'adulte, quatre ressources s'offrent à nous. Nous utilisons d'abord tout ce que la mémoire consciente du patient peut livrer, afin de reconstituer le plus complètement possible l'histoire de sa maladie. Nous nous servons de l'interprétation des rêves. Nous employons et interprétons les idées que nous apportent les libres associations de l'analysé. Et, par l'interprétation de ses réactions de transfert, nous obtenons enfin accès à tous les faits de sa vie passée qui ne pourraient parvenir autrement à la conscience. Vous voudrez bien me permettre d'examiner systématiquement ces différentes ressources au point de vue de leur emploi et de leur mise en valeur dans l'analyse des enfants.

Dans la reconstitution de la maladie au moyen des souvenirs du patient, nous touchons déjà à la première différence. Comme vous le savez, quand il s'agit d'adulte, nous évitons de prendre aucune information à leur sujet auprès de leur famille. Nous nous en remettons exclusivement aux renseignements que le patient peut nous donner lui-même. Nous nous limitons ainsi, parce que les renseignements donnés par les membres de la famille sont le plus souvent incertains et incomplets et qu'ils varient, suivant l'attitude personnelle des parents, à l'égard du malade. L'enfant, lui, ne peut pas nous dire grand'chose sur l'histoire de sa maladie. Sa mémoire, avant qu'on ne lui vienne en aide par l'analyse, ne porte pas loin

en arrière. Il est tellement absorbé par le présent que le passé s'efface à côté. De plus, il ne sait pas lui-même quand ses anomalies ont commencé et quand sa manière d'être a commencé à se différencier de celle des autres enfants. Il n'a que peu l'idée de se comparer aux autres et fort peu d'obligations personnelles qui lui aideraient à mesurer son insuffisance. Ainsi l'analyste des enfants cherche à connaître l'histoire de leur maladie au moyen des renseignements fournis par les parents eux-mêmes. Il ne lui reste ensuite qu'à faire la part de toutes les inexactitudes et des déformations causées par des motifs personnels.

Par contre, nous avons, dans l'interprétation des rêves, un domaine où l'expérience acquise dans l'analyse des adultes peut s'appliquer entièrement aux enfants. Au cours de l'analyse, l'enfant ne rêve ni plus, ni moins que l'adulte ; la clarté ou l'obscurité de ses rêves dépend comme chez l'adulte de la force de la résistance. Les rêves des enfants sont certainement plus faciles à interpréter que ceux des adultes, bien qu'ils ne soient pas toujours aussi simples, dans l'analyse, que les exemples cités dans la « Traumdentung ». Nous y trouvons toutes les déformations de la réalisation des désirs qui correspondent à l'organisation névrotique du petit patient. Mais rien n'est plus facile à faire comprendre à l'enfant que l'interprétation des rêves. Je lui dis au moment du premier récit d'un rêve : « Le rêve ne peut rien faire de lui-même ; chacune de ses parties a été tirée de quelque part », et je me mets à chercher avec lui. L'enfant s'amuse à cette recherche des différents éléments d'un rêve, comme à un jeu de construction, et il cherche avec plaisir à retrouver les images ou les mots du rêve dans les situations de la vie réelle. Peut-être cela provient-il du fait que l'enfant est plus proche du rêve que l'adulte ; peut-être aussi trouve-t-il tout naturel d'y découvrir un sens, simplement parce qu'il n'a jamais entendu soutenir l'opinion que le rêve n'a pas de sens. En tout cas, il est fier d'avoir réussi à interpréter un rêve. J'ai, d'ailleurs, souvent remarqué, que même des enfants peu doués, qui à tout autre point de vue étaient aussi impropres que possible à l'analyse, réussissaient dans l'interprétation onirique. Deux de ces analyses-là furent poursuivies pendant longtemps, presque exclusivement au moyen des rêves.

Mais même lorsque les associations d'idées des petits rêveurs font défaut, l'interprétation des rêves est pourtant souvent possible.

Il est tellement plus facile de se rendre compte de la situation d'un enfant et de connaître les événements de sa vie journalière. Le nombre des personnes de son entourage est tellement moins grand qu'en ce qui concerne un adulte. On peut souvent suppléer, par sa propre connaissance de la situation, à l'absence des idées que l'enfant aurait dû fournir pour l'interprétation. Les deux exemples suivants de rêves d'enfant, qui n'apportent d'ailleurs rien de nouveau, serviront à illustrer mon exposé.

Au cours du cinquième mois de l'analyse d'une fillette de neuf ans, je fus mise, enfin, au fait de son onanisme, qu'elle ne s'avoue pas sans un grand sentiment de culpabilité. Elle éprouve, en se masturbant, de fortes sensations de chaleur, et sa répulsion à l'égard de l'acte coupable se reporte aussi sur cette sensation. Ainsi elle commence à craindre le feu et se refuse à mettre des vêtements chauds. Elle ne peut voir brûler le chauffe-bain qui est installé dans la pièce contiguë à sa chambre à coucher, sans craindre une explosion. Un soir, en l'absence de sa mère, la bonne veut allumer le chauffe-bain, N'y parvenant pas, elle appelle l'aîné des frères. Ce dernier n'y réussit pas non plus. La petite est là, présente, et a le sentiment qu'elle devrait s'y connaître. La nuit suivante, elle rêve le même incident, avec cette différence qu'*elle aide*, en rêve, *à allumer le chauffe-bain, mais « elle s'y prend mal », et l'appareil fait explosion. Pour la punir, la bonne la maintient près des flammes pour qu'elle brûle*. Elle s'éveille dans une grande angoisse, réveille sa mère et lui raconte son rêve en ajoutant (ce que ses connaissances analytiques lui ont appris) que c'est certainement là un rêve de punition. La petite n'apporte aucune autre idée, mais dans ce cas-ci, je pus facilement y suppléer. L'opération sur le chauffe-bain représente évidemment l'acte qui a pour objet son propre corps et qu'elle suppose aussi chez son frère. La faute faite à l'allumage serait l'expression de sa critique d'elle-même et l'explosion correspondrait probablement au genre de son orgasme. La bonne qui lui défend de se masturber exécute en conséquence aussi la punition.

Deux mois plus tard, elle eut un second rêve de feu : « *Sur le chauffage central se trouvent deux briques de couleur différente. Je sais que la maison va commencer à brûler maintenant et j'ai peur. Quelqu'un vient alors et enlève les briques.* » Au réveil, la petite a la main à ses organes. Cette fois-ci elle apporte une idée en rapport avec un des éléments du rêve, les briques : On lui avait dit que si

l'on se mettait des briques sur la tête on ne grandissait pas. D'après cela, l'interprétation se complète aisément de la manière suivante : l'arrêt de la croissance est un des châtiments qu'elle redoute pour son onanisme, et nous savons déjà par le rêve précédent que le feu symbolise son excitation sensuelle. La petite se masturbe ainsi en dormant et, reprise par le souvenir des défenses faites à ce sujet, elle devient angoissée. La personne inconnue qui enlève les briques, c'est probablement moi, qui la tranquillise par mes paroles rassurantes.

Tous les rêves qui se présentent dans l'analyse des enfants ne s'interprètent pas aussi facilement. Pourtant, une petite patiente obsédée a raison, en général, lorsqu'elle m'annonce un rêve de la nuit précédente, comme c'est son habitude, en disant : « J'ai fait un drôle de rêve, cette nuit, mais nous aurons bien vite trouvé, toi et moi, ce que ça signifie. »

A côté de l'interprétation des rêves, celle des rêveries joue aussi un grand rôle dans l'analyse des enfants. Plusieurs, parmi ceux que j'ai soignés, étaient de grands rêveurs, et le récit de leurs fantaisies fut d'une grande utilité dans l'analyse. Il est, en général, très facile d'amener des enfants dont on a déjà gagné la confiance à raconter aussi leurs rêveries. Ils les racontent plus facilement, ils ont certainement moins honte que l'adulte qui les taxe d'enfantillages. Tandis que l'adulte, précisément parce qu'il en a honte et les méprise, ne les apporte à l'analyse que tardivement et en hésitant, l'enfant, lui, les communique souvent fort à propos déjà dans le stade difficile du début. Les exemples suivants vous feront voir trois types de ces fantaisies.

Le type le plus simple serait la rêverie qui se produit en réaction à un événement survenu pendant le jour. La petite rêveuse mentionnée tout à l'heure, par exemple, au moment où sa rivalité à l'égard de ses frères et sœurs joua un rôle prépondérant dans son analyse, réagit en face d'une soi-disant humiliation par la rêverie suivante : « *Je voudrais ne jamais être née, je voudrais mourir. Je crois parfois que je meurs et que je reviens au monde sous la forme d'un animal ou d'une poupée. Si je devenais une poupée, je sais à qui je voudrais appartenir, à une petite fille chez qui ma bonne était auparavant et qui était très sage et très gentille. J'aimerais être sa poupée, et cela ne me ferait rien du tout si l'on me faisait tout ce qu'on fait avec les poupées. Je serais un bon petit bébé, on*

pourrait me laver et faire de moi tout ce qu'on voudrait. La fillette m'aimerait plus que tout. Et si elle recevait, à Noël, encore une autre poupée, je resterais pourtant sa préférée. Elle n'en aimerait jamais une autre plus que son petit bébé. » Il est certainement superflu d'ajouter, à ce propos, que deux de ses frères et sœurs dont elle est le plus jalouse, sont plus jeunes qu'elles. Son état présent n'aurait pas pu se révéler plus clairement qu'au moyen de cette petite fantaisie.

Encore un exemple. Ma petite obsédée de six ans habitait, au début de son analyse, dans une famille amie. Elle eut un de ces accès de méchanceté qui fut très critiqué par les autres enfants. Sa petite amie refusa même de dormir dans la même chambre qu'elle, ce qui la vexa beaucoup. Cependant, dans l'analyse, elle me raconte qu'elle a reçu de la bonne un petit lapin, en récompense de sa gentillesse, et elle assure en même temps que les autres enfants dorment très volontiers avec elle. Puis elle me fait part d'une rêverie qu'elle a eue, soudain, pendant sa sieste, sans du tout se rendre compte qu'elle la faisait :

« *Il y avait une fois un petit lapin pour qui les siens n'étaient pas du tout gentils. On voulait l'envoyer au boucher et le faire tuer. Il en entendit parler. Il avait une très vieille automobile, mais qui pouvait encore bien marcher. Il alla la chercher pendant la nuit, se mit dedans et partit. Il arriva près d'une ravissante petite maison où demeurait une petite fille (elle cite ici son propre nom). Celle-ci l'entendit pleurer en bas ; elle descendit et le fit entrer. Et il resta toujours avec elle.* »

Ici apparaît le sentiment qu'on ne veut pas de vous, sentiment qu'elle préférerait oublier, soit en ma présence dans l'analyse, soit aussi vis-à-vis d'elle-même. Elle est elle-même doublement représentée dans cette rêverie : d'abord par le petit lapin qu'on n'aime pas, ensuite par la petite fille qui traite le lapin comme elle voudrait être traitée.

Un deuxième type, plus compliqué, est celui de la rêverie poursuivie chaque jour. Lorsqu'on traite des enfants qui produisent de ces rêveries, « *continued stories* », il est souvent très facile d'entrer en contact avec eux, même au cours de la toute première période de l'analyse, pour obtenir d'eux, cheque jour, le récit de la nouvelle partie ajoutée à la rêverie. Avec ces récits journaliers on arrive à se rendre compte de l'état intérieur de l'enfant.

Comme troisième exemple, je citerai celui d'un garçon de neuf ans dont les rêveries, quoique se rapportant à des personnes et à des situations très diverses, aboutissaient à une conclusion invariable. Il commença son analyse par le récit d'une quantité de ces fantaisies accumulées dans son esprit. Deux personnages principaux, un héros et un roi, y figuraient souvent. Le roi menaçait le héros, voulait le torturer et le faire mourir, mais le héros échappait de toutes sortes de façons. Toutes les nouveautés techniques, spécialement une flotte aérienne, jouaient un grand rôle dans la poursuite du héros. Une machine à hacher mettant en mouvement à gauche et à droite des lames en forme de faucille y tenait aussi une grande place. Ces fantaisies se terminaient par la victoire du héros, qui faisait subir au roi tout ce que ce dernier voulait lui infliger.

Une autre des fantaisies de ce même petit garçon dépeignait une institutrice qui punissait et battait les enfants. Les enfants l'entouraient, la maîtrisaient finalement et la battaient jusqu'à ce que mort s'ensuive.

Une autre encore parlait d'un appareil de torture dans lequel finalement, au lieu du prisonnier qui devait y souffrir, c'était le bourreau lui-même qui était enfermé. Il se souvenait encore de toute une collection de ces fantaisies accompagnées d'innombrables variations. Nous devinons, sans avoir besoin d'en savoir davantage sur le garçon, qu'à la base de toutes ces fantaisies se trouve une réaction de défense et de vengeance, en face d'une menace de castration ; c'est pourquoi la castration est exécutée sur celui qui primitivement en avait menacé autrui. Vous conviendrez qu'après un tel commencement d'analyse on peut imaginer par la suite une quantité d'éventualités.

Une autre ressource qui, à côté de l'utilisation des rêves et des rêveries, doit être mise au premier plan dans l'analyse des enfants, c'est le dessin. Dans trois des cas énumérés, ce fut, pendant un temps, le moyen de communication dont je me servis presque à l'exclusion de tous les autres. Ainsi, la petite rêveuse de feu mentionnée tout à l'heure dessinait sans cesse, au temps où elle était préoccupée par son complexe de castration, d'effrayants monstres humains, avec un menton et un nez démesurément longs, des cheveux sans fin et des dents terribles. Le nom de ce monstre qu'elle reproduisait toujours était le Mordeur ; son rôle, évidemment, était

de sectionner, avec ses dents, le membre qu'il avait lui-même développé sur son propre corps de tant de manières. Une série d'autres dessins dont elle accompagnait ses récits ou qu'elle exécutait silencieusement pendant la séance représentaient toutes sortes d'êtres, enfants, oiseaux, serpents, poupées, pourvus de bras et de jambes, de becs, de queues démesurément longs. Sur une autre feuille de la même période, elle représentait pêle-mêle et d'un seul coup, tout ce qu'elle eut voulu être : un garçon (pour posséder un membre), une poupée (pour être la préférée), un chien (qui représentait à ses yeux la masculinité), et un jeune mousse emprunté à une fantaisie dans laquelle, sous les traits d'un garçon, elle accompagnait son père dans un voyage autour du monde. Au-dessus de toutes ces figures, il y en avait encore une autre, tirée d'un conte moitié entendu et moitié inventé par elle : celle d'une sorcière arrachant les cheveux à un géant, nouvelle représentation de la castration dont elle accusait sa mère en ce temps-là. Une série d'images d'une période ultérieure, fait un contraste étrange avec les précédentes. On y voit, au contraire, une reine offrant une fleur splendide à très longue tige (de nouveau un symbole du pénis probablement) à une jeune princesse debout devant elle.

Bien différents encore étaient les dessins de la petite obsédée. Elle accompagnait parfois d'illustrations le récit de ses fantaisies anales qui remplirent la première partie de son analyse. Elle dessinait ainsi, par exemple, un pays de Cocagne dont les habitants, au lieu de manger de la bouillie ou des gâteaux, comme dit le conte, devaient se nourrir d'affreuses ordures. Mais, outre cela, j'ai d'elle encore toute une série des plus jolis dessins de fleurs et de jardins, qu'elle exécutait avec beaucoup de soin, de propreté et de goût, tout en me racontant ses fantaisies anales pleines d'ordures.

Mais je crains de vous avoir donné une idée trop favorable de la situation dans l'analyse infantile.

La famille donne volontiers tous les renseignements nécessaires, l'enfant est plein de zèle pour interpréter ses rêves, il vous communique un grand nombre de fantaisies et vous livre des séries de dessins intéressants, dont on peut tirer des conclusions sur ses mouvements inconscients. D'après tout cela, on ne comprend plus pourquoi l'analyse infantile est considérée comme un domaine tout spécialement difficile de la technique analytique, ni pourquoi tant d'analystes se déclarent incapables de traiter des enfants.

La raison n'est pas difficile à donner. Tous les avantages qui précèdent, l'enfant les annule par le fait qu'il se refuse à « associer ». Il met ainsi l'analyste dans un grand embarras, car le moyen par excellence, celui sur lequel repose toute la technique analytique, est d'un emploi pour ainsi dire nul avec l'enfant. Il est manifestement contraire à la nature de l'enfant de prendre la position de repos prescrite à l'adulte, d'exclure par un acte de volonté consciente toute critique des idées affleurant en lui, de communiquer tout ce qui se présente à son esprit et d'écarter ainsi la couche superficielle de sa conscience.

Il est vrai sans doute qu'on peut entraîner à tout un enfant, quand on a gagné son affection de la manière décrite et qu'on lui est devenu indispensable. Il pourra ainsi se mettre à « associer » occasionnellement, à la demande de l'analyste, et pour lui faire plaisir. De tels moments d'association peuvent être d'une grande utilité dans l'analyse et jeter une lumière subite sur une situation difficile. Néanmoins, ils garderont toujours le caractère de secours occasionnels et ne pourront être la base solide sur laquelle tout le travail analytique pourra reposer.

J'eus en traitement une fillette très douée pour le dessin, par conséquent très visuelle, qui se montrait particulièrement docile et soumise à mes désirs. Je pouvais lui demander, à certaines occasions, lorsque j'étais à bout de ressources, de « voir des images ». Alors, les yeux fermés, ramassée sur elle-même, elle suivait avec une attention extraordinaire les choses qu'elle voyait en elle.

Elle me donna, un jour, de cette manière, l'explication d'un état de résistance qui durait depuis longtemps. Le thème de l'analyse était alors la lutte contre l'onanisme de l'enfant et le détachement de la bonne, vers laquelle la petite se réfugiait avec un redoublement de tendresse pour se protéger contre mes tentatives de libération. Je lui demandai de « voir des images », et la première qui apparut en elle amena cette réponse : « La bonne s'en va en volant par-dessus la mer », ce qui signifiait, avec les images suivantes de diables qui dansaient autour de moi, que j'arriverais à l'emporter sur la bonne. Alors, la petite n'aurait plus aucune protection en face de son onanisme, et serait rendue « méchante » par moi.

De temps en temps, plus souvent que ces associations voulues et demandées, on peut en voir surgir d'autres, imprévues, et spontanées, qui ne nous sont pas moins utiles. Je prends de nouveau

comme exemple, le cas de la petite obsédée. Il s'agissait, au point culminant de son analyse, de lui faire voir clairement sa haine pour sa mère, sentiment dont elle s'était toujours défendue dans le passé par la création de son « démon », représentant impersonnel de tous ses sentiments haineux. Bien qu'elle m'eût suivi de bon gré jusqu'alors, elle commença ici à résister. En même temps, à la maison, elle s'avisait des plus noires méchancetés, au moyen desquelles je cherchais chaque jour à lui prouver qu'on ne peut se comporter de telle façon envers quelqu'un sans le haïr. Finalement, sous la pression des preuves journellement réitérées, elle reconnut que j'avais raison, mais voulut alors aussi que je lui fasse connaître la cause de tels sentiments haineux pour une mère qu'elle prétendait aimer beaucoup. Je refusai de lui donner d'autres explications à cet égard, ne sachant du reste que lui dire. Après une minute de silence, elle me dit encore : « Je crois toujours que c'est un rêve qui en est la cause, un rêve que j'ai fait il y a déjà pluiseurs semaines et que nous n'avons jamais compris. » (Je lui demande de le raconter à nouveau, ce qu'elle fait.) « *Toutes mes poupées étaient là, et aussi mon lapin. Puis je suis partie, et le lapin a commencé à pleurer terriblement. Alors, j'ai eu tellement pitié de lui.* Et je crois que j'imite maintenant toujours le lapin, et c'est pourquoi je pleure aussi comme lui. » En réalité, c'était le contraire, naturellement, le lapin l'imitait, et non pas elle le lapin. Dans ce rêve, elle représente elle-même la mère et elle traite le lapin comme elle a été traitée par elle. Elle avait enfin trouvé par ce rêve le reproche que son moi conscient s'était toujours défendu de faire à sa mère : qu'elle était toujours partie précisément au moment où l'enfant aurait eu le plus besoin d'elle.

Quelques jours plus tard, après une libération momentanée, l'humeur de la fillette s'assombrit de nouveau. J'insistai alors pour qu'elle apporte d'autres choses encore sur le même sujet. Elle dit d'abord ne rien savoir, puis, du plus profond d'elle-même : « C'est si beau à G..., dit-elle tout à coup. Je voudrais bien y retourner une fois. » Un interrogatoire serré me révéla qu'elle devait avoir eu, dans ce séjour à la campagne, un des temps les plus malheureux de sa vie. Son frère aîné, à cause d'une coqueluche, avait été ramené en ville chez les parents, tandis qu'elle avait dû rester avec la bonne et les deux petits : « La bonne était toujours fâchée, lorsque je prenais aux petits leurs jouets », dit-elle spontanément. Ainsi, à la

prétendue préférence du frère par les parents, s'ajoute encore la préférence très réelle de la bonne par les petits. Elle se sentit abandonnée des deux côtés et réagit à sa manière. Ainsi, cette fois, par le souvenir de la beauté de ce paysage, elle avait pris conscience d'un des plus graves reproches qu'elle faisait à sa mère.

Je n'aurais pas relevé ces trois cas d'associations étonnantes, s'il s'en présentait souvent de semblables dans l'analyse infantile. Vous savez que nous y sommes accoutumés dans l'analyse des adultes. Ce manque de disposition à « associer » chez l'enfant, a conduit tous ceux qui se sont occupés d'analyse infantile à chercher quelque autre technique compensatrice. *Mme Hug-Hellmuth* a essayé de remplacer les connaissances qu'on obtient chez l'adulte au moyen de ses libres associations, en jouant avec l'enfant, en l'étudiant dans son propre milieu et en apprenant à connaître tous les petits détails de sa vie. Comme le montrent ses publications. *Mme Mélanie Klein* remplace la technique de l'association libre employée pour l'adulte par la technique du jeu chez l'enfant. Elle part de l'idée que l'action est plus naturelle au petit enfant que la parole. C'est pourquoi elle met à sa disposition une quantité de petits jouets, un monde en miniature, et elle lui offre la possibilité d'agir dans ce monde de jeux. Toutes les actions que l'enfant exécute alors, elle les assimile aux idées exprimées par l'adulte et elle les interprète tout comme nous avons l'habitude de faire avec des patients adultes. Il nous semble, à première vue, qu'une lacune sensible de la technique de l'analyse infantile se trouve ainsi comblée d'une manière irréfutable. Cependant, je me réserve d'examiner encore, dans ma prochaine conférence, les fondements théoriques de cette technique du jeu, et de la mettre en rapport avec le dernier point de notre sujet, le rôle du transfert dans l'analyse de l'enfant.

III

Le rôle du transfert dans l'Analyse des Enfants

Mesdames, Messieurs,

Permettez-moi de résumer en quelques mots le contenu de notre dernière conférence.

Nous avons porté notre attention sur les moyens techniques de l'analyse des enfants, nous avons vu qu'il faut établir l'histoire du malade d'après les renseignements donnés par la famille au lieu de nous en remettre exclusivement aux informations du patient. Nous avons appris aussi que l'enfant est un bon interprète de ses rêves, et nous avons reconnu la valeur, comme ressource technique, de l'étude des rêveries et des dessins de l'enfant. Par contre, ce fut une déception pour nous d'apprendre que l'enfant n'est pas porté à associer librement ses idées, et que cela nous oblige à chercher ailleurs un équivalent de ce facteur si important dans l'analyse de l'adulte. Et nous nous sommes arrêtés à la description d'une de ces méthodes compensatrices dont nous avons remis l'appréciation théorique à ce soir.

La technique du jeu de Mme Klein est certainement d'une grande valeur si l'on a en vue l'observation de l'enfant. Au lieu de suivre l'enfant avec peine et grande perte de temps, jusque dans son entourage familial, nous transportons d'un seul coup tout le monde connu de lui dans la chambre de l'analyste et laissons l'enfant s'y mouvoir, sous les yeux de l'analyste, mais, tout d'abord, sans aucune intervention de celui-ci. Nous avons ainsi l'occasion d'apprendre à connaître les différentes réactions de l'enfant, la force de ses penchants agressifs ou de sa capacité de pitié, ainsi que son attitude à l'égard de certaines choses et de certaines personnes représentées par des objets. Cette façon d'observer l'enfant dans ses jeux offre un grand avantage sur l'observation dans le cadre de la vie réelle, car, au moyen de tous ses jouets qu'il manie facilement et dont il fait ce qu'il veut, il peut exécuter toutes sortes d'actes qui, dans le monde réel, resteraient toujours imaginaires à cause de la grandeur et de la force des personnes et des choses qui l'entourent. Tout ceci

rend l'emploi de la méthode du jeu de Mme Klein excellent, sinon indispensable pour apprendre à connaître le petit enfant dont la faculté de s'exprimer par le langage n'a pas encore atteint son développement normal.

Mais Mme Klein va plus loin encore dans l'emploi de cette technique. Elle attribue la même valeur aux idées de l'enfant qui joue qu'aux libres associations du patient adulte, et elle interprète continuellement les actes qu'il accomplit ainsi par les pensées correspondantes, c'est-à-dire qu'elle s'efforce de retrouver derrière chacun d'eux la valeur symbolique qu'ils peuvent avoir. Si l'enfant renverse un réverbère ou une des figures du jeu, elle interprète cet acte comme révélant des impulsions agressives dirigées contre le père. S'il fait se heurter deux voitures, elle considère leur rencontre comme étant l'expression symbolique de l'observation des rapports sexuels de ses parents. Son activité consiste avant tout à traduire et à interpréter les actes de l'enfant et à découvrir ainsi l'évolution probable qui se produira chez le patient, comme on essaye de le faire lorsqu'on interprète les associations libres de l'adulte.

Mais examinons une fois encore s'il est raisonnable d'assimiler ces actes de l'enfant qui joue aux associations de l'adulte. La pensée de l'adulte est bien « libre », c'est-à-dire que le patient s'interdit de lui donner aucune direction consciente, ou d'en influencer le cours en aucune façon, mais il se trouve pourtant sous la représentation d'un but bien déterminé, à savoir qu'il se trouve en analyse. Or, cette notion du but manque à l'enfant. Je vous ai déjà expliqué, au début, comment je m'efforçais de familiariser le petit patient avec cette idée-là. Mais les enfants pour lesquels Mme Klein a créé sa technique, des enfants surtout dans leur première période de sexualité (c'est-à-dire avant cinq ans) sont trop jeunes pour être influencés de cette manière. Aussi Mme Klein regarde-t-elle comme un des grands avantages de sa technique, de pouvoir éviter cette préparation à l'enfant. Nous aurions donc trouvé ici une grosse objection à l'assimilation faite par Mme Klein. Car si les impulsions de l'enfant qui joue ne sont pas dominées par la même représentation du but que celles des adultes, nous n'avons peut-être aucun droit de les traiter de la même manière que celles-ci. Au lieu de voir dans ces actes des symboles, on pourrait en donner des explications parfaitement innocentes. L'enfant qui renverse le réverbère pourrait avoir eu le jour précédent, au cours de sa promenade,

une aventure quelconque avec un même objet ; le heurt de deux voitures pourrait représenter un accident de la rue, dont il aurait été témoin. L'enfant qui court à la rencontre de la visiteuse et ouvre son sac à main, n'exprimerait pas, comme le pense Mme Klein, son désir de savoir si une nouvelle petite sœur est cachée dans le ventre de sa mère, mais rappellerait simplement un événement du jour précédent où quelqu'un lui avait apporté un cadeau tiré d'un sac semblable. Avec l'adulte, nous ne nous sentons pas non plus autorisé à attacher un sens symbolique à chacun de ses actes ou à chacune de ses idées, mais seulement à ceux ou à celles qui se présentent sous l'influence de la situation analytique acceptée par lui.

Cependant, l'objection que nous émettons ainsi à l'emploi analytique de la méthode de Mme Klein peut être aussi infirmée d'un autre côté. Il est vrai, en effet, qu'on peut donner une explication très innocente des actes de l'enfant qui joue. Mais pourquoi reproduit-il précisément les incidents du réverbère ou des deux voitures ? Ne serait-ce pas précisément la signification symbolique cachée derrière ces deux faits qui le pousse à les reproduire plutôt que d'autres, pendant l'heure d'analyse ? Il est vrai aussi sans doute qu'il manque à l'enfant la représentation du but de la situation analytique qui dirige le patient adulte. Mais peut-être n'en a-t-il pas besoin du tout. L'adulte doit, par un effort conscient de volonté, renoncer à la direction de ses pensées et s'abandonner entièrement aux mouvements inconscients qui agissent en lui. L'enfant, lui, n'a peut-être pas besoin de modifier ainsi volontairement son attitude intérieure. Peut-être est-il toujours et dans chacun de ses jeux entièrement dominé par son inconscient.

Comme vous le voyez, la question de savoir s'il est légitime d'attribuer la même valeur aux idées présidant au jeu de l'enfant qu'aux associations d'idées de l'adulte, ne se résout pas facilement par des arguments théoriques. Evidemment, il faut avoir recours à une contre-épreuve au moyen de l'expérience pratique.

Essayons encore de porter notre critique sur un autre point. Mme Klein n'interprète pas seulement les actes que le petit enfant accomplit sur les jouets qu'on lui donne, mais aussi tous ceux qu'il exécute sur les objets qu'il trouve dans sa chambre ou sur la personne même de l'analyste. En cela aussi, elle suit exactement l'exemple de l'analyse des adultes. En effet, nous nous croyons certainement autorisés à faire entrer dans l'analyse toute la conduite

du patient à notre égard pendant la séance, ainsi que toutes les actions voulues ou involontaires que nous le voyons accomplir. Nous en appelons à la situation de transfert dans laquelle il se trouve et qui peut donner une signification symbolique précise à des actes qui sans cela resteraient sans importance.

Mais ici se pose la question de savoir si l'enfant se trouve effectivement dans la même situation de transfert que l'adulte, de quelle manière et sous quelles formes s'extériorisent ses mouvements de transfert et de quelle manière ils peuvent donner lieu à une interprétation, au « *rôle du transfert, en tant que moyen technique dans l'analyse infantile* ». La solution de cette question nous apportera de nouveaux arguments pour ou contre les vues de Mme Klein.

Vous vous rappelez, je pense, d'après notre dernière conférence, quelle peine je me suis donnée pour m'attacher fortement l'enfant et l'amener à un réel état de dépendance à mon égard. Je n'aurais pas poursuivi ce but avec tant d'énergie, et par des moyens si divers, si j'avais cru possible de mener à bonne fin son analyse sans ce transfert. Mais ce lien d'affection, ce transfert positif, pour employer le terme analytique, est la condition préliminaire du travail futur. L'enfant va encore plus loin que l'adulte en ce qu'il croit seulement la personne qu'il aime et ne fait quelque chose de bon que lorsqu'il peut agir par amour pour quelqu'un.

La formation de ce lien importe même bien davantage dans l'analyse des enfants que dans celle des adultes, car, à côté du but analytique, l'analyse infantile poursuit aussi un but éducatif dont nous parlerons plus tard avec plus de détails. Et le succès dans l'éducation dépend toujours entièrement — et pas seulement dans l'analyse des enfants — des sentiments affectifs du pupille envers la personne qui l'élève. On ne peut pas dire non plus, dans l'analyse infantile, qu'il suffise que le transfert soit établi et qu'il importe peu s'il est de nature positive ou négative. Vous savez que, chez les adultes, il est possible de se tirer d'affaire pendant longtemps avec un transfert négatif, que nous utilisons en vue du but poursuivi en l'interprétant et en le ramenant à ses origines. Mais, chez l'enfant, ses mouvements négatifs dirigés contre l'analyste, quelque révélateurs qu'ils puissent être sous bien des rapports, sont surtout gênants. Il faut les renverser et les atténuer aussitôt que possible. Le travail fructueux ne s'accomplira qu'à la faveur d'un lien positif entre l'analyste et l'enfant.

Dans notre entretien sur la préparation à l'analyse, nous avons parlé de façon détaillée de la formation de ce lien affectueux. Sa manifestation, sous forme de fantaisies et d'actes grands ou petits, ne se distingue guère de ce qui se passe chez un patient adulte. Nous sommes l'objet de démonstrations négatives chaque fois que nous voulons libérer de l'inconscient une partie du matériel refoulé et que nous attirons ainsi sur nous la résistance du moi. Nous apparaissons ainsi à l'enfant comme le tentateur dangereux et redouté, et nous attirons sur nous toutes les manifestations de haine et de refus qu'il opposait jadis à ses impulsions interdites.

Je vous rapporte, ici, en détail, une fantaisie de transfert positif de la petite patiente obsédée dont j'ai déjà parlé plusieurs fois. Une visite que je lui avais faite chez elle et à l'occasion de laquelle j'avais assisté à son bain du soir en fut la cause extérieure. Le jour suivant, elle me dit tout d'abord : « Tu es venue me voir quand j'étais dans mon bain ; la prochaine fois, c'est moi qui viendrai chez toi, et qui irai te voir pendant que tu te baignes. » Un instant plus tard elle me raconta la rêverie qu'elle avait eue au lit, après mon départ, avant de s'endormir. J'ajoute, entre parenthèses, ses propres remarques explicatives :

« Tous les gens riches te détestaient. Et ton père qui était très riche ne pouvait pas non plus te souffrir. (Cela veut dire que je suis fâchée contre ton père, ne crois-tu pas ?) Et toi, tu n'aimais personne, et tu ne donnais à personne des heures d'analyse. Et mes parents me détestaient, et Hans, Walter et Annie aussi, et tous les gens de l'univers nous détestaient, même ceux qui ne nous connaissaient pas, même les gens qui étaient morts. Ainsi, tu n'aimais que moi et moi que toi, et nous restions toujours ensemble. Tous les autres étaient très riches, mais nous deux nous étions tout à fait pauvres. Nous n'avions rien, pas même des habits, car on nous avait tout pris. Le canapé seulement était resté dans la chambre, et nous y avons dormi toutes les deux. Mais nous étions très heureuses ensemble. Puis nous avons pensé que nous devrions avoir un bébé. Et nous avons mélangé du gros et du petit pour faire un bébé. Mais alors nous avons pensé que ce n'était pourtant pas joli de faire un bébé avec ça. Ainsi, nous avons commencé à mélanger des pétales de fleurs et d'autres choses, et cela m'a donné un bébé. Car le bébé était en moi. Il est resté assez longtemps au dedans de moi (maman m'a raconté que les bébés restaient très longtemps

dans leur mère), et puis un docteur est venu et l'a sorti. Mais je n'étais pas du tout malade (d'habitude les mamans sont malades, m'a dit maman). Le bébé était très mignon, très gentil, et alors nous avons pensé que nous devrions être comme lui, et nous nous sommes changées de telle façon que nous sommes devenues toutes petites. J'étais grande comme cela : T, et toi tu étais comme cela : T (je crois que cela vient de ce que nous avons trouvé que je voudrais bien être aussi petite que Walter et Annie). Et, comme nous n'avions rien, nous avons commencé à bâtir une maison, toute en pétales de roses et des lits en pétales de roses, et des coussins et des matelas, tout en pétales de roses cousus ensemble. Là, où il y avait de petits trous, nous avons fourré quelque chose de blanc dedans. Au lieu de tapis, nous avions le verre le plus mince, et dans les parois étaient sculptés toutes sortes de dessins. Les sièges aussi étaient en verre, mais nous étions si légères que nous n'étions pas trop lourdes pour nous asseoir dessus (je crois que ma mère ne se trouve pas dans cette rêverie parce que j'étais fâchée contre elle hier). » — Puis venait encore toute une description détaillée des meubles et de beaucoup d'autres objets fabriqués pour la maison. La petite poursuivit évidemment cette rêverie longtemps dans ce sens, jusqu'à ce qu'elle s'endormit. Elle paraissait attacher une grande importance au fait que notre pauvreté primitive finissait par disparaître entièrement, et que nous avions ensuite de beaucoup plus belles choses que tous les gens cités au début.

Cependant la même petite patiente me raconte à d'autres moments comment elle est intérieurement mise en garde contre moi. Une voix parle en elle et lui dit : « Ne crois pas Anna Freud. Elle ment. Elle ne t'aidera pas et ne fera que te rendre encore plus méchante. Elle changera aussi ton visage en sorte que tu deviendras plus laide. Tout ce qu'elle dit est faux. Reste tranquillement au lit aujourd'hui et ne va pas chez elle. » Mais elle fait toujours taire cette voix et dit que tout cela doit être d'abord raconté dans la séance d'analyse.

Une autre petite patiente, au temps où nous parlions de son onanisme, me voyait sous toutes sortes de figures méprisables ; sous les traits d'une mendiante ou d'une vieille femme pauvre, une autre fois j'étais debout, au milieu de ma chambre et environnée de démons qui dansaient autour de moi.

Vous voyez ainsi qu'avec les enfants, comme avec les adultes,

nous servons de cible aux mouvements, suivant les circonstances, hostiles ou affectueux du patient. Et l'on pourrait conclure d'après ces exemples que l'enfant fait un bon transfert. Néanmoins, une nouvelle déception nous attend encore sur ce point : l'enfant entretient bien, il est vrai, les relations les plus vivantes avec l'analyste et manifeste ainsi une quantité de réactions qu'il a acquises dans ses rapports avec ses parents, et il nous donne, dans les variations de ses sentiments, dans leur intensité et dans leur expression, les indications les plus importantes sur la formation de son caractère, mais il ne fait pas une véritable névrose de transfert.

Vous savez tout ce que j'entends par là. Le névrosé adulte modifie peu à peu, au cours du traitement analytique, les symptômes qui l'ont amené dans la cure. Il renonce aux anciens objets auxquels ses fantaisies se sont arrêtées jusqu'alors, et concentre à présent sa névrose sur la personne de l'analyste. Nous disons qu'il remplace ses symptômes antérieurs par des symptômes de transfert, — qu'il transforme sa névrose, de quelque sorte qu'elle ait été, en une névrose de transfert, et reproduit alors toutes ses réactions anormales, dans ses rapports avec l'objet de son transfert. C'est sur ce nouveau terrain, où l'analyste se sent à l'aise et où il peut rechercher d'un commun accord avec le patient l'origine et le développement des différents symptômes, c'est sur ce terrain d'opération déblayé que se livre enfin la lutte finale, dans laquelle s'acquièrent la connaissance progressive de la maladie et la découverte de son contenu inconscient.

Nous pouvons mentionner deux raisons théoriques qui expliquent pourquoi le traitement des enfants ne peut être orienté dans la même voie. Il faut chercher la première dans l'enfant lui-même, et l'autre dans l'analyste.

L'enfant n'est pas prêt, comme l'adulte, à entreprendre une nouvelle édition de ses relations affectueuses, parce que, pourrait-on dire, l'ancienne n'est pas encore épuisée. Les premiers objets de son affection, ses parents, existent encore pour lui en tant qu'objets d'amour dans la réalité, et non, comme c'est le cas chez le névrosé adulte, en tant que représentatives de l'imagination. Entre les parents et l'enfant subsistent toutes les relations de la vie journalière ; toutes ses joies et toutes ses déceptions lui viennent encore par eux. L'analyste intervient là comme une nouvelle personne, et il aura vraisemblablement à partager avec les parents l'affec-

tion et la haine de l'enfant. Mais il n'y a aucune nécessité pour l'enfant à ce qu'il substitue l'analyste à ses parents, L'analyste, par rapport à eux, n'offre pas à l'enfant tous les avantages que trouve l'adulte, lorsqu'il lui est permis d'échanger les objets de son imagination contre un être vivant.

Mais, revenons-en à la méthode de Mme Klein. Celle-ci pense que, lorsque l'enfant se comporte à son égard, dès la première heure, d'une manière hostile, se détourne d'elle et va même jusqu'à la frapper, on peut voir là une preuve de l'attitude ambivalente de l'enfant à l'égard de sa mère. L'hostilité contenue dans cette ambivalence est transférée sur l'analyste. Je ne crois pas que le point de vue de Mme Klein soit conforme aux faits. Plus le petit enfant est attaché à sa mère, moins il a de mouvements affectueux à l'égard de personnes étrangères. Nous remarquons cela le plus clairement chez le nourrisson qui repousse avec angoisse toute personne qui n'est pas sa mère ou celle qui le soigne. Je crois même que les faits nous amènent à une conclusion opposée à l'opinion de Mme Klein. C'est précisément avec des enfants peu habitués à être traités avec affection, à donner ou à recevoir des marques de tendresse, que s'établit le plus rapidement un lien positif. Ils reçoivent enfin, de l'analyste, précisément ce qu'ils ont attendu en vain des premiers objets de leur affection.

D'autre part, l'analyste d'enfants ne peut guère servir d'objet à un transfert bien net. Vous savez comment nous nous comportons pour atteindre ce but, quand nous traitons une personne adulte : nous restons impersonnels, mystérieux, une page blanche sur laquelle le patient peut inscrire toutes ses fantaisies de transfert, un peu comme s'il projetait une image cinématographique sur un écran. Nous évitons de faire des défenses ou d'accorder des satisfactions. Et si nous faisons quand même sur le patient l'effet d'une autorité qui accorde ou qui défend, il est facile de lui démontrer qu'il tire cela de sa vie passée.

L'analyste d'enfants, par contre, doit être tout plutôt qu'une ombre. Nous avons déjà vu qu'il est, pour l'enfant, une personne intéressante, pourvu de toutes sortes de qualités attrayantes et imposantes. L'action éducative qui se mêle intimement à l'analyse, comme vous le verrez plus loin, a pour résultat que l'enfant sait très bien ce qui est désiré ou redouté par l'analyste, ce qu'il approuve et ce qu'il blâme. Une personnalité aussi clairement des-

sinée, et à tant d'égards si nouvelle, est malheureusement un mauvais objet de transfert, c'est-à-dire peu utilisable en ce qui concerne l'interprétation du transfert. La difficulté qui surgit ici est la même — pour en rester à notre précédente comparaison — que si nous trouvions un tableau déjà représenté sur l'écran où nous devons projeter une image. Plus ce tableau est riche et coloré, plus ternes et indécises apparaissent les lignes de celle-ci.

Ainsi, pour cette raison, l'enfant ne produit pas de névrose de transfert. En dépit de tous ses mouvements d'hostilité, ou d'amitié à l'égard de l'analyste, il continue à reproduire ses réactions anormales, là où il les a produites jusqu'à présent, dans sa famille. De là provient la grande difficulté technique de l'analyse des enfants : au lieu de se borner à expliquer analytiquement les idées ou les actes qui se manifestent sous ses yeux, l'analyste doit diriger son attention sur le milieu où s'exercent les réactions névrotiques, c'est-à-dire sur la famille de l'enfant. Et ceci m'amène à vous parler d'une quantité de difficultés pratiques qu'on rencontre dans l'analyse des enfants, et que je voudrais simplement vous mentionner, sans toutefois les développer véritablement. Nous sommes obligés, à cause de cela, d'établir un service permanent de renseignements sur l'enfant, nous devons connaître les personnes de son entourage et être sûr, jusqu'à un certain point, de leur réaction vis-à-vis de lui. Nous avons à faire, à supposer que les conditions soient idéales, un travail partagé avec les vrais éducateurs de l'enfant. Ainsi, ne soyons pas surpris d'avoir aussi à partager avec eux, comme nous l'avons expliqué plus haut, son affection et sa haine.

Quand les circonstances extérieures ou la personnalité des parents ne permettent pas cette collaboration, la conséquence est que le matériel fait défaut. Je me souviens d'analyses d'enfants que j'ai dû, à cause de cela, faire presque exclusivement au moyen de rêves et de rêveries. Rien n'apparaissait nettement dans le transfert, et je voyais se perdre beaucoup trop de matériel qui s'exprimait uniquement dans les symptômes. Mais, même dans ces circonstances, comme dans la situation de début de l'analyse, il y a des voies et des moyens pour amener l'enfant à une névrose de transfert. Cela sera peut-être nécessaire dans le cas d'une névrose grave, dans un milieu hostile à l'enfant ou à l'analyse. L'enfant devra alors être éloigné de sa famille et placé dans une institution appropriée. De telles institutions n'existant pas encore, nous sommes libres de nous

les imaginer à notre guise, par exemple sous forme d'une institution dirigée par l'analyste lui-même, ou encore, ce qui est moins osé, une école basée sur les principes du traitement analytique et marchant de pair avec les exigences de la cure.

Entré dans l'un ou l'autre de ces établissements, l'enfant traverserait d'abord une période exempte de symptômes, période d'adaptation à ce milieu nouveau favorable, et qui lui serait encore indifférent. Plus il se sentirait à l'aise pendant cette période, moins il se montrerait disposé à se soumettre à l'analyse. Le mieux serait probablement de le laisser tout à fait tranquille pendant ce temps-là, jusqu'à ce qu'il se soit habitué à sa nouvelle existence. Il ne redeviendrait analysable que lorsque, sous l'influence de la vie journalière, il se serait attaché à son nouvel entourage, à côté duquel les premiers objets de son attachement s'effaceraient peu à peu, — lorsque ses symptômes auraient commencé à se reproduire dans son nouveau milieu, et lorsqu'il aurait groupé ses réactions anormales autour d'autres personnes et produit ainsi sa névrose de transfert.

Dans un établissement dirigé par l'analyste, — il ne nous est pas encore possible de dire si un tel genre d'institution serait désirable, — il pourrait être question d'une véritable névrose de transfert, pareille à celle des adultes, et où l'analyste serait l'objet du transfert. Dans l'autre établissement que nous avons supposé, l'école destinée à des enfants en traitement analytique, nous aurions tout simplement amélioré l'entourage de l'enfant, nous aurions créé une maison où nous pourrions pour ainsi dire regarder d'en haut ce qui se passe et où nous pourrions contrôler et régler les réactions se produisant envers l'enfant.

Ainsi, éloigner l'enfant de la maison paternelle nous paraîtrait être la solution la plus pratique. Mais vous aurez encore l'occasion d'entendre parler des inconvénients d'une telle mesure, quand nous parlerons de la fin de l'analyse. Par cette mesure, nous modifions le développement naturel de l'enfant sur un point important, nous le détachons prématurément de ses parents, à un moment où sa vie affective est dépourvue d'autonomie et ne dispose, au milieu des conditions extérieures, d'aucune liberté dans le choix de nouveaux objets d'attachement. Même lorsque le traitement analytique s'étend sur de très longues périodes, il reste cependant, dans la plupart des cas, entre la fin de l'analyse et le développement de la puberté toute

une période pendant laquelle l'enfant a encore besoin de toutes façons d'éducation, de direction et de protection. Mais qui nous donnera l'assurance qu'une fois le transfert résolu, l'enfant retrouvera de lui-même le chemin de l'attachement à ses vrais appuis ? Il rentre pour un temps dans la maison paternelle, où il est devenu comme un étranger, et sa direction future est peut-être confiée à des gens dont il a fallu le détacher avec peine et non sans violence. Pour des raisons tout intérieures, il n'est pas capable de se diriger lui-même. Nous le replaçons donc ainsi à nouveau dans une situation difficile où il retrouvera en outre la plupart des causes de ses conflits d'autrefois. Il pourra alors reprendre ou bien le chemin de la névrose, ou bien, si ce chemin lui est barré par le succès de la cure analytique, la voie opposée : celle de la révolte ouverte. Du point de vue de la maladie, ce dernier cas peut paraître un avantage, mais du point de vue de l'adaptation sociale, qui est finalement d'importance essentielle, ce n'en sera certainement pas un.

Les premiers stades du complexe d'Œdipe [1]

Par Mélanie KLEIN

Traduit de l'anglais

Dans mes analyses d'enfants, spécialement d'enfants âgés de trois à six ans, je suis arrivée à un certain nombre de conclusions dont je vais donner ici un résumé.

J'ai maintes fois fait allusion à celle-ci : que le complexe d'Œdipe se manifestait plus tôt qu'on ne le suppose généralement. Dans mon dernier article : « Les principes psychologiques de l'analyse infantile », j'ai discuté ce sujet d'une façon très détaillée (2). La conclusion à laquelle je suis arrivée dans cet article était que les tendances œdipiennes se manifestaient à la suite de la frustration que l'enfant subissait, lors du sevrage, et qu'elles apparaissaient à la fin de la première année, et au début de la deuxième année de la vie ; elles sont renforcées par les frustrations anales subies au cours de l'éducation à la propreté.

***

L'influence déterminante qui s'exerce aussitôt après sur les processus mentaux est celle de la différence anatomique entre les deux sexes.

Le garçon, lorsqu'il se sent contraint d'abandonner les positions anale et orale pour la génitale, passe au but de *pénétration,* associé à la possession du pénis. Ainsi, il ne change pas seulement la position de sa libido, mais son *but,* et ceci lui permet de retenir son objet d'amour originel. Chez la fille, par contre, le but *réceptif* est transporté de la position orale à la génitale. Elle change la position de sa libido, mais retient son but, qui l'a déjà conduite à un

(1) D'après le mémoire lu au 10e Congrès International de Psychanalyse : Inspruck le 3 septembre 1927. Paru : *Int. Psych. Verlag*, 1928. — *Int. Journal*, 1928.

(2) *Revue Franç. de Psychanalyse,* N° 3, T. IV.

désappointement dans les rapports avec sa mère. De cette façon, la réceptivité au pénis est développée chez la fille, qui, alors, se tourne vers son père comme objet d'amour.

*
* *

Le tout premier désir œdipien s'associe déjà, cependant, dans les deux sexes, à un commencement de crainte et de *sentiment de culpabilité*. L'analyse des adultes, aussi bien que celle des enfants, nous a familiarisés avec le fait que les impulsions instinctives prégénitales comportaient un sentiment de culpabilité, et l'on a d'abord pensé que les sentiments de culpabilité naissaient ultérieurement, et étaient rejetés vers ces tendances, bien que ne leur étant pas originairement associés. Férenczi suppose qu'en connexion avec les impulsions uréthrales et anales, il existe une sorte d'avant-coureur physiologique du surmoi qu'il nomme « moralité du sphincter ». D'après Abraham, l'anxiété fait son apparition sur le plan cannibale, tandis que le sentiment de culpabilité s'élève sur la base sadicoanale qui suit immédiatement.

Mes conclusions conduisent encore plus loin. Elles montrent que le sentiment de culpabilité, associé aux fixations prégénitales, est déjà l'effet direct du conflit œdipien. Et ceci semble expliquer d'une façon satisfaisante la genèse de tels sentiments, car nous savons que le sentiment de culpabilité est simplement le résultat d'une introjection (déjà accomplie, ou, ajouterai-je, en voie d'accomplissement) des objets d'amour œdipien, c'est-à-dire qu'un sentiment de culpabilité est un produit de la formation du *surmoi*.

L'analyse de petits enfants révèle la structure du surmoi comme étant un résultat d'identification datant de périodes et de couches très différentes dans la vie mentale. Ces identifications sont étonnamment contradictoires dans leur nature, une excessive indulgence et une sévérité exagérée existant côte à côte. Nous trouvons en elles, aussi, une explication de la sévérité du surmoi, qui se manifeste spécialement dans ces analyses infantiles. On ne s'explique pas clairement pourquoi un enfant de quatre ans, par exemple, implanterait dans son esprit une image irréelle, fantastique, de parents qui dévorent, coupent et mordent. Mais elle *est* bien claire, la raison pour laquelle, chez un enfant d'environ *un an*, l'anxiété causée par le début du conflit œdipien prend la forme d'une crainte d'être dévoré et détruit. L'enfant lui-même désire

détruire l'objet libidinal en le mordant, le dévorant et le coupant, ce qui mène à l'anxiété, puisque l'éveil des tendances œdipiennes est suivi de l'introjection de l'objet, qui devient alors quelqu'un dont on attend la punition. L'enfant craint alors une punition correspondant à l'offense : le surmoi devient quelque chose qui mord, dévore et coupe.

Le rapport entre la formation du surmoi et les phases prégénitales du développement est très important à deux points de vue. D'un côté, le sentiment de culpabilité s'attache aux phases orale et sadico-anale, qui, jusqu'ici, prédominaient, et, de l'autre côté, le surmoi prend naissance, tandis que ces phases dominent, ce qui explique sa sévérité sadique.

Ces conclusions ouvrent une nouvelle perspective ; le moi, encore très faible, ne peut se défendre contre un surmoi si menaçant que par un fort *refoulement.* Puisque les tendances œdipiennes sont, d'abord, principalement exprimées sous la forme d'impulsions orales et anales, la question des fixations qui prédomineront dans le développement œdipien, sera principalement déterminée par le degré de refoulement qui a lieu à ce stade primitif.

Une autre raison pour laquelle le rapport direct entre la phase prégénitale du développement et le sentiment de culpabilité est si important, est que les frustrations orales et anales qui sont le prototype de toutes les frustrations ultérieures dans l'existence, en même temps qu'elles signifient la *punition,* donnent naissance à l'*anxiété.* Cette circonstance rend la frustration plus pénible, et cette amertume contribue grandement à la cruauté de toutes les frustrations ultérieures.

*
* *

Nous trouvons que d'importantes conséquences découlent du fait que *le moi est encore très peu développé,* quand il est assailli par les premières tendances œdipiennes et la curiosité sexuelle initiale qui leur est associée. Encore tout à fait arriéré du point de vue intellectuel, le moi est exposé à un flot de problèmes et de *questions.* Un des griefs les plus amers, que nous rencontrions dans l'inconscient, est que cette impulsion violente à poser des questions, qui apparemment n'est qu'en partie consciente, et même dans la mesure où elle l'est ne peut encore être exprimée en mots, demeure sans réponse. Un autre reproche suit de très près celui-ci, à savoir,

que l'enfant ne pouvait comprendre ni les mots, ni la parole. Ainsi, ses premières questions peuvent être reportées plus loin que les débuts de sa compréhension de la parole.

En analyse, ces deux griefs donnent naissance à une quantité extraordinaire de haine. Seuls, ou en conjonction, ils sont la cause des nombreuses inhibitions de la *pulsion épistémophilique* : par exemple, l'incapacité à apprendre des langues étrangères, et, en outre, la haine de ceux qui parlent une autre langue. Ils sont aussi responsables de troubles directs de la parole, etc... La curiosité qui se montre clairement plus tard, particulièrement à l'âge de quatre ou cinq ans, n'est pas le début, mais le point culminant et le terme, de cette phase de développement, ce que j'ai trouvé être vrai du conflit œdipien en général.

Le sentiment précoce de *ne pas savoir* a de multiples connexions. Il s'unit aux sentiments d'incapacité et d'impuissance qui résultent bientôt de la situation œdipienne. L'enfant ressent aussi cette frustration d'autant plus intensément qu'il *ne sait rien* de défini des processus sexuels. Dans les deux sexes, le complexe de castration est accentué par ce sentiment d'ignorance.

Le rapport primaire entre la pulsion épistémophilique et le sadisme est très important pour tout le développement mental. Cet instinct, réveillé par les tendances œdipiennes, s'intéresse d'abord surtout au ventre de la mère, qu'on considère comme la scène de tous les processus et développements sexuels. L'enfant est encore dominé par la position sadico-anale de la libido qui le contraint à désirer s'*approprier* le contenu du ventre. Il commence ainsi à s'intéresser à ce qu'il contient, et à ce qu'il est, etc... Ainsi, l'instinct épistémophilique et le *désir de posséder* arrivent fort tôt à être très intimement liés l'un à l'autre, et en même temps au sentiment de culpabilité réveillé par la naissance du conflit œdipien. Ce rapport significatif précède, dans les deux sexes, une phase de développement qui est d'importance vitale, et qui, jusqu'ici, n'a pas été suffisamment reconnue. Il consiste en une *identification très précoce avec la mère.*

Le processus suivi par cette *phase de féminité* doit être examiné séparément chez les garçons et chez les filles, mais auparavant, je veux montrer son rapport avec la phase précédente, qui est commune aux deux sexes.

*
* *

Dans le *stade primaire sadico-anal,* l'enfant subit son second grave trauma, ce qui renforce sa tendance à se détourner de sa mère. Elle a frustré ses désirs du stade oral, et maintenant intervient dans ses plaisirs du stade anal. Il semblerait bien qu'à ce point les privations anales poussent les tendances anales à s'amalgamer avec les tendances sadiques. L'enfant désire entrer en possession des excréments de la mère en pénétrant dans son corps, en le coupant en morceaux, en le dévorant et en le détruisant. Sous l'influence de ses impulsions génitales, le garçon commence à se retourner vers sa mère, comme objet d'amour. Mais ses impulsions sadiques sont en pleine activité, et la haine provenant des frustrations antérieures, est puissamment opposée à son amour objectal sur le plan génital. Un obstacle encore plus grand à son amour est la crainte d'être châtré par son père, crainte qui s'éveille avec les impulsions œdipiennes. Le degré auquel il atteint à la position génitale dépendra, en partie, de sa capacité à supporter cette anxiété. Ici, l'intensité des fixations sadico-orales et sadico-anales est un facteur important. Elle affecte le degré de haine que le garçon ressent pour la mère, et ceci, à son tour, l'empêche à un degré plus ou moins grand d'atteindre une relation positive avec elle. Les fixations sadiques exercent aussi une influence décisive sur la formation du surmoi, qui prend naissance, tandis que ces phases ont le dessus. Plus le surmoi est cruel, plus le père sera un castrateur terrifiant, et plus l'enfant, en fuite devant ses impulsions génitales, adhérera d'une façon tenace aux couches sadiques dont les tendances œdipiennes dans le premier cas prennent aussi leur coloration.

Dans ce premier stade, toutes les positions du développement œdipien sont rapidement investies l'une après l'autre. Ceci, cependant, peut à peine être remarqué, car le tableau est dominé par les pulsions prégénitales. En plus, aucune ligne rigide ne peut être tracée entre l'attitude hétérosexuelle active, qui trouve son expression sur le plan anal et le stade ultérieur de l'identification avec la mère.



Nous avons maintenant atteint cette phase de développement dont j'ai parlé précédemment sous le nom de *phase de féminité*. Elle est basée sur le plan sadico-anal et lui donne un nouveau contenu, car les excréments sont maintenant identifiés à l'enfant tant désiré,

et le désir de voler la mère s'applique dès lors à l'un aussi bien qu'aux autres. Nous pouvons distinguer ici deux buts qui se compénètrent. L'un a pour mobile un désir positif se rapportant aux enfants, l'intention étant de se les approprier, tandis que l'autre but est motivé par la jalousie des futurs frères et sœurs dont l'apparition est attendue, et par le désir de les détruire dans l'utérus. Un troisième objet des tendances orales sadiques du garçon, dans l'utérus de la mère, est le pénis du père.

Aussi bien dans le complexe de féminité des garçons, que dans le complexe de castration des filles, il y a au fond le désir frustré d'un organe particulier. Les tendances à voler et à détruire concernent les organes de conception, de grossesse et de parturition que le garçon suppose exister dans le ventre maternel, et, en outre, le vagin et les seins (la fontaine de lait) qui sont convoités comme organes de réceptivité et de libéralité, depuis le temps où la position libidinale était purement orale.

Le garçon craint d'être puni pour sa destruction du corps de sa mère ; mais, outre cela, sa crainte est d'une nature plus générale, et nous avons ici une analogie avec l'anxiété associée aux désirs de castration de la fille. Il craint que son corps ne soit mutilé et démembré et, entre autres choses, châtré. Nous avons ici une contribution directe au complexe de castration. La mère qui emporte les excréments de l'enfant, dans cette période primaire de développement, signifie aussi une mère qui le démembre et le castre. Elle ne fraye pas seulement le chemin au complexe de castration, par les moyens de frustration anale qu'elle inflige, mais du point de vue de la réalité psychique elle *est* aussi déjà le *castrateur*. Si cette crainte de la mère est si accablante, c'est qu'elle est combinée avec cette crainte intense de la castration par le père. Les tendances destructives dont l'objet est l'utérus, sont dirigées aussi, avec leur pleine intensité, sadico-orale et sadico-anale, contre le pénis du père qui est supposé y être localisé. Dans cette phase, le foyer de la crainte de la castration par le père est concentré sur son pénis. Ainsi la phase de féminité est caractérisée par l'anxiété concernant l'utérus et le pénis du père, et cette anxiété soumet le garçon à la tyrannie d'un surmoi qui dévore, démembre et châtre, et qui est formé à la fois des images du père et de la mère.

Les buts des positions naissantes de la libido génitale sont ainsi traversés par les multiples tendances prégénitales et confondus

avec elles. Plus la prépondérance des fixations sadiques est grande, plus l'identification du garçon à la mère correspond à une attitude de rivalité envers la femme, avec son mélange d'envie et de haine, car, en raison de son désir d'un enfant, il se sent lui-même à son désavantage et inférieur à la mère.

*
* *

Considérons maintenant pourquoi le *complexe de féminité* des hommes semble tellement plus obscur que le complexe de castration des femmes, auquel il équivaut en importance.

Le *désir d'un enfant,* amalgamé avec l'impulsion épistémophilique, permet au garçon d'effectuer un déplacement sur le plan caché et surcompensé par la supériorité qu'il déduit de sa possession d'un pénis, ce qui est aussi reconnu par les filles. Cette exagération de la position masculine a pour résultat d'excessives protestations de masculinité. En son article intitulé : « Notes sur la curiosité », Mary Chadwick (1), a aussi rattaché la *surestimation narcissique du pénis de l'homme et son attitude de rivalité intellectuelle envers les femmes,* à la frustration de ses désirs d'un enfant, et au déplacement de ce désir sur un plan intellectuel. Une tendance à l'exagération dans la direction de l'agression, ce qui arrive fréquemment, a sa source dans le complexe de féminité. Elle va de pair avec une attitude de mépris et de « savoir mieux » et est grandement antisociale et sadique ; elle est partiellement déterminée par un essai de masquer l'anxiété et l'ignorance qui se cache derrière elle. Elle coïncide en partie avec la protestation du garçon (due à sa crainte de la castration) contre le *rôle féminin,* mais prend aussi racine dans la crainte de la mère à laquelle il a l'intention de dérober ses organes sexuels féminins, ses enfants et le pénis du père. Cette agression exagérée s'unit au plaisir de l'attaque, qui procède de la situation œdipienne génitale directe, mais elle représente cette part de la situation qui est le facteur de beaucoup le plus antisocial dans la formation du caractère. C'est pourquoi la rivalité d'un homme, à l'égard des femmes, sera beaucoup plus antisociale que sa rivalité, à l'égard des autres hommes, dont le dynamisme est en grande partie fondé sur la position génitale. La quantité de fixations sadiques déterminera aussi, naturellement, les rapports d'un

(1) Internationale Zeitschrift für Psychanalyse, Bd. XI, 1925.

homme avec les autres hommes qui sont ses rivaux. Si, au contraire, l'identification à la mère est basée sur une position génitale plus sûrement établie, d'un côté son rapport envers les femmes sera de caractère positif, et d'un autre côté le désir d'un enfant et le composé féminin, qui jouent une part si essentielle dans le travail des hommes, trouveront des opportunités plus favorables de sublimation.

*
* *

Dans les deux sexes, une des principales racines des inhibitions dans le travail est l'*anxiété,* et le *sentiment de culpabilité* associés à la phase de féminité. L'expérience m'a appris, cependant, qu'une analyse approfondie de cette phase était, pour d'autres raisons, importante d'un point de vue thérapeutique et devait être une aide dans des cas obsessionnels, qui semblent avoir atteint un point où rien d'autre ne peut être résolu.

Dans le développement du garçon, la phase de féminité est suivie d'une lutte prolongée entre les positions génitale et prégénitale de la libido. Quand cette lutte est à son point culminant, de la troisième à la cinquième année, elle est clairement reconnaissable comme conflit œdipien. L'anxiété associée à la phase de féminité ramène le garçon à l'identification avec son père ; mais ce stimulus, en lui-même, ne fournit pas une fondation ferme à la position génitale, puisqu'il conduit surtout à réprimer et à surcompenser les instincts du stade sadico-anal, et non plus à les surmonter. La crainte de la castration par le père renforce la fixation au plan du stade sadico-anal ; le degré de génitalité constitutionnelle joue aussi une part importante eu égard à l'issue favorable, qui est d'atteindre le plan génital. Souvent le résultat de la lutte reste indécis, et ceci donne naissance aux troubles névrotiques et à des perturbations de puissance (1). Ainsi, acquérir la puissance complète et atteindre la position génitale dépendra en partie de l'issue favorable de la phase de féminité.

*
* *

Je vais maintenant revenir au développement des filles. Comme résultat du processus de *sevrage,* la petite fille s'est détournée de

(1) Voir Reich : « Die Funktion des Orgasmus », *Internationaler Psychoanalytischer Verlag*, Wien.

la mère, étant plus fortement poussée à le faire par les privations anales qu'elle a subies. Le génital commence dès lors à influencer son développement mental.

Je partage, entièrement, l'avis d'Hélène Deutsch (1), qui soutient que le développement génital de la femme trouve son achèvement dans l'heureux déplacement de la libido orale vers la zone génitale. Seulement, les résultats que j'ai atteints me conduisent à croire que ce déplacement commence avec les premières agitations des pulsions génitales, et que le but réceptif oral ou génital, exerce une influence déterminante sur le *revirement de la fille vers son père*. J'ai été amenée aussi à conclure que, non seulement une connaissance inconsciente du vagin, mais aussi des sensations dans cet organe et le reste de l'appareil génital, étaient éveillées dès que les pulsions œdipiennes apparaissaient. Chez les filles, cependant, l'onanisme ne constitue pas une soupape aussi adéquate à de grandes quantités d'excitations que chez les garçons. Par conséquent, l'accumulation du manque de satisfaction fournit encore une autre raison pour un plus grand nombre de complications et de troubles dans le développement de la sexualité féminine. La difficulté d'obtenir une satisfaction complète par l'onanisme peut être une autre cause, outre celles indiquées par Freud, pour la répudiation, par la petite fille, de cette pratique, et peut expliquer partiellement pourquoi, durant sa lutte pour l'abandonner, la masturbation manuelle est généralement remplacée par la pression des cuisses l'une contre l'autre.

Outre la qualité réceptive de l'organe génital, qui est mis en jeu par le désir intense d'une nouvelle source de satisfactions, l'envie et la haine de la mère, qui possède le pénis du père, semble à cette période, où les premières pulsions œdipiennes sont agitées, être un motif de plus pour que la petite fille se tourne vers le père. Les caresses ont maintenant l'effet d'une séduction et sont ressenties comme « l'attraction du sexe opposé » (1).

Chez la fille, l'identification avec la mère résulte directement des pulsions œdipiennes. La lutte causée chez le garçon par son anxiété

(1) Hélène Deutsch : « Psychoanalyse der weiblichen Sexualfunktion », *Intern. Psch. Verlag*. Wien.

(2) Nous rencontrons régulièrement le reproche inconscient que la mère aurait séduit l'enfant pendant qu'elle le soignait. L'explication est qu'à cette période où elle avait à surveiller ses besoins physiques, les tendances œdipiennes s'éveillaient. M. K.

de la castration manque entièrement chez elle. Chez les filles, aussi bien que chez les garçons, cette identification coïncide avec les tendances sadico-anales, à voler et détruire la mère. Si l'identification avec la mère a lieu à un stade auquel les tendances sadico-anales et sadico-orales prédominent, la crainte d'un surmoi maternel primitif conduira à la répression et à la fixation de cette phase, et gênera le développement génital ultérieur. La crainte de la mère aussi oblige la petite fille à renoncer à son identification avec elle, et l'identification avec le père commence.

*
* *

La *pulsion épistémophilique* de la petite fille est éveillée d'abord par le complexe d'Œdipe ; le résultat en est la découverte de l'absence de pénis chez elle. Elle ressent ce manque comme une cause nouvelle de haine pour sa mère, mais, en même temps son sentiment de culpabilité le lui fait considérer comme une punition. Ceci rend plus amère sa frustration en ce sens, frustration qui, à son tour, exerce une influence plus profonde sur tout le complexe de castration.

Ce premier grief, au sujet du manque de pénis, s'amplifie dans la suite quand la phase phallique et le complexe de castration sont en pleine activité. Freud a énoncé que la découverte du manque de pénis causait le revirement de la petite fille, de sa mère vers son père. Ce que j'ai trouvé moi-même montre cependant que cette découverte n'opère que comme un renforcement dans ce sens, puisqu'elle fait suite à un stade très précoce dans le conflit œdipien, et est suivie du désir d'un enfant, par lequel elle est réellement remplacée dans le développement postérieur. Je considère *la privation du sein* (sevrage) *comme la cause la plus fondamentale du revirement vers le père.*

L'identification avec le père est moins chargée d'anxiété que celle avec la mère ; de plus, le sentiment de culpabilité envers celle-ci pousse à une surcompensation au moyen de nouvelles relations amoureuses envers elle. Contre cette nouvelle relation d'amour à l'égard de la mère, opère le complexe de castration qui rend l'attitude masculine plus difficile, et aussi la haine envers elle, qui découlait des situations primitives. Haine et rivalité avec la mère mènent de nouveau à l'abandon de l'identification avec le père, et au retour vers lui, comme un objet qu'elle puisse posséder et aimer.

*
* *

Le rapport de la petite fille avec sa mère la pousse à prendre à l'égard de son père une direction à la fois positive et négative. La frustration éprouvée du fait du père a comme base profonde le désappointement déjà subi dans les rapports avec la mère ; un mobile puissant, dans le désir de le posséder a sa source dans la haine et l'envie contre la mère. Si les fixations sadiques restent prédominantes, cette haine et sa surcompensation affecteront aussi matériellement les rapports de la femme a l'égard des hommes. D'un autre côté, s'il y a une relation plus positive envers la mère, construite sur la position génitale, non seulement la femme sera libérée d'un sentiment de culpabilité, dans ses rapports avec ses enfants, mais son amour pour son mari sera fortement renforcé, du moment que, pour la femme, il représente toujours, à la fois la mère qui donne ce qui est désiré et l'enfant bien-aimé. La part de la relation, qui est en rapport exclusif avec le père, est construite sur cette fondation très significative. Primitivement, elle est concentrée sur le rôle du pénis dans le coït. Ce rôle qui permet aussi la satisfaction des désirs qui sont maintenant déplacés sur le stade génital, semble à la petite fille, être un exploit des plus remarquables.

Son admiration est, en vérité, ébranlée par la frustration œdipienne, mais, à moins qu'elle ne soit convertie en haine, elle constitue un des traits fondamentaux de l'attitude de la femme envers l'homme. Plus tard, lorsque la satisfaction complète des pulsions amoureuses est obtenue, à cette admiration se joint la grande gratitude découlant de cette privation longuement comprimée. Cette gratitude trouve son expression dans la capacité plus grande des femmes pour l'abandon complet et sans fin à un objet d'amour, en particulier au « premier amour ».

*
* *

Le fait suivant handicape grandement le développement de la petite fille. Tandis que le garçon *possède* en réalité le pénis, à l'égard duquel il entre en rivalité avec le père, la petite fille n'a rien que le désir *insatisfait* de la maternité, et de ceci, également, elle n'a qu'une connaissance faible et incertaine, quoique très intense.

Ce n'est pas uniquement cette incertitude qui dérange son espé-

rance de maternité future. Elle est beaucoup affaiblie par l'anxiété et le sentiment de culpabilité, et ceux-ci peuvent nuire sérieusement, et d'une façon permanente, aux capacités matérielles d'une femme ; elle s'attend à la peine du talion, sous forme de destruction de sa propre capacité à la maternité ou des organes liés à cette fonction, et de ses propres enfants, à cause des tendances destructives, autrefois dirigées par la fille contre le corps de sa mère (ou certains organes lui appartenant) et contre les enfants dans l'utérus. Nous avons également ici une racine de l'intérêt constant des femmes (souvent excessif) pour leur beauté personnelle, car elles craignent que celle-ci ne soit aussi détruite par leur mère. Au fond du désir de se parer et de s'embellir, il y a toujours le motif de *restaurer* la beauté endommagée, et ceci a son origine dans l'anxiété et dans le sentiment de culpabilité (1). Il est probable que cette crainte profonde de la destruction des organes internes peut être la cause psychique de la susceptibilité plus grande des femmes, en comparaison de celle des hommes, à l'hystérie de conversion, et aux maladies organiques.

C'est cette anxiété et ce sentiment de culpabilité qui sont la cause principale du refoulement des sentiments de fierté et de joie, dans le *rôle féminin*, qui sont originairement très forts. Ce refoulement se traduit par la dépréciation de la capacité à la maternité, si hautement estimée d'abord. Ainsi, la fille manque du support puissant que le garçon tire de sa possession du pénis, et qu'elle pourrait trouver elle-même dans l'anticipation de la maternité.

L'anxiété très intense de la fille au sujet de sa féminité peut être présentée comme analogue à la crainte de la castration du garçon, car elle contribue certainement à mettre en échec ses pulsions œdipiennes. L'anxiété de castration du garçon, concernant le pénis, qui existe *visiblement*, suit cependant un cours différent. Il pourrait être défini comme plus *aigu* que l'anxiété plus chronique de la fille concernant ses organes internes, avec lesquels elle est nécessairement moins familiarisée. En outre, on est tenu de faire cette différence que *l'anxiété du garçon est déterminée par le surmoi paternel, et celle de la jeune fille par le surmoi maternel.*

Freud a dit que le surmoi de la fille se développait de façon diffé-

(1) Cf. Notes D'HARNIK, au Congrès de Psychanalyse d'Inspruck : « Die ökonomischen Beziehungen zwischen dem Schuldgefühl und dem weiblichen Narzissmus ».

rente de celui du garçon. Nous trouvons constamment une confirmation de ceci dans le fait que la *jalousie* joue un plus grand rôle dans la vie des femmes que dans celle des hommes, car cette jalousie est renforcée par le transfert de l'envie du pénis du garçon.

*
* *

D'un autre côté, cependant, les femmes possèdent en propre une grande capacité qui n'est pas basée simplement sur une surcompensation pour dédaigner leurs propres désirs et *se dévouer* en se sacrifiant elles-mêmes à des tâches éthiques et sociales. Nous ne pouvons expliquer cette capacité par le mélange de traits masculins et féminins qui, à cause de la disposition bisexuelle de l'être humain, influence dans des cas individuels la formation du caractère, car cette capacité est nettement *maternelle* dans son essence. Je pense qu'en vue d'expliquer comment les femmes peuvent parcourir une gamme si étendue, allant de la plus mesquine jalousie à l'amour le plus oublieux de soi-même, nous devons prendre en considération les conditions particulières de la formation du surmoi féminin. De l'identification primaire avec la mère, dans laquelle le plan sadico-anal joue un rôle prépondérant, la petite fille tire jalousie et haine, et forme un cruel surmoi d'après l'*imago* maternelle. Le surmoi qui se développe à ce stade, en s'appuyant sur une identification avec le père, peut aussi être menaçant et produire l'anxiété, mais il ne semble jamais atteindre les mêmes proportions que celui dérivé de l'identification avec la mère. Mais, plus l'identification avec la mère se stabilise sur le plan génital, plus elle sera caractérisée par la tendresse dévouée d'un indulgent idéal maternel. Ainsi cette attitude affective positive dépend du degré auquel l'idéal de la *mère maternelle* porte les caractéristiques du stade prégénital, ou stade génital. Lorsqu'il s'agit de la conversion active de l'attitude émotionnelle dans les activités sociales ou autres, il semblerait que c'est le moi idéal paternel qui est à l'œuvre. La profonde admiration ressentie par la petite fille pour l'activité génitale du père, mène à la formation d'un surmoi paternel qui lui impose des buts actifs, auxquels elle ne peut jamais pleinement atteindre. Si, en raison de certains facteurs dans son développement, le mobile pour accomplir la tâche qu'elle s'est fixée, est suffisamment fort, l'impossibilité même de les atteindre peut prêter à ses efforts un élan qui, combiné avec la capacité au sacrifice

personnel qu'elle tire du surmoi maternel, donne à une femme, dans certains cas, le pouvoir d'*accomplir des œuvres exceptionnelles sur le plan intuitif* et dans des domaines spécifiques.

*
* *

Le garçon, aussi, tire de la phase de féminité un surmoi maternel qui le pousse, comme la fille, à faire des identifications à la fois bonnes, et cruellement primitives. Mais il traverse cette phase pour reprendre (il est vrai à des degrés différents) l'identification avec le père. Si puissamment que se fasse sentir le côté maternel dans la formation du surmoi, c'est cependant le surmoi *paternel* qui, dès le début, exerce sur l'homme l'influence décisive. Lui aussi se propose, comme modèle à imiter, un être qu'il idéalise, mais parce que le garçon *est* « fait à l'image de son idéal », il peut atteindre celui-ci. *Cette circonstance contribue à l'œuvre créatrice, plus soutenue, plus objective de l'homme.*

La crainte de voir sa féminité blessée exerce une profonde inflence sur le complexe de castration de la petite fille, l'oblige à surestimer le pénis qui lui fait défaut ; cette exagération est alors beaucoup plus manifeste que l'anxiété sous-jacente relative à sa propre féminité. Je voudrais vous rappeler ici l'ouvrage de Karen Horney, qui, la première, examina les sources du complexe de castration chez les femmes, en tant que ces sources résident dans la situation œdipienne.

*
* *

Sous ce rapport, je dois parler de l'importance pour le développement sexuel de certaines expériences très précoces dans l'enfance. Dans la communication que j'ai faite au Congrès de Salzbourg, en 1924, j'ai mentionné que, lorsque les *observations du coït* ont lieu à un stade de développement plus tardif, elles revêtent le caractère de *trauma*, mais que si de telles expériences ont lieu à un âge précoce elles deviennent des *fixations* et forment une part du développement sexuel. Je dois ajouter qu'une fixation de cette sorte peut exercer son emprise non seulement sur ce stade particulier de développement, mais aussi sur le surmoi qui est alors en voie de formation et peut nuire ainsi à son développement ultérieur. Car, plus le surmoi atteint complètement son zénith dans le stade génital, plus la place occupée par les identifications sadiques dans sa struc-

ture sera faible, et d'autant plus sûrement se développera une personnalité moralement belle, qui obtiendra des possibilités pareillement meilleures de santé mentale.

Il y a une autre sorte d'expériences dans la première enfance, qui me frappe comme typique et excessivement importante. Ces expériences suivent souvent de très près les observations du coït et sont amenées ou renforcées par les excitations qu'elles produisent. Je fais allusion aux *relations sexuelles des petits enfants entre eux,* entre frères et sœurs et camarades de jeux, et qui consistent dans les actes les plus variés : regarder, toucher, faire des excrétions en commun, fellation, cunnilinguisme, et souvent des tentatives directes de coït. Elles sont profondément réprimées et investies de profonds sentiments de culpabilité. Ces sentiments sont particulièrement dûs au fait que cet objet d'amour, choisi sous la pression de l'excitation due au conflit œdipien, est ressenti par l'enfant comme étant un substitut de son père, ou de sa mère, ou des deux. Ainsi, ces relations, qui semblent si insignifiantes et auxquelles apparemment n'échappe aucun enfant, sous le stimulus du développement œdipien, prennent le caractère d'une relation œdipienne affectivement réalisée, et exercent une influence déterminante sur la formation du complexe d'Œdipe, sur le détachement du sujet de ce complexe, et sur ses relations sexuelles ultérieures. De plus, une expérience de ce genre forme un important point de fixation dans le développement du surmoi. En conséquence du besoin de punition et de la compulsion à la répétition, ces expériences amènent souvent l'enfant à se soumettre lui-même à des traumas sexuels. Je vous renverrai sur ce point à Abraham (1), qui a montré qu'expérimenter des traumas sexuels constitue une part du développement sexuel des enfants. L'investigation analytique de ces expériences, au cours de l'analyse d'adultes, aussi bien que d'enfants, éclaire à un haut degré la situation œdipienne, dans sa connexion avec les fixations précoces, ce qui explique son importance au point de vue thérapeutique.

*
* *

Pour résumer mes conclusions : Je désire par-dessus tout faire ressortir que, selon moi, elles ne contredisent pas les exposés du

(1) Karl ABRAHAM, « Selected Papers », *Bibliothèque Internationale de Psychanalyse,* N° 13. *Intern. Psych. Verlag,* Wien.

Pr Freud. Je pense que le point essentiel des considérations additionnelles que j'ai avancées est que je fais remonter plus haut ces processus et que les différentes phases (spécialement dans les premiers stades) se compénètrent plus librement qu'on ne l'avait supposé jusqu'ici.

Les premiers stades du conflit œdipien sont si puissamment dominés par les phases prégénitales du développement, que la phase génitale, lorsqu'elle entre en activité, est d'abord profondément cachée, et ce n'est que plus tard, entre la troisième et la cinquième année de la vie, qu'elle devient clairement reconnaissable. A cet âge, le complexe d'Œdipe et la formation du surmoi atteignent leur point culminant. Mais le fait que les tendances œdipiennes sont beaucoup plus précoces qu'on ne le supposait, la pression du sentiment de culpabilité qui s'exerce de ce fait sur les plans prégénitaux, l'influence déterminante ainsi exercée de si bonne heure sur le développement œdipien, d'une part, et celui du surmoi de l'autre, et en conséquence sur la formation du caractère, la sexualité, et tout le reste du développement du sujet, toutes ces choses me paraissent d'une importance très grande, et jusqu'ici non reconnue. J'ai découvert la valeur thérapeutique de cette connaissance dans les analyses d'enfants, mais elle n'est pas confinée à celles-ci. J'ai pu mettre à l'épreuve les conclusions qui en résultent dans l'analyse des adultes, et je n'ai pas seulement constaté la confirmation de leur exactitude théorique, mais la preuve de leur importance thérapeutique.

Contribution à l'étude du surmoi féminin (1)

Par Ilse-Charles ODIER

INTRODUCTION

Il est bien connu que le psychisme de l'homme a été éclairé avant celui de la femme, et est encore actuellement de beaucoup le plus étudié. Cela tient peut-être à deux raisons : d'abord, l'homme s'est probablement prêté plus facilement à cette exploration de son être intime et instinctif que la femme, qui semble opposer en général une grande pudeur à l'exhibition de sa vie sexuelle (et les observations que nous apportons aujourd'hui jetteront peut-être quelque lumière supplémentaire sur ce phénomène) ; ensuite, les premiers analystes ont été des hommes et encore aujourd'hui de beaucoup le plus grand nombre des analystes sont des hommes. Ils verront donc le sujet féminin à travers leur propre personnalité, car on a beau vouloir être objectif, on ne l'est jamais complètement. Ainsi l'analyste masculin sera souvent exposé à juger le psychisme féminin d'après son propre psychisme, et peut-être n'a-t-il pas toujours vu très juste.

Freud et d'autres ont exposé la différence principale entre ces deux psychismes : l'homme en fixant sa libido sur le premier objet hétérosexuel *n'a pas besoin de changer d'objet : l'objet infantile, la mère, sera aussi le premier objet génital.* Pour la femme, la situation est de beaucoup plus compliquée : elle devrait abandonner l'objet infantile en accomplissant le choix hétérosexuel — et pas seulement abandonner mais entrer avec lui dans une relation de rivalité, c'est-à-dire de haine.

Ceci n'est pas nouveau — mais j'ai l'impression qu'on n'a pas encore assez insisté sur la gravité de cette constellation et de ses conséquences.

(1) Communication faite à la Société française de Psychanalyse le 17 mai 1931.

Pour le petit être qui vient de naître et à travers tout son premier développement, *la mère est tout.* D'abord elle ne sera même pas distinguée de son propre corps, dont elle n'est que le prolongement. C'est l'expérience douloureuse, d'abord temporaire et intermittente et ensuite définitive, qui obligera l'enfant à la placer dans le monde extérieur et à la séparer de son moi, en train de se constituer. Parallèlement à cette unité : *mère-enfant,* il y a cette autre unité : *nourriture-amour.* L'enfant, pour prospérer, a autant besoin de l'un que de l'autre de ces éléments, le besoin d'amour n'est guère moins intense que celui de la nourriture. Vous connaissez sans doute l'expérience faite dans un certain hôpital après la guerre avec des bébés trouvés ? On a essayé, tout en leur prodiguant tous les soins matériels, de les priver de toute manifestation de tendresse : ces enfants, sans aucune exception, dépérissaient rapidement. La sollicitude, la tendresse de toutes les nourrices de la terre s'extériorise dans les caresses, les câlineries de gestes et de langage, manifestations aussi indispensables au développement normal de l'enfant que la nourriture.

Bientôt l'enfant, vivant dans les conditions normales, fait l'expérience rassurante que la nourriture vient toujours, que la faim finit toujours par être apaisée. Mais il s'apercevra aussi qu'il n'en va pas de même avec l'amour. L'amour de sa mère se refusera quelquefois — il ira à d'autres. L'enfant protestera impérieusement contre cet état de choses et *réclamera cet amour qui se dérobe, avec autant d'énergie qu'autrefois le sein.*

L'équation nourriture-amour s'observe souvent dans les fringales et les rêves des névrosés, comme aussi des normaux privés d'affection. Ils réclament en effet de la nourriture en guise d'amour (1).

(1) Je pense à une malade fort possessive à l'égard de la mère. Par exemple, si elle voyait, petite fille, sa mère embrasser une autre personne, elle exigeait que cette personne « rende » ce baiser reçu à la mère, la mère n'ayant pas le droit de disposer de ses baisers à volonté, ils étaient pour ainsi dire la propriété privée de la petite fille. Cette même petite fille exigeait quelque chose de particulièrement bon à manger, sans avoir faim, quand les parents sortaient le soir et qu'elle restait seule avec les domestiques.

Les petits voleurs qui s'achètent avec de l'argent dérobé du chocolat, des bonbons, n'ont probablement pas toute l'affection dont ils ont besoin et que leur inconscient exige.

J'ai l'impression que l'enfant en bon contact affectif avec la mère est moins avide de friandises.

Et peut-être la coutume universellement répandue d'offrir en cadeau de préférence des sucreries, est-elle en rapport avec le complexe : nourriture-amour.

Mais, nouvelle expérience décevante, la « bonne » mère, à certains moments, se révélera la « méchante » mère (2), la prohibitrice, celle qui punit — il devient donc nécessaire de se concilier cet amour maternel qui est *le bien essentiel*. Comment pouvoir risquer d'entrer dans une situation de rivalité avec cette mère dont il a un si grand besoin ? Non, *l'objet infantile ne sera jamais abandonné* — la nouvelle situation, œdipienne, se superposera à la situation infantile — et la petite fille tâchera de concilier les deux situations et, n'y parvenant pas, *elle abandonnera plutôt la dernière pour la première*. Sous la pression du sentiment de culpabilité et de la crainte d'une perte d'amour, l'objet infantile sera régressivement investi avec d'autant plus d'énergie et d'intensité libidinale qu'une plus grande quantité de libido a été en marche vers l'objet hétérosexuel et refluera vers l'objet infantile. Economiquement, la situation est alors telle, que seulement une faible quantité de libido restera désormais disponible pour les fixations hétérosexuelles, tout le reste étant employé dans la fixation infantile et narcissique. Car l'objet infantile, ne l'oublions pas, est chez la femme du même sexe que le sujet.

Rappelons-nous qu'à cette époque le surmoi de l'enfant se constitue déjà — le théâtre du conflit est transféré du monde extérieur dans l'âme de l'enfant — la mère prohibitrice est introjectée et devient le surmoi, le surmoi par excellence de la petite fille, de la femme plus tard. Comment se comporte-t-il, comment se comportera-t-elle vis-à-vis de lui ? Ici, je laisse de côté la théorie et vais tout de suite vous apporter une démonstration clinique.

Premier cas. — La malade *Anna* est une jeune fille de 23 ans. Elle m'est envoyée par un collègue qui l'a eue en analyse pendant 9 mois. Malgré une disposition visiblement positive à l'égard de l'analyste homme, son inconscient a opposé une résistance opiniâtre aux efforts de l'analyse par un mutisme presque complet. Pourtant elle quitte avec regret son analyste et vient chez moi de mauvaise humeur, bien convaincue que l'analyse marchera encore moins bien. Au bout de quelques séances de mutisme et de négativisme, je me décide à prendre un rôle actif pour l'aider à vaincre la résistance, consciente cette fois. Je la menace avec énergie de cesser

(1) Selon l'expression de Radô dans son article : « Das Problem der Melancholie », *J. Z. f. P.*, 1927, Heft 4.

le traitement si cela continue ainsi, car je n'aurai certainement pas la patience du docteur X. D'autre part, je suis aussi encourageante et conciliante que possible, car on sent chez la malade la présence de sentiments de culpabilité très intenses. Elle fait maintenant de sincères efforts et, contre toute attente, il s'établit un fort transfert positif. Cette malade est une obsédée sexuelle. Je laisse de côté la description de tous les symptômes qui ne vous apporterait rien de nouveau. Anna a eu quelques aventures infantiles précoces dont elle a gardé un sentiment de culpabilité écrasant. Elle est fort honteuse aussi de pratiquer l'onanisme (2). Sa mère ne lui a jamais donné aucune explication sur les questions sexuelles, elle voit dans cette mère un être tout d'ignorance enfantine, de candeur et de pureté qui ne comprendrait jamais ses propres curiosités et penchants impurs. Aussi à l'époque de la puberté a-t-elle vécu une curieuse fantaisie : elle s'est entichée d'une actrice, a trouvé moyen de faire sa connaissance et s'est imaginée alors, mais avec conviction sincère, que cette femme était sa vraie mère ! Elle avait appris que la vie privée et amoureuse de cette femme avait un caractère de liberté totalement opposée à la vie de sa mère — et, pourtant, cette femme était admirée et bonne et ne souffrait d'aucun sentiment de honte — donc, si elle avait eu connaissance des méfaits infantiles d'Anna, elle ne l'aurait pas jugée, elle ne l'en aurait pas moins aimée. D'ailleurs, les penchants sexuels d'Anna n'étaient-ils pas les mêmes que ceux que cette femme devait avoir, elle les lui avait donc légués, elle était donc bien sa mère ! Elle avait supplié l'actrice de l'emmener avec elle, mais l'actrice ne voulait s'y prêter qu'avec le consentement des parents, consentement qui, naturellement, lui avait été refusé.

Son attitude vis-à-vis de sa mère réelle était depuis de plus en plus récalcitrante. Anna l'accusait intérieurement, avec violence, de ne pas avoir su la protéger contre toutes les aventures qu'elle se reprochait. Ainsi formulait-elle le reproche conscient — en renversant le reproche inconscient concernant la défense de toute satisfaction pulsionnelle, — la mère n'avait pas su la comprendre — donc elle lui avait rendu impossible de se jamais confier à elle.

(2) Il s'agit d'onanisme clitoridien. Cette pratique a disparu peu à peu au cours de l'analyse, ayant persisté jusqu'à cette époque. Pendant le traitement elle reprenait régulièrement dans les moments de révolte et les périodes de régression et avait alors un caractère nettement auto-érotique.

Ne l'aurait-elle pas jugée et répudiée comme elle avait jugé et répudié son mari, le père d'Anna, dont elle vivait séparée — auquel Anna ressemblait tant ! Auquel Anna s'identifiait évidemment, après avoir été fixée sur lui dans une attitude œdipienne classique, comme de nombreux souvenirs et rêves l'attestent. L'enfant reprochait au dedans d'elle à la mère d'avoir abandonné le père. La mère, dans l'imagination de l'enfant, était revêtue d'une telle puissance que même le déficit organique de la femme n'existait pas pour elle : Anna avait vu, disait-elle, que sa mère avait un pénis, quoiqu'un peu moins grand que celui de l'homme ! Et il lui restait encore maintenant un doute, malgré la contradiction de sa raison.

Un incident était survenu quand Anna avait environ 20 ans. Anna se trouvait alors en voyage avec sa mère. De passage à Paris, la mère était descendue avec elle au hasard dans un hôtel, il était tard et elle était fatiguée. A peine avaient-elles pris possession de leur chambre au grand lit unique qu'elles se rendaient compte à certains indices, bruits dans les chambres voisines, que l'hôtel devait avoir une clientèle douteuse et Anna, très agitée, exigea alors de sa mère de repartir et de chercher un autre établissement. La mère trouvait que cela n'avait pas une grande importance, vu qu'elle était auprès de sa fille et que rien ne pouvait lui arriver. Anna n'avait jamais pardonné ce refus à sa mère et elle parlait de cet incident avec un affect extrême, comme si la mère s'était rendue coupable à son égard d'un crime. C'était dans son idée toujours la même chose : la mère ne savait pas la protéger comme autrefois lors des traumatismes sexuels dont l'enfant avait été la victime. Dans le courant de l'analyse, je suis arrivée à apprendre ce qui l'avait tant bouleversée à propos de cette situation en apparence si anodine : elle s'imaginait qu'on supposerait sa mère et elle liées par des relations homosexuelles ! La situation inconsciente ressort donc clairement : « Sa mère a fait d'elle une prostituée », ainsi « brode » le soi, c'est contre cela qu'elle proteste au niveau du moi avec tant de violence. Cette fantaisie de la prostituée est d'ailleurs une hantise chez elle, faite d'attraction et de répulsion à la fois : c'est un des aspects masochistes sous lesquels la sexualité se présente à elle, parce qu'elle n'est permise qu'à condition d'être une humiliation.

L'emprise de la mère ressort aussi dans un petit rêve qu'Anna fait souvent dans les périodes de régression : ses nuits sont alors angoissées : « C'est comme si j'entendais venir maman ! Elle met

la main sur ma tête, sur ma poitrine ; c'est comme si j'étais réveillée, après je me rends compte que je ne le suis pas. »

L'analyse se développait normalement, la malade faisait des progrès, surtout au point de vue du caractère, qu'elle avait eu, de l'avis de tout le monde, très mauvais. Le transfert positif se maintenait et augmentait. C'est grâce au transfert qu'elle devient soumise et docile, elle, la révoltée, l'insolente. Elle est pleine de gentillesse pour moi et se donne beaucoup de peine pour bien travailler dans l'analyse. Finalement, elle me déclare en toutes lettres : « j'aimerais avoir une mère comme vous ». En effet, ne lui avais-je pas donné enfin la réponse à tant de questions que sa curiosité sexuelle se posait ? Ne lui avais-je pas fait confiance malgré les aveux ? Elle se sentait disculpée, aimée, heureuse.

Mais voici un coup de théâtre : tout d'un coup, changement d'attitude complet, sans raison apparente aucune. Elle devient désagréable dans ses propos, impertinente même, on sent une agression violente contre moi. Elle se demande si elle veut continuer l'analyse : « Je veux jouir de la vie » — « en me fichant de tout. Tant pis, après, quand on en a assez, on se supprime » — « J'ai pensé que j'aimerais mieux retourner chez le Dr X. »

D'où vient ce revirement complet et inexplicable ? Je suis arrivée finalement à le savoir. Il se produisit le jour où elle apprit que j'étais l'amie de Mme Z. Que représente pour elle Mme Z ? Anna avait eu pour cette jeune femme, qu'elle avait rencontrée sur un terrain d'études communes, où Mme Z lui avait prêté son aide, une vive flamme au début de son analyse avec le Dr X, jusqu'au jour où elle avait appris que Mme Z était liée d'amitié avec le Dr X. Alors elle l'avait prise en grippe et se comportait désormais d'une façon fort désagréable avec elle.

Donc la situation devient transparente. Mme Z a été une imago maternelle, aimée d'abord, aussi longtemps qu'elle était la « bonne » mère, exécrée à partir du jour où elle était devenue la rivale auprès du père-analyste, donc la « mauvaise » mère qui partage son amour, le donne à ce père, père auquel Anna renonçait pourtant, puisqu'elle n'extériorisait pas son transfert positif, qu'elle restait muette dans l'analyse, pour conserver l'amour de la mère. Mais cette situation dans son inconscient représentait un *pacte* : si Anna renonce à l'amour du père pour se donner entièrement à l'amour de la mère, cette mère de son côté doit l'aimer exclusivement. Elle

n'admet pas le partage ! Et si la mère transgresse les lois du pacte, toute sa haine initiale reflambe, toute son ambivalence éclate. Elle n'est plus la « bonne » mère. Vis-à-vis de moi la nécessité du partage était restée dans l'ombre jusqu'au moment où le fait de mon infidélité cachée se concrétise dans mon amitié avec la « mauvaise » mère, avec laquelle je suis immédiatement identifiée, puisque je suis son amie ! Des incidents de ce genre s'étaient plusieurs fois répétés dans sa vie.

Anna apporte alors un rêve dont voici le texte : « Mon amie Hélène est étendue toute nue, les bras écartés. Elle est très belle ; son frère est là, je trouve que c'est mauvais pour lui de la voir ainsi, lui qui a déjà un penchant pour elle. » Ensuite une autre image faisant partie du même rêve : « Je suis nue aussi, seulement j'ai quand même un linge et j'en ramasse un autre pour me couvrir les cuisses, mais il est sale, je me suis toute tachée et j'essaye de me nettoyer. »

Associations : 1re image du rêve : le frère d'Hélène est un prétendant d'Anna. 2e image du rêve : « choses, pensées que je ne dis pas — en les cachant, je me salis encore plus. Tout d'ailleurs m'est complètement indifférent, tout m'est égal — qu'on sache, qu'on pense de moi ce qu'on veut ! »

Donc, dans la première image, son soi étale ses désirs de séductrice, elle exhibe sa beauté devant l'objet hétérosexuel-incestueux. Et je vous rappelle que sa crise de révolte a immédiatement déclanché le désir de jouir — « en se fichant de tout » — et de retourner chez le Dr X. Il est en effet remarquable que la révolte contre la mère signifie ainsi nettement la libération sexuelle — c'est donc bien la mère qui défend la sexualité et qui est ainsi cause des inhibitions et des refoulements dans ce domaine. Refoulements et inhibitions consenties comme faisant partie du pacte ! Du moment qu'elle, la mère, rompt le pacte par son acte d'infidélité, la haine contre la rivale réapparaît et les pulsions incestueuses et hétésexuelles relèvent la tête !

La seconde image du rêve annonce déjà la fin de la crise — le surmoi parle : ces choses sont sales, inutile de les vouloir cacher, on se salit encore plus. En effet, à partir de ce rêve d'aveu le point culminant de ce sursaut de révolte est dépassé.

Il suit une série de rêves d'un caractère très régressif où elle cherche la « bonne » mère qui l'a nourrie et se réfugie même dans

une situation narcissique complète. Elle raconte une obsession actuelle : seulement deux mots : « organe génital - seule ». Associé à une fantaisie obsessionnelle de son enfance : « Tous les humains sont morts — je peux me passer de tous — je reste toute seule — le contenu de tous les magasins est à moi. » Le sens est clair : toutes les mères ne nourrissent que moi.

Elle raconte aussi, à ce moment de l'analyse seulement, un rêve fait chez le Dr X, et qui illustre au fond tout ce qui vient de se passer. Voici le rêve : « Un homme veut m'emmener en motocyclette (le Dr X devait partir en voyage le lendemain), mais je refuse pour retourner chez ma mère comme par devoir, en pleurant. »

Le rêve est particulièrement joli pour illustrer ma thèse d'une fixation passive à la mère de laquelle la fille a beaucoup de peine à s'arracher malgré une révolte occasionnelle, car le besoin de l'amour de la mère est plus fort que tout.

Les interprétations et les explications de l'incident comprises et acceptées, Anna revient aux bonnes dispositions précédentes, tout en ayant fait certainement un bon pas en avant.

Nous avons la preuve du progrès réalisé une année plus tard à la reprise de l'analyse (après l'incident, l'analyse a été interrompue pendant une année presque complètement et nous restons en contact par correspondance). Au moment de la reprise, je lui annonce mon mariage. La réaction consciente est toute différente et a un caractère normal : le moi est devenu plus fort. D'autre part, les rêves de cette époque prouvent combien l'effort est encore dur pour l'inconscient infantile. Dans une attitude alternativement passive et active, elle commence à lutter pour la possession de la mère.

Sa jalousie à propos de mon mariage ressort peu à peu sous différents aspects : identification avec mon fils ; en projetant ses propres sentiments jaloux sur lui ; et ellle prenait vis-à-vis de mon mari l'attitude d'un rival, dans un de ces sursauts où l'identification masculine la pousse, exactement comme occasionnellement vis-à-vis de sa mère, à figurer en rêve un jeune homme possesseur du pénis, qui prend le rôle actif dans l'amour.

Elle fait bien aussi une tentative d'identification normale, c'est-à-dire avec moi, femme, l'objet du père. Voici le rêve : « Je me réfugie dans votre villa aux chênes (mon ancien domicile) en fuite devant un homme. Je m'enferme et l'homme reste dehors. » Son désir de l'agression masculine est contrecarré par son hostilité

agressive contre l'homme et le prochain rêve en montre le motif profond : « *Je vois un homme avec deux seins en forme de pénis.* » Elle préfère à l'homme au pénis le sein nourricier vis-à-vis duquel elle reste passive, mais qu'elle veut certainement posséder ! C'est à ce prix qu'elle fuit devant le père, objet au niveau génital, c'est à ce prix qu'elle a renoncé à la rivalité avec la mère-analyste. Nous la voyons en pleine régression. Le rêve est condensé, l'étrange personnage est une *mère-homme* — ou un *homme-mère* — l'accent est porté très certainement sur le symbole maternel. Il lui faut à tout prix une mère. Le rêve fait pressentir que cette femme plus tard cherchera la mère jusque dans l'objet hétérosexuel, comme en effet c'est souvent le cas. Pas plus que l'homme, la femme ne saura renoncer à l'objet infantile en fixant sa libido un jour sur l'objet génital. *L'objet génital au niveau du moi restera l'objet infantile au niveau du soi,* la femme cherchera la mère dans le mari, la fixation sur lui n'aura pas nécessairement un caractère aussi hétérosexuel qu'on pourrait le croire (1).

D'autre part, le rêve met à jour une autre constellation très importante. Vous vous rappelez que le père d'Anna est un personnage faible et peu recommandable, que la mère avait été obligée d'abandonner pour qu'il ne mange pas entièrement le pain des enfants, qu'elle, la mère, avait apporté au foyer conjugal. Dans un tel ménage, si le pénis est symbole de puissance, la mère ne peut pas en être privée. Et nous avons vu, en effet, qu'Anna en avait, consciemment même, affublé la mère. Dans le rêve, sa fantaisie se concrétise une fois de plus : un homme au sein n'est qu'un synonyme de la femme au pénis. La situation familiale, père faible - mère régnante, est certainement particulièrement favorable au développement anormal du complexe maternel — et j'ai dans ma seule expérience toute une série d'exemples à l'appui. Et, autre point important, si une telle jeune fille s'identifie, comme cela sera forcément le cas, avec le père, elle n'en restera pas moins passive et masochiste vis-à-vis de la mère, comme le père, faible et dominé. D'autre part, j'ai aussi pu constater, comme vous tous certainement, que cette fantaisie de la mère au pénis fait partie du stock

(1) Le Dr Lœwenstein apporte la remarque suivante : les femmes préfèrent peut-être les hommes riches, non pas seulement parce qu'ils représentent l'homme puissant au niveau génital, mais bien aussi la mère nourricière.

invariable, constant, de l'inconscient infantile. Et cela se comprend facilement : comment la mère ne serait-elle pas aux yeux du petit enfant toujours le personnage important, puissant, indispensable par excellence ?

Anna fait maintenant pendant toute une phase de l'analyse des efforts méritoires pour lutter contre son désir possessif, pour surmonter sa rancune inconsciente réveillée par la situation traumatisante de mon mariage. Elle cherche une solution rationnelle, plus conforme au moi (Ich-gerecht), elle cherche finalement à s'identifier avec l'analyste-mère, et c'est là certainement un mécanisme heureux, là où il peut jouer sans inhibition. Les forces libidinales actives de la femme trouvent ainsi de nouveau un emploi normal et conforme au moi, *après avoir été détournée dans l'identification masculine*. Malheureusement ici aussi les choses ne vont pas aussi bien qu'on pourrait l'espérer.

Naturellement, comme toutes les malades à forte fixation sur la mère, Anna a un important complexe oral. Le matériel de l'analyse à ce point de vue est abondant, nombre de symptômes de la maladie s'y rapportent ; mais pour ne pas trop allonger, je vous rappellerai seulement le fantasme où tous les humains ont péri, sauf Anna, qui reste seule en possession du contenu de tous les magasins. Cet unique exemple suffit déjà pour laisser entrevoir le sadisme dont ses pulsions orales sont investies ! La conséquence obligatoire en est — d'après la loi du talion — qu'elle voit la maternité sous un jour particulier : toute mère pour elle est la victime d'une agression orale de la part de l'enfant. En effet, voici le rêve : « Un jeune docteur tire l'enfant de Mariette (moi). Mariette fait couler du lait de ses propres seins, Anna essaye d'en faire autant avec les siens, mais il ne vient que du sang, elle éprouve des douleurs. »

Le rêve est évidemment très condensé, mais j'ai laissé de côté sa signification au niveau génital, et n'ai voulu que vous démontrer *l'inhibition de l'identification maternelle découlant des tendances orales sadiques* (1).

Anna se souvient à propos de ce rêve d'un fait qu'elle a souvent

(1) Une autre cause de cette inhibition est naturellement le désir d'avoir un enfant du père, qui est constant, désir qui reproduit une situation de rivalité insupportable.

entendu raconter : quand Anna était encore nourrie au sein de sa mère, sa sœur n'avait que deux ans et venait réclamer, elle aussi, une têtée, que la mère ne refusait pas. Cette situation a dû être véritablement traumatisante pour Anna.

Un dernier rêve fait pendant cette phase dramatique de l'analyse, où l'inconscient de la pauvre Anna est exposé à une épreuve double, car non seulement son analyste s'est mariée, mais sa sœur, la rivale auprès de la mère réelle, est rentrée après une longue absence et, parallèlement aux réactions vis-à-vis de moi, nous avons constamment à analyser ses réactions de jalousie à la maison. Ce rêve, je voudrais le citer pour montrer à quel point l'inconscient de la jeune fille adulte a conservé la coloration sadique de son affectivité infantile, de quelle jalousie sauvage l'inconscient reste capable quoique le moi, dans ses réactions, se soit à cette époque déjà amplement modifié, grâce à l'analyse. Voici le rêve : « Je suis avec une jeune fille qui est couchée sur un divan, elle se plaint à moi de sa mère (comme je le fais toujours ici, ajoute la malade), et je lui conseille de la tuer, ou je la tuerai pour elle ! En ce moment, la mère entre, et je me rends compte que je n'ai aucune arme, elle par contre tient un revolver à la main et tire — pour nous effrayer — mais j'ai l'impression que la balle va rebondir sur la jeune fille. » Anna voudrait évidemment que sa sœur = la jeune fille eût à se plaindre de la mère — comme elle fait toujours — et elle serait tout à fait d'accord que la balle rebondisse sur la jeune fille = sœur ! En même temps, le rêve dévoile une fois de plus l'inutilité de sa révolte contre l'emprise de la mère à laquelle elle est masochistement fixée, car la jeune fille attaquée et peut-être tuée est certainement aussi elle-même.

Un dernier mot pour conclure le récit très abrégé de ce cas. L'analyse d'Anna n'était évidemment pas terminée quand nous avons dû l'arrêter. Pourtant elle a été efficace en faisant disparaître un grand nombre de symptômes et en modifiant, de l'avis de sa famille, de son entourage et d'Anna elle-même, très heureusement son caractère. D'une jeune fille fort peu aimable, fermée, d'un négativisme systématique, qui faisait penser au début à une psychose (elle était d'ailleurs assez chargée héréditairement), sans confiance en elle, craintive devant la vie, profondément pessimiste, agressive et violente, elle était maintenant généralement affectueuse et souriante. Elle avait pour ainsi dire conquis sa jeunesse, dont elle pou-

vait jouir normalement, s'organisant une vie active et intéressante, avec entrain, confiance et bonheur. Mais il reste un point qui ne semble pas beaucoup modifié d'après ses lettres. Aussi espère-t-elle qu'un jour l'analyse pourra reprendre et s'achever : Anna se rend compte que vis-à-vis de l'autre sexe, elle reste fort inhibée et secrètement agressive, malgré et contre son grand désir de trouver le compagnon de sa vie. Il est évident que la défense contre la sexualité provenant de la mère, lui interdisant d'être femme, reste toujours plus ou moins en vigueur. L'analyse avait amplement démontré — et c'est là un des points importants sur lesquels je voudrais attirer votre attention — que *la sexualité féminine ne lui était réellement permise que sous une forme exagérément masochiste,* prenant véritablement un caractère de dégradation et de punition, rachetant ainsi vis-à-vis de la mère-surmoi sa désobéissance ; c'est là une concession du surmoi faite aux pulsions irrépressibles du soi, arrangement facilité par le masochisme primaire de la femme. Cette situation constante chez la femme au fort complexe maternel est très malheureuse parce que, par protestation dans le moi (la fameuse protestation masculine), l'agression contre l'homme est ainsi secondairement réveillée et entretenue. Je n'apporte pas cette constatation comme une découverte, la chose est bien connue, mais la cause n'en a peut-être pas été suffisamment attribuée *à la fixation masochiste sur la mère* (1).

J'ouvre ici une petite parenthèse : à propos de ce cas, se pose une fois de plus l'intéressant *problème de l'analyse d'une femme par une femme.* Je pense que vous êtes comme moi sous l'impression que l'anlyse avec le D[r] X n'avait pas pu se développer normalement parce que l'inconscient s'était immédiatement emparé de l'analyste comme d'une imago paternelle et que, ainsi, la défense inhibant l'extériorisation du transfert positif était trop forte, tan-

(1) Comme variante de la même constellation, voici le rêve d'une autre malade, fait dans une situation d'hostilité contre sa mère et qui sonne comme un reproche : « Ma mère est là, moi, je suis toute petite, je suis faible, je rampe, je ne peux pas me lever et marcher. Il y a du sang partout, si ma mère voulait nettoyer, enlever cela, je pourrais me lever. » Interprétation : « Si ma mère ne m'avait pas faite femme, je ne serais pas si faible, je pourrais grandir, devenir adulte. » Cette malade, à l'époque du rêve, se plaint beaucoup de sa peur devant la vie, son manque de vitalité, d'énergie. Pour son inconscient évidemment la destinée de la femme est sanglante : menstruation, défloration, accouchement. Son surmoi lui impose une pareille conception : être femme = être coupable ; coupable, elle doit souffrir et elle a peur, elle recule devant la vie. »

dis qu'auprès d'une analyste femme elle avait trouvé la possibilité de modifier son surmoi à l'aide d'une nouvelle introjection. Nous avons pu constater que la malade a d'abord essayé de m'identifier avec son surmoi infantile et amoral en renouvelant pour ainsi dire avec moi l'ancien pacte. Mais grâce à l'analyse, aux explications et interprétations données, cette identification a échoué et a permis une nouvelle introjection — qui, si elle n'a pas entièrement vaincu et remplacé l'introjection infantile, a en tout cas permis la constitution d'un surmoi moral, c'est-à-dire d'un idéal du moi. Autrement dit le renoncement — « Versagung » — imposé par *l'analyse met à la place de l'exigence infantile l'exigence morale.*

La malade aurait pu peut-être s'emparer de l'analyste homme comme d'une imago maternelle, — c'est vrai, — mais j'ai l'impression que l'analyse par une femme facilite en tout cas cette nouvelle introjection si nécessaire.

J'ai maintenant un choix difficile à faire parmi les autres observations cliniques qui illustrent toutes, sous des aspects différents, la même thèse. Le temps, naturellement, ne me permet pas de développer d'autres cas aussi amplement que celui d'Anna, et il me semble d'autre part que des rêves isolés et détachés de la situation analytique ne présentent guère le même intérêt et n'emportent pas la conviction. Je vous en citerai quand même quelques-uns à titre d'exemple. Deux malades m'ont toutes deux apporté des rêves où, dans un premier tableau, le désir œdipien positif est satisfait par un mariage avec le père, mais où, dans le tableau suivant, elles sont déjà obligées de racheter la satisfaction de ce désir : elles partent en voyage de noces avec la mère, la mère ayant alors remplacé le père. Le motif du départ avec la mère est d'ailleurs fréquent, même s'il ne s'agit pas toujours de voyage de noces.

Chez toutes ces malades à forte fixation maternelle on observe constamment le désir *de séparer la mère du père.* Leur besoin tyrannique d'affection maternelle qui se manifeste si bruyamment, et dans certains cas même par des obsessions (je pense ici à une malade qui, pendant des années, ne pouvait pas quitter sa mère d'un pas sous peine de fortes angoisses, ne pouvait pas sortir ni voyager sans elle), correspond partiellement à ce désir. Leur inconscient leur dit : « si je ne l'ai pas (mon père), elle aussi ne l'aura pas, et *j'aurai ma mère tout à moi* » (arrangement à double fin). Ceci est une partie fondamentale du pacte entre la fille et la mère

— partie que la réalité avait d'ailleurs exécutée, dans le cas d'Anna, par le renvoi du père.

J'ai eu un cas d'homosexualité manifeste — et pourtant, très certainement, il ne s'agissait là, pas plus que chez mes autres malades, d'un cas d'homosexualité vraie, constitutionnelle (1). Un concours de circonstances avait tout simplement favorisé le développement d'une situation inconsciente identique à celle des autres cas à fort complexe maternel. Et je suis persuadée que dans de nombreux cas, classés comme « homosexuels », cela doit être la même chose. Naturellement, la situation se complique si les pulsions inconscientes ont conduit à une situation homosexuelle manifeste, car il ne s'agit alors pas seulement d'apaiser les sentiments de culpabilité inconsciente, en se soumettant aux exigences du surmoi féminin infantile, mais la malade est d'autre part la proie de sentiments de culpabilité dans son moi féminin.

Ce malaise du moi rendra le sujet fort ambivalent vis-à-vis de l'objet homosexuel, on sent la révolte contre un assujettissement dont le moi souffre — ce qui réveille le sadisme d'origine infantile contre l'objet-mère — et renforcera d'autre part le masochisme du moi vis-à-vis du surmoi. Le sujet est donc enfermé dans un cercle vicieux.

Je terminerai la partie clinique de mon exposé en vous décrivant en raccourci un cas exceptionnel où j'ai eu la chance de voir confirmées mes observations antérieures d'une façon particulièrement plastique.

Deuxième cas. — Appelons la malade *Claire.* Nous trouvons chez elle tous les complexes et réactions d'Anna en plus accentué, quoique leur expression soit différente. Claire m'a aussi été envoyée pour continuer son analyse avec une femme. Elle est la femme d'un intellectuel et la mère d'un charmant petit garçon de trois ans. La vie conjugale est orageuse, le mari est passionnément, jalousement amoureux de sa femme — elle l'admire et l'aime, mais avec d'invincibles résistances contre les exigences de la vie sexuelle. Elle souffre de vaginisme, de nombreux et variables symptômes de conversion et de troubles du caractère : déséquilibre entre des états d'excita-

(1) J'entends par homosexualité « vraie » l'absence totale d'attrait érotique pour l'objet de sexe opposé. Je m'occupe d'ailleurs exclusivement de l'aspect psychique de la question.

tion agressive et de dépression masochiste. Mais vous vous rendrez mieux compte au cours de l'exposé.

Claire a pour mère une femme qui est la véritable *incarnation, en chair et en os, du surmoi féminin infantile,* tel que les malades le construisent avec des mères souvent tout à fait normales. Evidemment, cette femme est elle-même une grande névrosée. Elle doit être en proie à un complexe de masculinité pas ordinaire ! Elle règne dans le cercle de la famille et même en dehors dans son activité de féministe et de suffragette. Son mari, cette fois, n'est pas comme le père d'Anna un indigne, mais un faible, un intellectuel, un artiste qui plie craintivement devant sa formidable épouse, pour avoir la paix. La vie sexuelle entre les époux a dû être difficile, car Claire a entendu dire et répéter sans cesse à sa mère que l'homme, le mâle, était un animal redoutable et sale, toujours prêt à abuser de la femme, qu'il considère comme créée pour son bon plaisir, et quel plaisir ! Tout ce qui touchait de près ou de loin à la sexualité était sévèrement condamné et tombait sous la catégorie des choses sales. Cette femme était d'ailleurs obsédée par la saleté et la pourchassait partout, jusque dans les pensées de ses enfants, qu'elle prétendait savoir lire — à la grande terreur de notre malade.

On peut dire que cette femme, qui se vantait pourtant hautement d'être une mère modèle, constituait réellement un danger vital pour ces malheureux enfants. Elle en avait fixé d'avance la destinée selon un programme. Ainsi Claire ne sera jamais, déclarait sa mère, ni épouse ni mère ; elle n'était pas faite pour cela ; elle aurait une profession d'homme, sera médecin, avocat, artiste. La petite fille était secrètement désolée et révoltée, mais n'osait pas protester ouvertement. D'après ce que j'ai pu deviner, Claire devait être, du fait qu'elle était la plus jolie et la plus intelligente, la préférée de la mère. Et je suppose qu'elle s'identifiait à sa fille narcissiquement et espérait réaliser en elle son propre idéal, c'est-à-dire elle voulait prendre par sa fille la revanche de son sexe sur l'autre ! Car de son unique fils, elle a systématiquement fait une fille, qui vit encore actuellement dans les jupons de sa mère.

D'autre part, il est fort probable que sa mère était jalouse de sa ravissante fille qui faisait les délices du père ! La petite fille était déjà l'objet de mille gâteries amoureuses de la part du père : il la fleurissait comme une grande artiste lors de certaines représentations où elle figurait comme petite danseuse. Il la comblait de choses

déclarées inutiles de la part de la mère, dont l'enfant sentait parfaitement la critique jalouse dans ces occasions.

Ce complexe des cadeaux du père joue encore actuellement son rôle dans sa vie de jeune épouse. Malgré le plaisir que Claire éprouve dans son moi féminin de recevoir les cadeaux de son mari, son surmoi, chaque fois, s'en mêlera et s'arrangera pour compromettre après coup sa joie : la défense infantile est restée en vigueur. Claire, jeune fille, était restée très liée avec son père, mais s'entendait avec lui pour ménager la jalousie par trop apparente de la mère (elle était probablement autant ou même davantage jalouse de l'amour que la jeune fille portait à son père que de l'amour du père pour sa fille). De toutes façons, la situation était telle que le père et la fille osaient souvent à peine se parler pendant des semaines.

Vous voyez ainsi : à cette malade la féminité est en toutes lettres défendue ! Et la masculinité lui est imposée, mais une masculinité comme celle du père, subjuguée, dominée par la mère au pénis (1).

Voici en deux mots, un bref aperçu sur l'histoire et la structure de ce cas jusqu'au mariage.

Tous les souvenirs de Claire attestent que, jusqu'à cinq ans, l'enfant était une petite créature radieuse et conquérante, possessive en langage analytique, certainement très fixée sur le père en adoration devant elle. Le conflit psychique avait pourtant déjà commencé, de nombreux rêves le donnent à croire, où il est certainement question d'un traumatisme infantile vécu dans la chambre des parents qu'elle partagea jusqu'à cette époque, et où elle assistait sûrement à maintes scènes troublantes. C'est la naissance du petit frère qui la chasse à 5 ans environ de la chambre conjugale.

Ce n'est pas l'unique cas où j'ai pu constater que cet âge de 5 ans est une période particulièrement dangereuse par rapport à la naissance d'un ou d'une petite rivale.

Cette apparition du petit frère, les problèmes de sa naissance et ensuite de son sexe, constituent une série de traumatismes graves.

(1) Voici un curieux petit rêve où la masculinité est imposée sous forme d'un cadeau de la mère : « Ma mère m'apporte et me donne un certain récipient (bol) — dont on se servait chez mes parents — et je découvre au fond les parties génitales de l'homme. » Ce petit rêve me semble avoir un double but : non seulement la mère lui permet de s'identifier avec le père, ce qui constitue un des articles du pacte, mais l'agression de la rêveuse contre le père, qui accompagne généralement cette identification par mesure de défense contre l'attraction hétérosexuelle œdipienne, est projetée sur la mère : c'est elle qui a châtré le père.

Les souvenirs se sont de plus en plus précisés à ce sujet au cours de l'analyse. Elle a reçu le bébé froidement, avec critique, le trouvant laid, ne voulant pas l'embrasser. Attitude pour laquelle la petite est punie. Seule dans sa nouvelle chambre elle réclame la mère à grands cris et tombe finalement malade ; elle espérait que sa mère viendrait la soigner, mais fut déçue.

Ce souvenir est retrouvé dans l'analyse par l'intermédiaire du petit rêve que voici : « Je suis dans un petit lit dans la chambre voisine de celle de mes parents. J'ai des maux de cœur, je me sens seule, abandonnée. Alors je me lève et vais chercher une orange (elle ajoute : j'en donne beaucoup à mon petit garçon) et je me mets à la sucer avec ardeur. Le jus gicle tout autour, il y en a des quantités et des quantités. » Je pense que vous admirez avec moi l'éloquence de ce rêve ! Il nous fait saisir sur le vif l'angoisse jalouse de la petite fille d'alors.

A partir de ce moment, l'enfant, heureuse et sage jusque-là, devient ombrageuse, désobéissante, difficile, et fait le désespoir d'une gouvernante à laquelle elle est désormais confiée, la mère étant accaparée par le petit frère. Claire se rappelle nettement de son dégoût, de ses nausées et de son dépit en voyant son petit frère au sein de la mère. Il est certain que l'enfant a dû être animée alors de sentiments fort sadiques contre ce sein, qui se donnait à un autre, tout comme chez Anna. Les nombreux symptômes oraux qu'elle a produit depuis ce moment l'attestent. Par exemple : elle n'a pas pu nourrir son propre fils, malgré sa parfaite santé, et la seule vue du biberon de son propre bébé lui donnait des nausées — jamais elle ne l'aurait touché de ses lèvres. Elle ne peut pas sucer quoi que ce soit sous peine de nausées immédiates. Elle n'aime pas embrasser, même le baiser de son mari souvent lui occasionne des nausées, etc., etc.

Voici le souvenir du jeu préféré à cette époque et caractéristique de la nouvelle situation : la petite fille s'imagine alors être un soldat, le parapluie figure le fusil et le petit frère et sa nurse l'ennemi !

L'identification masculine a donc commencé, la féminité est abandonnée, partiellement en tout cas — je ne crois pas qu'elle le soit jamais complètement, — sous le double choc que la naissance du petit frère signifie pour l'inconscient : d'une part, la mère s'était en quelque sorte reprise, appartenait maintenant au nouveau venu, ce que la petite ne pouvait pas admettre, et d'autre part le père

l'avait trahie aussi, il avait donné l'enfant non pas à elle mais à la mère !

C'est à cette époque aussi que Claire se souvient d'avoir été sévèrement punie pour une tentative d'onanisme, et terrorisée par la colère de la mère, elle avait aussitôt définitivement renoncé à cette pratique.

La petite Claire lutte durant une année environ dans l'attitude de révolte que je viens de décrire et enfin elle succombe à la névrose qui débute par un accès de danse de Saint-Guy. Et encore une fois, l'enfant change de caractère, elle redevient docile, même à l'excès, mais sans l'heureuse assurance de la première période. Au contraire, les sentiments d'infériorité sont maintenant très manifestes, elle devient craintive, en même temps toutes sortes de peurs commencent à la terroriser. Mais elle ne se confie à personne, ne pleure jamais, ne se fâche jamais — tellement que sa mère paraît avoir été presque inquiète d'une si exemplaire sagesse, attitude qu'elle a conservée jusqu'après son mariage. Cette conduite exemplaire ne la protégea pas contre de *fortes tendances auto-punitives* qui se firent jour : « Tu ne dois pas être heureuse, d'autres sont peut-être sur le point de mourir en ce moment ! » C'est textuellement une pensée obsédante qui assaillit brusquement l'enfant au milieu de ses jeux, attestant à la fois son sadisme refoulé et la réaction contre ces pulsions.

Pour son petit frère, elle manifestera désormais une grande sollicitude et une grande tendresse, devenant véritablement son esclave.

Il y a là peut-être en jeu un double mécanisme : d'une part, naturellement, la surcompensation de sa jalousie haineuse. Mais, d'autre part, peut-être, le raisonnement inconscient suivant que j'ai pu observer chez d'autres enfants, et qu'Alexander a constaté chez sa propre petite fille. C'est comme si elle se disait : « si je deviens la tendre mère du bébé, il n'aura plus besoin de maman, et maman sera alors de nouveau ma maman à moi ! »

Claire montre dorénavant en effet une immense affection pour sa mère. Elle se rappelle très bien qu'une de ses camarades d'école lui dit un jour : « J'aime mieux mon papa que tout au monde ! » Claire fut réellement effrayée d'une telle affirmation et répondit : « Oh ! non, il faut aimer sa maman plus que tout au monde ! »

Voici un curieux fantasme que la petite fille grandissante se

racontait souvent : elle devait passer par de nombreuses tribulations — elle était mariée, mais sa mère prenait toujours parti contre ce mari et finalement elle perdait ce mari. Sa mère était toujours présente dans ces rêveries comme une spectatrice, admirant la force morale avec laquelle Claire supportait tant de souffrances. Quelquefois, par une sorte de miracle, le mari réapparaissait, et alors la mère, touchée par tant de douleur héroïquement supportée, permettait leur union.

Rien ne peut mieux faire saisir, me semble-t-il, combien est poignant à l'approche de la puberté, *le désir de l'objet hétérosexuel,* et combien il est en même temps défendu par le surmoi-mère, ou la mère-surmoi (1).

Comment, dans de telles conditions, Claire a-t-elle pu réaliser le mariage et la maternité ? Cela semble à peine croyable, et n'a pu, en effet, se faire sans de grandes difficultés. Claire s'était une première fois fiancée, toute jeune fille, peut-être le conflit de la puberté n'était-il pas encore définitivement liquidé. En tout cas, on a tout à fait l'impression qu'elle aurait pu réaliser à cette époque et à cette occasion un transfert heureux de son complexe d'Œdipe, et peut-être aurait-elle pu accepter ainsi sa féminité d'une façon harmonieuse, si sa mère, à ce moment, avait approuvé le choix de sa fille ! Mais tout le contraire, naturellement, est arrivé : Claire n'avait jamais osé montrer devant sa mère — et même ne se l'avouait-elle guère — aucun intérêt pour les jeunes gens qu'elle fréquentait selon les habitudes mondaines qui étaient celles de son milieu. Pourtant, elle avait beaucoup de succès auprès d'eux et en éprouvait malgré elle un secret et coupable plaisir ! Elle affichait, à la grande satisfaction de sa mère, une absence totale de toute coquetterie. Jamais, par exemple, elle n'aurait mis de la poudre, etc. ; elle se rappelle pourtant nettement qu'elle s'arrangeait exprès pour que son chignon se dénouât au bal et que ses beaux cheveux défaits arrachassent à ses jeunes partenaires des cris d'admiration; feignant alors la confusion, elle en était ravie.

Un petit rêve qu'elle m'apporta un jour, illustre bien à qui s'adressaient les tendances exhibitionnistes et séductrices de la petite fille : « Je suis à la fenêtre de ma chambre de jeune fille. Mon

(1) Anna me disait un jour : « Déjà très jeune, j'ai toujours désiré me marier, mais je pensais que j'allais mourir avant de réaliser ce désir. Ou, si j'allais vivre, je ne me marierais pas. »

chignon est défait, et j'admire mes cheveux d'or. Dans la maison en face il y a un homme à la fenêtre devant un bureau, en train de dessiner, et qui essaye de me voir ; il a une moustache, je ne le vois pas très bien. J'essaye de me cacher, ma mère entre. Je voudrais qu'elle admire mes cheveux, mais elle n'y fait pas attention. » Le surmoi inhibe le désir d'être admirée, au lieu de le sanctionner. Moustache est associé au père, le bureau à celui de son mari. Dans plusieurs autres rêves exhibitionnistes, postérieurs, elle n'use plus de sa séduction qu'à l'égard de sa mère : elle obtient un prix de beauté, elle se montre presque nue à la fenêtre, et c'est toujours sa mère qui la voit et qui l'admire. De tels rêves sont, à ce qu'il semble, nécessaires comme soupape à ces fortes pulsions exhibitionnistes, car vis-à-vis de son mari, tout désir de séduire est sévèrement défendu par le surmoi. La défense infantile persiste donc aujourd'hui comme dans sa prime jeunesse, jusqu'à ce que l'analyse lui permette une nouvelle attitude.

Revenons à la Claire de 17 ans. La mère ne devait jamais se douter qu'elle aimait flirter avec les jeunes gens — et si par hasard sa mère la surprenait en train de s'amuser ainsi, elle devenait blanche de terreur, au grand étonnement de ses jeunes amis. Pourtant, finalement, l'amour d'un certain jeune homme avait vaincu suffisamment ses résistances pour qu'elle consentît à se fiancer à lui ; en tremblant elle en fait l'aveu à sa mère. Et, quand celle-ci, indignée, rompit les fiançailles sans raison valable aucune, elle n'osa pas défendre son amour, — jamais elle n'aurait avoué à sa mère qu'elle était réellement amoureuse. Elle pliait sans autre devant la décision maternelle, que tout cela n'était que des bêtises et qu'elle n'avait qu'à ne plus y penser. C'est seulement l'analyse qui lui permit peu à peu — car elle parlait d'abord de cet incident comme d'une chose en effet sans importance — de réaliser toute la portée de ce renoncement imposé ; et toute l'hostilité contre sa mère qu'elle avait dû refouler à ce moment. Elle découvrait peu à peu les similitudes existantes entre ce fiancé et son mari actuel, similitudes de nom tout à fait frappantes, de profession, et de type en général. Il n'y avait qu'une différence essentielle de caractère entre les deux prétendants, et qui permit au second de vaincre où l'autre avait échoué. Le second était aussi énergique et dominateur que la mère elle-même, il séduisit et finalement enleva la jeune fille. Il est vrai que Claire avait à l'époque déjà 27 ans. Elle

avait en apparence adopté le programme que la volonté de sa mère lui traçait, renonçant à sa destinée de femme, elle poursuivait des études d'art à Paris. La mère devait la croire suffisamment ancrée dans ses propres idées pour avoir consenti à cette séparation passagère, au profit du talent de sa fille, dont elle était très fière. En effet, la jeune fille affichait alors des allures fort masculines, avait coupé ses beaux cheveux — et avait même développé un corps un peu anguleux et plat, ressemblant plus à un jeune homme qu'à une jeune femme. On peut facilement se figurer le dépit et la rage de la mère en découvrant un jour qu'un autre plus fort qu'elle, un homme, lui avait malgré tout volé sa fille !

L'attitude de Claire vis-à-vis de son mari était tout à fait curieuse, excessivement ambivalente et contradictoire, comme on pouvait s'y attendre. Si son moi avait osé braver la mère — son surmoi continuait à régner en maître dans son inconscient, et toutes les défenses d'autrefois restaient en vigueur.

Dans une première phase du mariage, le jeune couple mangea le petit héritage de Claire. La jeune femme avait donc une supériorité sur son mari qui lui permettait de s'identifier avec la femme au pénis, seule identification maternelle permise. Elle échappait ainsi un certain temps à la dépression et aux angoisses, dont elle fut dans la suite la victime. Pendant cette même période, le mari était de mauvaise humeur, mais dans la mesure où il réussissait à gagner de l'argent, et à reconquérir son rôle de chef, son état s'améliorait et elle s'enfonçait dans sa névrose.

Comme je l'ai déjà mentionné, toute coquetterie vis-à-vis de son mari est sévèrement défendue : elle n'a non seulement pas le droit de se faire jolie, mais elle cherchera réellement à s'enlaidir, par une tenue négligée, une vilaine coiffure (le mari avait exigé qu'elle se laissât repousser les cheveux), etc., etc., au grand déplaisir de son mari, si fier de la beauté de sa femme ! Aux yeux de la malade, toutes les autres femmes lui sont supérieures à tout point de vue — elle renoncera plutôt à ses propres dons et avantages pour ne pas éclipser une autre — elle attirera l'attention de son mari sur son infériorité — et réellement, elle le poussera à l'occasion à l'abandonner, à la négliger pour d'autres, afin d'échapper à l'angoisse dont elle est à chaque instant la proie. Cette tendance d'abandonner l'homme qui la recherche, et pour lequel elle a de l'attrait, à une autre femme, s'est manifestée constamment dans sa vie. Et

voici un rêve qui en apporte le témoignage éloquent : « Je suis dans un salon ; un homme avec une moustache est amoureux de moi, mais je lui ordonne d'aller faire la cour à une autre femme couverte de diamants. » La moustache est de nouveau associée au père, les diamants à la mère, c'est-à-dire aux cadeaux du père à la mère.

En tout ce qui concerne la vie sexuelle, elle a gardé après plusieurs années de mariage, une résistance, une honte, une pruderie presque insurmontable. Résistance allant jusqu'à la crampe vaginale. Pourtant, elle n'est pas toujours frigide, quand elle commence le traitement avec moi ; c'était là un des résultats déjà obtenus par l'analyse précédente. Seulement, quand elle a été heureuse et satisfaite dans l'amour de son mari, elle est sûre de le payer le lendemain. Les choses iront mal. Elle obligera son mari, par son comportement infantile, impossible pour une femme adulte, à mettre en scène avec elle toute la situation infantile : le mari devenant pour l'inconscient de la malade la mère tyrannique, prohibitrice, dont elle s'attire la colère, les punitions, en enfant sotte — dans une attitude d'un masochisme extrême et pas du tout à sa place. Mais elle apaisera ainsi l'angoissante tension de son psychisme entre le surmoi maternel sadique et son moi resté trop faible et infantile.

Elle s'ingéniera d'autre part à se rendre ses devoirs de ménagère et de bonne d'enfant aussi encombrants et pénibles que possible, n'acceptant aucune aide, se privant de toute occupation conforme à ses goûts et à ses capacités — et ceci sans nécessité matérielle absolue, car à partir du jour où je l'ai conseillée, une femme de ménage a été engagée, ce qui a produit un effet des plus heureux.

A d'autres moments encore, elle éprouvera une véritable crainte devant son mari, exactement comme devant la mère autrefois. Elle souffre d'ailleurs constamment d'une impression vague que tout le monde la blâme, qu'elle est coupable, qu'elle va être grondée.

Mais son moi a beau être faible, il existe quand même, c'est le moi d'une femme adulte, exceptionnellement intelligente et douée, qui ne peut pas faire fi, au profit de l'inconscient infantile, *de tous ses besoins narcissiques, intellectuels et artistiques, que notre civilisation actuelle développe forcément chez la femme*. Le moi prendra sa revanche. Et nous voilà en pleine *protestation masculine*. Elle adoptera alors facilement une attitude dominatrice, à l'allure masculine, elle fait le « général », comme dit son mari. Elle s'identifie de nouveau avec la mère au pénis. Ou alors elle deviendra fran-

chement agressive, voire méchante vis-à-vis de son mari, par réaction à ces accès de masochisme et d'infantilisme, jusqu'à déclarer : « Je ne peux plus le voir, je le déteste, je hais tout le monde. » Et pourtant, elle aime très certainement son mari, est réellement une jeune femme des plus aimables et charmantes.

Ce déséquilibre frappant s'explique si nous nous rappelons que cette femme a osé réaliser dans sa vie conjugale une situation entièrement défendue par son surmoi maternel — et que ce surmoi est doublé par la personnalité de la mère réelle, vivante, qui continue à se comporter exactement comme le surmoi infantile (1). Elle n'a jamais pardonné le mariage de sa fille, et à la mort de son mari, ayant découvert une correspondance secrète entre le père et la fille, a rompu complètement avec elle.

Le nombre des rêves où Claire cherche *la réconciliation avec cette mère ennemie* était réellement impressionnant ! Et seulement peu à peu, sous l'influence libératrice de l'analyse, son agression, son sadisme, absorbés par le surmoi infantile et tournés entièrement contre elle-même, se retournera de nouveau contre cette mère cruelle, prohibitrice de tout plaisir.

Les rêves d'agression contre la mère devenaient dans la même mesure de plus en plus sadiques, et les réactions auto-punitives contre ce sadisme onirique devenaient par contre de plus en plus faibles.

Parallèlement à son conflit d'ambivalence vis-à-vis du mari, nous avons constamment analysé son conflit d'ambivalence vis-à-vis de son fils ; mais j'abrège.

La dernière phase de l'analyse apporte un beau rêve de renaissance ; l'introjection de la nouvelle mère a certainement réussi, mais cette analyse n'est pas achevée et sera poursuivie.

Conclusion

Vous me direz peut-être maintenant : mais ces femmes dont vous nous avez parlé, ce sont tout simplement des homosexuelles. Je crois, qu'il faudrait d'abord s'entendre sur la signification de ce terme, dont on abuse très certainement.

(1) Je tiens à répéter, que l'inconscient infantile n'a nullement besoin d'une mère aussi extravagante pour créer un surmoi maternel hypersévère. Nous observons dans le cas d'une mère et d'une fille normales une différence quantitative mais non pas qualitative.

Si l'homosexuel est celui qui est fixé au niveau génital à l'objet de son propre sexe avec exclusion de l'objet hétérosexuel — alors mes malades n'entrent nullement dans cette catégorie. Toutes ces malades ne désirent qu'une fixation hétérosexuelle, et cela non seulement au niveau de leur moi, mais par leurs instincts primordiaux ; leur soi les porte toutes, sans doute possible, vers l'objet hétérosexuel — *toutes ont un fort complexe œdipien positif.* Et vous avez vu que dès qu'une telle femme entre dans une phase de révolte contre la mère, dès qu'elle estime le pacte rompu, elle retourne vers le père et passe outre à la défense de la sexualité, elle redevient femme au sens propre du mot. Au surplus : tout ce que je viens d'exposer, je l'ai fait voir à travers des observations faites sur mes malades comme à travers un verre grossissant. Mais j'ose affirmer que *les mêmes complexes et attitudes existent quoique atténués chez toutes les femmes,* qu'elles le sachent ou non. J'ai examiné nombre de rêves de femmes normales, ayant réalisé une vie sexuelle normale et heureuse, et j'y ai trouvé des situations identiques. Toujours ce *besoin intense de se réconcilier avec la mère.* Surtout après avoir joui de l'amour du mari. Et, détail amusant, j'ai pu observer que les sentiments de culpabilité vis-à-vis de la mère, le besoin de ne rien perdre de son amour, est d'autant plus grand qu'il s'agit, non pas d'un amant, soit d'un élément irrégulier, donc plus défendu ; mais d'un mari, soit d'une situation normale analogue à la situation initiale, c'est-à-dire aux relations convoitées avec le père au foyer familial.

Non, j'ai l'impression que nous nous trouvons en face de *quelque chose d'irréductible, de général, d'aussi général et aussi fatal que le complexe d'Œdipe* (1).

S'il est normal pour l'homme de supporter une situation de rivalité vis-à-vis de son père et plus tard vis-à-vis de l'imago paternel, il n'en va pas de même pour la femme vis-à-vis de sa mère. Aucun père ne saura remplacer la mère pour l'enfant, la Mère nourricière

(1) Peut-être serait-on en droit de formuler à propos de cette irréductible fixation de la femme à son surmoi maternel (sa mère-surmoi), l'hypothèse suivante : une pulsion réprimée et refoulée dès son apparition, donc une pulsion déviée de son but initial, devient excessivement « collante », reste fixée à l'emploi secondaire. Ainsi l'amour chez la femme aura toujours dans l'inconscient cette étrange coloration homosexuelle. Un autre exemple à l'appui de cette hypothèse serait le caractère irréductiblement agressif du surmoi en général, parce qu'il représente l'emploi secondaire de la pulsion agressive contre la rivale dans la situation œdipienne.

et protectrice; le Père nourricier et protecteur n'est qu'un « ersatz ». La première expérience de la vie, gravée dans l'âme humaine en lettres ineffaçables, laissera à jamais l'enfant dépendant de l'amour de la mère. *Perdre par sa propre faute l'amour de la mère est un danger que l'âme humaine ne peut envisager.*

J'en arrive à ceci : *pourquoi l'inhibition sexuelle* — en langage ordinaire *la pudeur — est-elle plus forte, plus résistante, plus générale chez la femme ?* Je voudrais répondre tout simplement ceci : *parce que les premières manifestations de l'instinct sexuel au niveau génital sont de nature à éloigner la petite fille de sa mère,* risquent de compromettre ses relations avec elle. Ce n'est non pas l'inceste en lui-même, au contraire, la femme le supporterait peut-être mieux que l'homme ainsi que la situation de rivalité qu'il implique, si la rivale n'était pas la mère, car la femme, plus purement affective, est moins sensible à la notion abstraite du droit. Ce n'est pas non plus le refus du père, ni le renoncement que la réalité impose, qui pousse la petite fille à renier sa féminité — car le père n'est pas du tout autant qu'on le croirait toujours celui qui se refuse ! Justement, chez les malades dont je vous ai parlé, les pères respectifs répondaient dans une large mesure à l'amour de leurs filles. Une de mes malades à fort complexe maternel me racontait naïvement au début de l'analyse : « Mes parents se sont beaucoup aimés, et l'amour de ma mère pour mon père est toujours resté le même, tandis que mon père avait certainement reporté sur moi une grande partie de son amour. »

Non, cette inhibition sexuelle ne s'explique entièrement ni par la défense contre l'inceste, ni par le refus du père, ni par le complexe de castration, phénomène secondaire (1). Derrière tout ceci se dresse *le danger essentiel de perdre l'amour de la mère !* Freud a déjà dit que la peur du « Liebesverlust » — de perdre l'amour — remplace chez la petite fille la peur de la castration chez le petit garçon : la peur de perdre l'amour de la mère dans la situation œdipienne, ou, plus près du moi, par désobéissance contre la défense sexuelle. Car c'est bien en désobéissant aux défenses et aux ordres de la mère que l'enfant fait l'angoissante expérience que la

(1) Il est évident que chez de telles malades le complexe de castration joue un très grand rôle — mais je suis tentée de l'appeler secondaire parce qu'il me semble être surtout l'expression de cette défense de la féminité et de l'imposition de la masculinité.

« bonne » mère peut se transformer temporairement en la « méchante » mère. La défense sexuelle est le noyau du surmoi féminin, cette introjection de la mère prohibitrice et punitive.

Ainsi, le mécanisme de *l'introjection de la mère est en opposition directe avec l'identification avec la mère-femme, objet sexuel du père. Le premier mécanisme défend la féminité, le second la réalise.*

Comment les choses se passent-elles pour l'homme normalement ? Renverse-t-il l'interdiction sexuelle maternelle par la force souveraine de son instinct combatif et conquérant, qui s'empare de l'objet infantile au niveau génital ? Probablement. Tandis que la femme sera à jamais, plus ou moins, la victime de cette même interdiction. Même le renoncement à la réalisation de sa destinée de femme pèse peu contre le besoin absolu de l'amour inaltérable de la mère. Entre la femme et l'homme se dresse à jamais le danger de perdre l'amour de la mère (2).

(1) Le docteur A. Borel a bien voulu ajouter au travail de Mme Odier une note que nous publions ci-après :

« Les cas si intéressants et si remarquablement étudiés par Mme Odier dans son exposé me rappellent l'observation d'une malade qui est presque superposable à celle de « *Claire* ».

» Il s'agissait d'une jeune femme qui vint me consulter pour de l'angoisse à caractère particulier. Celle-ci survenait dès que la malade était seule, dès surtout qu'elle savait son mari parti. Or cette angoisse durait ainsi depuis nombre d'années et arrivait à cette époque à donner lieu à de véritables paroxysmes avec tout le cortège symptomatique habituel des anxieux. Tous les sédatifs avaient été plus ou moins utilisés sans succès, et la malade se rendait compte qu'il ne s'agissait pas seulement de maladies physiques, mais aussi et surtout d'un état psychologique anxieux. Une des premières paroles qu'elle me dit lors de sa visite fut que depuis l'enfance elle avait été sujette à des crises semblables, et qu'elle savait bien que sa mère en était la cause, et qu'elle n'arrivait pas à le lui pardonner.

» L'investigation analytique ne tarda pas à montrer le bien-fondé de cette opinion spontanée de la malade.

» Son enfance s'était écoulée dans un ménage en état de conflit perpétuel, quoique plus ou moins voilé. Son père, un intellectuel doux et rêveur, ne s'entendait pas avec sa mère, femme autoritaire qui dirigeait tout dans la maison. Cette mésentente d'ailleurs ne se manifestait pas par des scènes, mais plutôt par une acceptation résignée du père. La malade avait une adoration pour ce père, sans oser l'exprimer ouvertement, tant elle était soumise à sa mère à laquelle au contraire elle semblait très attachée, tellement même qu'elle ne savait rester éloignée d'elle, et devait, sous peine d'angoisses, toujours rester à ses côtés. Lorsqu'elle sortait, que ce fût pour aller voir des amies, ou bien pour assister à des cours au collège, une crainte ne tardait pas à l'étreindre et mille imaginations funèbres touchant sa mère venaient à son esprit. Elle attendait l'heure avec impatience et ne retrouvait sa quiétude que lorsqu'elle était de nouveau auprès de sa maman. Celle-ci d'autre part régentait sa vie, décidait des goûts de sa fille, de ses désirs et de ses répugnances. La malade acceptait tout, sans récriminer, car elle admirait sa mère et était sûre de l'aimer.

» Il est à peine besoin d'ajouter que l'analyse démontra ce qui apparaît entre les lignes de ce très bref exposé : c'est-à-dire un complexe œdipien très fort, que des rêves et des fantaisies infantiles retrouvés et rendus conscients au cours du traitement permirent d'éclaircir très vivement. La haine pour la mère, en particulier, dissimulée sous l'admiration ; la difficulté à admettre le rapprochement des parents qu'elle s'efforçait sans s'en rendre clairement compte d'empêcher par la nécessité ressentie d'avoir toujours sa mère à côté d'elle, etc., etc. Le fait s'accompagnait d'un vif sentiment de culpabilité, qui se manifestait à la moindre peccadille sous forme de remords anxieux.

» Cette situation dura pendant toute l'enfance et la jeunesse. Puis, à 20 ans, la malade se maria. Le mariage n'était pas dans le goût de sa mère, mais le fiancé sut imposer sa volonté. Dès lors la situation change. La crainte de quitter la mère disparaît, mais est remplacée presque du jour au lendemain par la même angoisse reportée sur le mari, qui prend pour la malade la situation affective du père (mort sur ces entrefaites), ce qui déclanche une recrudescence de sentiment de culpabilité, et la nécessité d'une auto-punition (abandon de toute coquetterie, désir de n'être que la femme de ménage de son mari, etc., etc.). D'autant plus que la haine pour la mère, jusque-là restée inconsciente, apparaît en clair à l'esprit de la malade.

» Puis la mère meurt, et presque aussitôt les grandes crises d'angoisse surviennent. Des rêves funèbres, presque tous semblables, se montrent chaque nuit : une morte qu'il faut mettre au tombeau et qui tend sa main froide ; un corbillard qui laisse tomber son cercueil dans lequel se trouve une femme décomposée qu'elle doit ensevelir seule, etc., etc. Elle sait qu'il s'agit de sa mère et que celle-ci veut un dernier hommage de sa fille. C'est pourquoi, quand elle vint me voir, elle disait qu'il lui fallait faire la paix avec sa mère.

» Le traitement de ce cas fut un peu long (un an et demi). Mais le résultat a dépassé ce que j'espérais, puisque je vis successivement disparaître tous les symptômes physiques et psychiques. Toutefois, je n'ose pas parler de guérison, car, après deux ans et demi de calme, voici un mois que de nouvelles angoisses ont reparu avec des rêves en tous points semblables à ceux que je signalais tout à l'heure. »

Considérations sur la Cure psychanalytique d'une névrose homosexuelle

Par J. VINCHON et S. NACHT

Sans avoir la prétention de trancher le problème de la pathogénie de l'homosexualité, nous pensons qu'il y a lieu de distinguer à ce point de vue trois groupes d'inversion sexuelle. Le premier ne nous intéresse pas ici : ce serait l'homosexualité due à un trouble organique précis (glandulaire ou autre). Notre deuxième groupe renfermerait l'homosexualité d'origine psychique.

Mais ici, on doit à notre avis, établir une distinction très importante. A savoir : *l'homosexualité perversion* et *l'homosexualité névrose.*

Cette distinction nous paraît capitale, tant au point de vue clinique que thérapeutique. Elle seule nous donne la possibilité de formuler un pronostic. L'homosexuel pervers n'a point ou peu d'autres anomalies, il vit sans troubles intérieurs, « confortablement installé dans son vice ». Il n'en souffre que si des complications extérieures (sociales) interviennent. Il ne guérira jamais quoi que l'on fasse — et d'ailleurs il est peu probable que quelque chose puisse être tenté pour lui, pour la bonne raison qu'il ne nous le demandera jamais.

L'homosexuel névrosé réalise un type très différent du pervers.

Lui, c'est un névrosé et qui souffre de sa névrose. Sa vie est remplie de difficultés psychiques *apparemment indépendantes* de son trouble sexuel.

Il peut souffrir directement aussi de son inversion, mais pas toujours. Ce dernier type mérite d'être différencié, car il justifie pleinement une intervention thérapeutique.

La psychanalyse a eu le mérite de relier les anomalies sexuelles

à l'ensemble de la vie psychologique, qui seule pouvait aider à comprendre leur véritable nature, à les classer et à les soigner. Pendant longtemps, le déterminisme de l'hérédité, de la constitution physique et psychique a dominé les études des spécialistes de cette question. Avec Kraft. Ebing, ils décrivaient *l'efféminati*on, *l'androgynie,* dispositions l'une morale et intellectuelle, l'autre organique à l'inversion sexuelle. Quelques observations, souvent répétées, avaient servi de base à ces descriptions. L'inverti y apparaissait comme un homme-femme ou une femme-homme, erreurs de la nature. Ces derniers faits sont pourtant exceptionnels, surtout pour l'observateur qui élimine l'efféminatíon ou la masculinisation acquises des prostitués invertis. Comme l'a fait remarquer Hesnard (*Evolution psychiatrique,* oct. 1929), ces derniers ne sont souvent que des invertis d'occasion, capables, en dehors de leur perversion professionnelle, d'une vie sexuelle normale.

Restent donc, de la classification de Kraft. Ebing l'*hermaphrodisme sexuel,* dans lequel alternent les vies homo et hétérosexuelles et l'*homosexualité vraie,* penchant exclusif vers les individus de même sexe. Avec Freud, Laforgue et Allendy (*La Psychanalyse et les Névroses*) et Hesnard (ouvr. cité), nous pensons que la première catégorie est de beaucoup la plus nombreuse, surtout à une époque où les conditions de toutes sortes, dont un certain dilettantisme, ont multiplié les cas d'inversion. Pour Laforgue, l'hermaphrodisme sexuel penche vers l'homosexualité, quand elle est « la solution adaptée, faute de mieux, parce que les conditions intérieures et extérieures empêchent de trouver le contact avec l'autre sexe ».

La connaissance de ces conditions constitue un élément de diagnostic important, et dans une certaine mesure un élément de traitement, puisque la psychanalyse est capable de les modifier en partie. Elle est surtout efficace quand ces conditions réalisent une véritable névrose. L'analyste se trouve alors en présence d'un ordre de troubles, qui, parce qu'il traduit directement le dynamisme de l'instinct sexuel, n'est pourtant pas différent d'autres troubles de la même famille, que la clinique psychiatrique groupe dans le cadre des obsessions-impulsions.

Dans le cas qui nous occupe, un symptôme nous a paru particulièrement intéressant à rechercher, c'est l'*impulsion,* dont notre observation psychanalytique présente des exemples nombreux.

En rapprochant cette observation d'une série d'autres qui abou-

tirent à des résultats thérapeutiques, sinon complets, du moins satisfaisants, nous constatons qu'elle a été la règle chez les malades de cette catégorie.

Avant d'aborder l'observation psychanalytique du cas qui fait l'objet de cette étude, nous croyons intéressant de résumer l'histoire de trois autres invertis que l'un de nous eut l'occasion de diriger sans avoir recours à l'analyse. Un de ces malades a pu fonder un foyer et multiplier les preuves de sa valeur morale et sociale, d'abord avec l'aide d'un ami intelligent, très au courant des questions sexuelles, puis avec les conseils de l'un de nous. Celui-ci lui a permis d'espacer les impulsions sexuelles, qui, lorsqu'elles étaient trop fréquentes, s'accompagnaient d'une diminution générale des capacités logiques et volontaires. En même temps, il a appris que l'impulsion n'était plus qu'un accident, et qu'elle cessait de dominer sa vie. Il lui arrive de temps en temps (une ou deux fois par an) de rechutes au cours d'une visite dans un bain de vapeur spécial, mais il se ressaisit vite et reprend pleinement la maîtrise de soi-même. Ce sujet est par ailleurs peu disposé au narcissisme et a toujours désiré ardemment la guérison, en malade conscient de son mal et sincère envers soi-même. Il s'agit ici d'impulsions en rapport avec une évolution cyclique, constitutionnelle, mais d'un déterminisme moins absolu que ne le pensent les aliénistes.

Un second malade présentait surtout du narcissisme. Il tenait, sous une forme littéraire, le journal de ses états d'âme : doutes, interrogations, projets, analyses alternées des heures d'angoisse et de plaisirs. Ce journal suffisait à satisfaire les tendances narcissiques. L'activité professionnelle était normale ; de même la vie conjugale. Une condition extérieure, la rencontre d'un inverti, déclencha l'impulsion. Il crut se retrouver en lui et s'identifia un moment avec ce garçon. Un jour, un acte isolé (onanisme mutuel) eut lieu et jeta notre malade dans la dépression, qui fut entretenue par l'attitude de l'inverti : coquet, jaloux et exploiteur. Notre malade essaya de « sublimer » lui-même cette situation, écrivit qu'il ne demandait « rien de positif à l'amitié ». Il échoua, rompit et ne retrouva le calme qu'après un long traitement qui utilisa son goût de la philosophie, des lettres, des arts, des œuvres charitables, en lui proposant d'autres objets que lui-même. Cette cure a fait disparaître la dépression et réadapté partiellement le malade à la vie. Le retour

à sa femme a été incomplet, puisque celle-ci se plaint d'être « incomprise ».

Le résultat du traitement a été moins satisfaisant dans un autre cas, mais il est intéressant de rapporter des échecs partiels. Le sujet de ce dernier cas était d'abord un impulsif. Ses études, ses essais de travail n'aboutissaient pas. Des séjours dans des maisons de santé successives n'apportèrent pas la solution du problème. Le premier résultat du traitement fut de le fixer dans une profession, qu'il n'a pas abandonnée depuis plusieurs années. Mais la cure psychothérapeutique ne parvint pas à modifier l'évolution vers l'homosexualité. Il se masturbait deux à trois fois par semaine, désirant vaguement des femmes, mais échouant quand il tentait des rapports normaux. Un inverti de sa famille l'entraîna. Il eut des rapports incomplets avec des prostitués, et n'éprouva pas ensuite les remords auxquels il s'attendait. Il déplorait sa conduite, sans en souffrir, avec le sentiment qu'il avait trouvé sa vie, regrettant seulement qu'elle l'obligeât à fréquenter un milieu pour lui méprisable. Comme maintenant, il avait acquis la possibilité de s'occuper intellectuellement, nous l'avons engagé à chercher des dérivatifs dans la lecture et la musique, pour laquelle il est doué. Il nous a obéi et vit dans une chasteté relative, luttant beaucoup mieux contre ses impulsions sexuelles.

Ces trois exemples établissent qu'il est possible de traiter l'impulsivité même chez des sujets prédisposés constitutionnellement. Ils nous ont conduit à cette hypothèse que le traitement analytique, avec ses séances répétées et ses explorations plus complètes de l'inconscient, donnerait encore de meilleurs résultats.

Le malade de notre observation psychanalytique a été, lui aussi, un impulsif jusqu'à l'époque de la cure analytique. Celle-ci a apporté des notions puissantes, étayées sur une solide base affective, qui s'interposent entre l'idée et l'acte, l'obligent à réfléchir et à agir après réflexion.

Pour améliorer les conditions extérieures, obstacles à la continuation de la cure et causes possibles de rechute, l'un de nous s'est chargé de la direction de la famille, et surtout du père, qui avait, on le verra, joué un rôle important dans la genèse de l'inversion. Il a rassuré et guidé cet homme autoritaire, inquiet, douteur, pessimiste et par surcroît critique et moqueur. Le père a commencé par « laisser faire » les médecins, puis il les a compris et même aidés

par périodes, pour retomber à d'autres dans ses erreurs coutumières. Le succès aidant, il en est arrivé à solliciter nos conseils, et il continue. La guérison de son fils a amélioré son propre état psychique ; à la dernière visite, il avait repris confiance et le disait sur un ton qui nous semblait nouveau.

La mère nous offrit tout de suite sa collaboration efficace. Nous avons assisté ainsi, parallèlement, à la transformation d'un milieu en même temps qu'à la guérison d'un malade. Le résultat excuse la longueur de notre observation.

Grâce à cet ensemble de circonstances favorables, la cure psychanalytique de cet homosexuel put être continuée pendant *un an*. Il se trouve aujourd'hui *pratiquement guéri* (1).



Nous entreprîmes cette cure non sans un certain scepticisme, — il nous faut l'avouer. Mais, dès les premières séances, notre manière de voir ce cas se modifiait, et il nous fut ainsi possible d'envisager un pronostic plus favorable.

C'est que nous avons pu constater assez rapidement chez ce jeune homme certaines tendances névrotiques dues à des troubles psychoaffectifs précis.

Dès lors, l'inversion, qui restait toujours au premier plan du tableau clinique comme étant le symptôme le plus apparent, s'encadrait néanmoins d'autres symptômes.

Ainsi, il convenait de considérer ce malade non pas comme un simple inverti, un pervers, mais comme un névrosé, — ce qui justifiait à notre point de vue un meilleur pronostic et permettait d'espérer le succès thérapeutique.

Ces troubles névrotiques de second plan (second plan au sens topographique, s'il nous est permis de nous exprimer ainsi, car, au point de vue de leur importance, ils nous apparaissent d'un intérêt primordial), seule la technique psychanalytique — nous voudrions pouvoir dire un jour : la *clinique* psychanalytique — a la possibi-

(1) Nous croyons pouvoir dire quelques mots au sujet d'un autre cas d'homosexualité en cours de traitement psychanalytique au moment de la rédaction de ce travail. L'analyse de ce malade n'est pas encore terminée, mais nous pouvons d'ores et déjà signaler comme résultats thérapeutiques acquis : plus grande confiance en lui même, possibilité de dominer l'impulsion homosexuelle (aucun accident depuis plus de 4 mois), capacite de se livrer à un coït normal avec la femme qu'il vient d'épouser.

lité de découvrir. La nature exacte et le mécanisme de ces impulsions échappent à la pratique ordinaire.

Aussi, nous serait-il assez difficile de les désigner simplement à ceux surtout qui ne sont pas familiarisés avec les connaissances psychanalytiques ; nous aurons d'ailleurs l'occasion, à chaque instant, au cours de ce travail, de revenir sur ces faits.

Contentons-nous, pour le moment, de savoir que ce malade était un *sado-masochiste psychique* avant tout. Dès lors, on pouvait croire que si l'on réussissait à modifier ces tendances, l'homosexualité elle-même devait se trouver accessible à l'influence thérapeutique. Par la suite, l'évolution du traitement a apporté une entière confirmation à cette hypothèse.

Et maintenant faisons la connaissance de notre malade, que nous appellerons *Pierre*.

Pierre était âgé de 26 ans lorsqu'il commença son traitement.

Au premier abord, rien ne laissait supposer une anomalie psychique, et encore moins l'inversion chez lui. Rien de féminin dans son aspect extérieur, et encore moins dans sa manière de parler, qui serait plutôt virile, autoritaire même. Intelligent, mais d'une culture en réalité inférieure à celle des jeunes gens de son milieu, il s'exprime avec facilité et précision. Il raconte sans peine — peut-être même avec une certaine complaisance — son existence, et surtout ce qui a trait à sa vie sexuelle. Il ne cache pas son scepticisme quant à un changement possible dans son état, — avoue avoir consenti à se faire soigner seulement par « *acquit de conscience* », et aussi parce qu'il se trouvait dans une situation désespérée.

A certains moments, on se rend bien compte que ce scepticisme n'exprime en fait qu'un *manque de désir de changer* — de guérir, — car, dit-il, « *si un traitement pouvait faire quelque chose, tout ce que je lui demanderais ce serait de me débarrasser du côté obsédant, impulsif de mon inversion ; de sorte que, tout en restant homosexuel, il me soit possible de mener une vie socialement acceptable.* »

Ce qui l'ennuie, ce n'est pas l'impossibilité dans laquelle il se trouve d'avoir une vie sexuelle normale. La femme qu'il ignore — dans le sens général du mot — ne lui manque point. Son seul ennui, c'est d'être *constamment préoccupé, hanté* par la pensée de

trouver un homme, de réussir à l'emmener dans un endroit où il puisse se livrer avec lui aux pratiques homosexuelles.

Cette hantise de tous les instants le met évidemment dans des conditions peu favorables au travail et à une activité satisfaisante.

De plus, les désirs homosexuels prennent souvent un caractère impulsif, — et alors, que ce soit en plein travail, au cours d'un voyage d'affaires même, il lâche tout sans plus se préoccuper d'autre chose que de suivre et posséder le garçon qui a éveillé ses désirs.

Mais laissons Pierre raconter lui-même les principaux événements sexuels de sa vie, tels qu'il les a décrits dans un mémoire qu'il nous remit lors de notre premier entretien :

L'Enfance. — « J'ai été interne dans différents collèges, de 9 à 16 ans. Je me souviens m'être livré un certain nombre de fois, étant tout enfant (je ne puis préciser à quel âge je commençai, en tous cas, j'ai le souvenir précis d'un fait vers 10 ans), à des attouchements réciproques avec de jeunes garçons de mon âge, j'ignorais alors tout des choses sexuelles et de l'usage des organes génitaux. Je me demande s'il faut, dans ces faits, voir un phénomène naturel, ou au contraire la trace d'une hérédité. »

13 ans. — « Vers 13 ans, je rencontrai un camarade un peu plus âgé que moi, et déjà très corrompu, qui m'apprit la masturbation (?!). Ce garçon, dont le nom et les traits sont encore gravés dans ma mémoire, comme si cela s'était passé hier, ne recherchait pas d'autre plaisir que celui de m' « apprendre » la vie, en me masturbant, sans même obtenir de moi que je lui rende ce honteux service. Je me souviens qu'il m'emmenait la nuit vers le lit d'un jeune camarade pour qui je lui avais avoué ressentir une affection spéciale et indéfinissable, et m'encourager à l'embrasser et à lui caresser le corps pendant son sommeil.

» Quelque temps après avoir été séparé par les circonstances de cet individu, je contractai dans l'oisiveté des vacances, de mauvaises habitudes solitaires. »

De 13 a 16 ans. — « De 13 à 16 ans, j'ai été un enfant au fond bon et pieux, mais en lutte perpétuelle contre de violentes tentations d'actions solitaires et de masturbation réciproque avec de jeunes camarades. »

Les « amitiés particulières ». — « Dans le collège où je me trouvais à cette époque sévissaient, à l'état épidémique, des sortes d'amitiés amoureuses, de « flirt », entre petits et grands. Ces amitiés sentimentales n'étaient pas perverses, du moins consciemment, la plupart du temps. Je me livrai à ce jeu avec ardeur. J'eus pour certains jeunes garçons une amitié passionnée qui n'était pas toujours perverse, du moins consciemment, je le répète. Je souligne ce fait, parce qu'il a laissé dans ma vie psychique un très vif souvenir.

» Vers la fin de cette période de 13 à 16 ans, complètement sous le joug de mauvaises habitudes solitaires, je perdis la foi. Appartenant à une famille extrêmement religieuse, j'en souffris cruellement. J'eus alors, pour la première fois, la pensée du suicide. »

De 16 a 18 ans : amélioration. — « De 16 à 18 ans, je terminai mes études comme externe dans un collège, et j'habitai chez mes parents.

» Grâce à l'ambiance familiale, et surtout à l'influence d'un Père Jésuite qui me manifesta une très intelligente affection, et en qui j'avais une confiance absolue, je fis un vigoureux rétablissement. Je retrouvai la foi religieuse, gagnai de nombreuses victoires sur moi-même ; et au bout de quelques mois les actes solitaires ou à deux devinrent assez rares.

» Non content de me bien conduire moi-même, dans le but de dépenser le trop-plein de mon activité, et pour racheter mes fautes passées, je me dévouai à des œuvres de patronage et de colonie de vacances d'enfants du peuple. Cet apostolat fut souvent heureux, car j'ai toujours été un excellent « entraîneur ». Malheureusement, ces rapports trop intimes avec de jeunes garçons, dans un but très noble, se terminèrent quelquefois par des accidents. »

18 ans : la crise. — « J'arrivai ainsi à 18 ans, ignorant absolument ce qu'était la femme. Tant en vacances qu'au collège, ou dans les œuvres dont je m'occupais, je n'avais eu comme compagnons que des garçons.

» Or, à cette époque de ma dernière année de collège, je me trouvai naturellement en contact avec des camarades qui commençaient à « s'amuser ». Je constatai alors, avec étonnement d'abord, puis avec effroi, que « la femme » qui était le seul but de la débauche

ne me tentait nullement. Ce fut pour moi une brusque révélation, qui me donna une « sueur froide ». Serais-je un être anormal, une espèce de monstre ?

» Je m'ouvris de ma découverte et de ma crainte à mon directeur de conscience. Il chercha à me rassurer, me conjurant surtout de ne pas m'affoler, et me donna divers conseils, sans doute fort sages, mais que je ne suivis pas.

» Je lus tout ce que je trouvai comme livres sur la pédérastie, et, ma vive imagination aidant, je crus trouver à chaque ligne des traits se rapportant à mon cas.

» Je voulus essayer des femmes, mais je m'y pris avec la pire maladresse. Dans mon ignorance, je m'adressai à la première prostituée rencontrée. J'eus la malchance de tomber sur une femme vieille et ignoble, dont les chairs dégageaient une odeur nauséabonde. S'étant payée d'avance, elle ne fit naturellement rien pour exciter mes sens, et je conservai de ce lamentable échec une vision infernale, qui se confondit pour moi avec l'image de la « femme ». Ce souvenir hideux resta longtemps gravé dans ma mémoire.

» Enfin, je consultai un médecin, je lui exposai mon cas, évidemment sous les couleurs les plus sombres, sous lesquelles je le voyais, et tirai de ses réponses criminellement légères et maladroites des conclusions désespérées.

» Alors, révolté contre Dieu, qui m'envoyait injustement une aussi terrible infirmité, contre l'Eglise dont les dogmes intransigeants m'interdisaient les rapports avec les femmes, rapports qui, dans mon cas, devaient être licites, puisque j'y cherchais un remède et non un plaisir, déprimé physiquement par les mauvaises habitudes solitaires, moralement par les luttes et les angoisses intimes, enfin en proie aux désirs charnels les plus violents, je lâchai complètement la bride à mes passions.

» J'en arrivai à tenir le raisonnement suivant : Perdu pour perdu (car je me voyais inévitablement acculé au suicide, dans un délai plus ou moins rapproché), pourquoi continuer à gâcher un plaisir par un remords ; mieux vaut jouir désormais de toutes les occasions qui se présenteront.

De 18 a 20 ans. — « Pendant ces deux années, je profitai du hasard des circonstances, de toutes les occasions qui s'offraient à moi, sans aucune retenue.

» J'eus en particulier une liaison qui dura plusieurs mois avec un jeune camarade d'une quinzaine d'années ; ce garçon, dont les traits étaient jolis et efféminés, me rendait largement l'affection profonde et perverse que j'avais pour lui. Je le note, parce que cette liaison m'a laissé un très profond souvenir.

» J'ai eu quelques rapports avec des femmes, presque toujours des prostituées. J'ai pu généralement accomplir l'acte sexuel normal avec elles, mais en y trouvant infiniment moins de plaisir qu'avec des garçons. »

SERVICE MILITAIRE. — « Arrive l'âge du service militaire, que j'allai faire au Maroc, dans les troupes indigènes. Je menai pendant un an la vie des camps, sous la tente, souvent seul Français, au milieu des indigènes. Ce qui devait alors arriver, inévitablement, arriva. Jusqu'ici j'étais attiré par mon propre sexe, sans que ce vice ait pris une forme déterminée. *J'ignorais l'acte complet contre nature.*

» Je l'appris au contact des indigènes, et fus appelé inévitablement à remplir le rôle passif. Ayant trouvé du plaisir dans l'accomplissement de cet acte, je le renouvelai aussi souvent que possible »

TROIS ANS EN TUNISIE. — « Depuis mon service, j'ai vécu trois ans en Tunisie. J'ai connu toute la gamme des débauches contre nature, tant dans le bled qu'à Tunis et à différents passages à Paris. Avec les indigènes, j'ai été appelé à remplir la plupart du temps le rôle passif, pour cette raison que je trouvais beaucoup plus facilement des individus désirant remplir le rôle actif que des autres, et, peu à peu, j'y pris goût. Quand j'ai eu le choix, j'ai préféré généralement le rôle actif.

» J'ai initié au vice nombre de jeunes gens Français nouvellement débarqués de la métropole ; j'ai alors toujours joué le rôle actif. Dans cette dernière année j'ai eu quelquefois des rapports avec des femmes — des prostituées — lorsque je ne trouvais pas de garçon. J'ai accompli avec elles quelquefois l'acte normal, souvent l'acte contre nature. Quelquefois je n'ai trouvé de plaisir qu'en faisant avec elles le simulacre de l'acte contre nature entre hommes, moi jouant le rôle passif. J'ai eu des rapports avec une seule femme non prostituée, et je l'ai amenée à accepter l'acte contre nature. »

En outre, à la fin de ce mémoire, Pierre signale deux faits im-

portants : « *il aime son vice* » d'une part, et d'autre part ses *idées de suicide,* qu'il a déjà eues à différentes reprises, maintenant ne le quittent point.

Si le traitement qu'il a commencé n'aboutit pas, il est décidé à *se suicider,* dit-il.

Voyons maintenant de plus près la vie qu'a menée Pierre.

Pierre est le second fils d'une famille composée de trois garçons et d'une fille. Tous les autres enfants semblent jouir d'une parfaite santé psychique.

Empressons-nous de dire tout de suite que, par ailleurs, aucun antécédent héréditaire n'est à signaler, et que notamment aucun exemple d'inversion n'est connu dans la famille.

Le père, âgé d'environ 60 ans, occupe un poste assez important dans une grande administration. Il nous semble le plus intéressant à étudier ici.

De par son caractère, il eut un rôle assez important dans le développement de Pierre.

De caractère sec, catholique et très pratiquant, d'une rigidité morale très prononcée, — mais manquant totalement de personnalité.

Animé d'un grand besoin d'autorité, — dans le but de cacher une faiblesse réelle, — il a toujours vécu en mauvaise entente avec son fils. En apparence, il agissait avec les meilleures intentions possibles, mais en fait il rendait pénibles les rapports avec les siens par ses doutes et ses scrupules de vieux psychasthénique.

Pierre a surtout souffert de cette autorité exagérée et déplacée que son père éprouvait le besoin d'exercer, et avec ostentation, comme poussé par un souci constant de prouver sa supériorité aux autres, ou plutôt de se la prouver à lui-même.

Ce n'était sans doute là qu'un désir de compenser par des moyens faciles un grand sentiment d'infériorité.

« Ni gant de velours, ni volonté de fer, mais la louche à soupe ! » allait dire plus tard Pierre au cours de l'analyse.

La louche à soupe était une allusion au fait que son père, pour bien prouver symboliquement son autorité de *pater familias,* avait coutume à table de servir lui-même le potage, — et en commençant toujours par sa propre assiette !

Il y a dans cette exclamation tout un drame de l'enfance fait de regret, de déception et de révolte.

Regret et déception de ne pas avoir trouvé « la volonté de fer dans

le gant de velours », regret et déception de ne pas trouver dans son père l'être idéal que tout enfant cherche inconsciemment chez ses parents.

L'enfant, en effet, éprouve le besoin de prendre comme modèle pour sa propre personnalité celle de ses parents, auxquels, ainsi faisant, *il s'identifie* (1).

Généralement, cette image des parents est idéalisée et tend à s'approcher plus ou moins de la perfection.

Plus l'écart entre l'image réelle et l'image idéalisée est grand, plus l'identification risque d'être compromise à un moment donné. Et cela ne va pas sans inconvénients sérieux pour le développement psychique de l'enfant. Un bon équilibre psychique est conditionné par une bonne identification.

Pour qu'un garçon puisse devenir un jour un homme — et un homme équilibré — il lui faut accepter de devenir *comme* son père, de faire *comme* son père dans la vie.

La petite fille, elle, devra faire le même pas, mais vers la mère.

Cependant l'identification — tout au moins la bonne identification — ne peut avoir toujours lieu, ou bien elle se fait mal, et cela pour de multiples raisons que nous ne pouvons étudier ici.

C'est ce qui eut lieu chez Pierre qui ne put jamais s'identifier à son père, qui ne put jamais trouver en son père le modèle, l'appui nécessaire au développement de sa virilité. Cette situation apporte toujours une déception à l'enfant qui se voit obligé d'arrêter tout l'élan affectif qui le porterait vers son père.

Et, comme il arrive souvent, l'enfant déçu réagit par des sentiments tout à fait opposés ; l'amour et l'admiration sont remplacés par la révolte, l'hostilité. Pierre fut toujours un grand révolté en tout, parce que surtout et au début révolté contre son père. Cette révolte fut d'autant plus grande que l'autorité qui la provoquait s'exerçait d'une façon plus maladroite (2).

La mère de Pierre semble avoir eu moins d'influence directe, de par sa façon d'être tout au moins. C'est une femme ayant beaucoup de cœur, très bonne et douce. Elle est aussi très croyante, stricte-

(1) Voir l'importance de ce fait dans : S. NACHT, « Obsessions et perversions sexuelles ». *Revue Française de Psychanalyse*, T. IV, N° 3, 1930-1931.

(2) Ce conflit avec le père, d'une importance capitale, sera étudié en détail au cours de ce travail. Nous montrerons également les conséquences graves qui en découlèrent pour P.

ment pratiquante, mais cependant d'un esprit plus large et plus compréhensif que son mari.

Cependant, les rapports entre Pierre et sa mère n'étaient pas meilleurs que ceux avec son père, — les raisons des conflits et les manifestations étant bien entendu différentes. Si la révolte de Pierre, à l'égard de son père, n'apparaissait jamais, ou presque, de manière directe, ses difficultés à l'égard de sa mère apparaissaient à chaque instant. Pour le moindre prétexte, il faisait une scène à sa mère, la moindre occasion pour la faire souffrir était saisie et utilisée. En même temps, Pierre était très malheureux, car il lui était pénible de voir sa mère souffrir. Pourtant rien n'aurait pu l'empêcher d'agir ainsi. On peut voir déjà dans ce fait se manifester les tendances masochistes.

Deux raisons principales étaient à la base de ce comportement à l'égard de sa mère. Tout d'abord, l'analyse a pu montrer qu'il était impossible à Pierre de laisser libre cours à ses élans affectueux à l'égard de sa mère.

Ces élans, jugés primitivement coupables et dangereux, parce que incestueux, avaient été fortement refoulés. Par la suite, tout élan affectif, toute manifestation d'affection ou de tendresse devait fatalement subir le même refoulement (1).

Et il arriva à Pierre ce qui arrive assez souvent dans ces cas-là là où l'amour ne peut pas s'épanouir, — l'hostilité le remplace. Pierre faisait une scène de colère à sa mère pour le moindre prétexte : l'achat d'un objet de toilette, aussi bien qu'une question de politique ou de morale. Ne pouvant pas lui dire sa tendresse, il s'en libérait en se mettant en colère.

Mais ce comportement avait encore une autre déterminante.

(1) Nous trouverons plus loin la confirmation de ces faits, mais d'ores et déjà nous pouvons indiquer ici ce qui se passa au cours d'une séance psychanalytique et qui montrera d'une façon évidente une des manières les plus typique dans le comportement de P. à l'égard de sa mère. Un jour nous vîmes arriver à l'heure du traitement P. triste et abattu comme jamais. Il venait de faire sa 4e ou 5e rechute homosexuelle. Il s'allongea sur le divan, ne dit mot pendant plus d'un quart d'heure, chose qui ne lui était jamais arrivée encore depuis plusieurs mois qu'il était en analyse. Puis brusquement P. se mit à s'agiter. à s'arracher ses vêtements, en disant : « Je n'en peux plus, j'étouffe ; je lutte pour ne pas vous dire tout l'élan qui me pousse vers vous, « je crève » d'envie de vous demander un peu d'affection et je ne peux pas le dire. C'est absolument comme avec ma mère : jamais je n'ai pu lui dire mon amour, jamais je n'ai osé lui demander l'affection dont j'avais un tel besoin. Alors je rentrais en moi-même, je me sentais le plus malheureux des malheureux — comme tout-à-l'heure ici, chez vous — et plus je souffrais, plus je m'enfonçais dans ma douleur, etc., etc. ».

Pierre, en faisant souffrir par des explosions de colère sa mère, se faisait souffrir lui-même, autant et sinon plus. Et c'est précisément ce qu'inconsciemment il poursuivait par ses scènes, se faire souffrir, punir en faisant souffrir sa mère. Cette punition lui apportait une satisfaction *masochiste* importante. Masochisme purement psychique, mais il n'en avait pas toujours été ainsi. Comme nous le verrons plus loin, lorsque Pierre avait été puni, battu, fessé dans l'enfance, cela avait été pour lui une satisfaction très marquée. A vrai dire, lorsqu'il se disputait avec sa mère, il espérait inconsciemment recevoir la fessée, être battu par elle, tout comme il l'avait été dans l'enfance.

Mais cela nous conduit prématurément dans le matériel analytique.

Nous voyons donc Pierre enfant en butte à des conflits puissants rendant les rapports entre lui et ses parents difficiles.

Ces difficultés se traduisaient par un comportement tout à fait insatisfaisant de la part de Pierre.

Lui, qui, tout petit, avait été l'enfant le plus tendre, se montrait sec, hostile à l'égard des siens. Par ailleurs, à l'école, et plus tard au collège, son travail était tout à fait médiocre. A cela s'ajoutaient sa mauvaise humeur, sa tendance à la bouderie ; bref, il était considéré par les siens comme le mauvais sujet de la famille. Après avoir échoué au baccalauréat, il fut décidé qu'il suivrait les cours d'une école d'agronomie. Là, les choses n'allèrent pas mieux ; il obtint cependant le diplôme.

Vint le service militaire qu'il fit dans les colonies. Et cela pour deux raisons. Premièrement, sans doute, pour trouver un terrain plus libre à son activité homosexuelle ; mais surtout pour s'en aller le plus loin possible, pour fuir les difficultés affectives à l'égard de sa famille. Il faisait toujours tout pour échapper aux siens, pour éviter de vivre à « l'ombre du clocher », comme il dit un jour en analyse.

C'est pour la même raison qu'il accepta de travailler pour se créer une situation au Maroc. Là, il fut aidé par un de ses oncles habitant R..., mais aussi par son père qui lui avança les capitaux nécessaires. Il eut à s'occuper de l'exploitation d'une petite propriété agricole. Mais assez rapidement il se montra incapable de mener à bien son affaire. Négligent et désordonné lui-même, il surveilla mal ses employés, et tout alla de travers.

En outre, dès qu'il le pouvait, il partait à C..., où les aven-

tures homosexuelles le retenaient toujours plus de temps qu'il ne s'était fixé pour son absence. Pendant ce temps, à la ferme, personne ne travaillait.

De plus, quelques aventures homosexuelles avec ses ouvriers divulguèrent sa réputation d'inverti parmi ses subordonnés, sur qui il n'eut plus aucune autorité.

Se voyant menacé de ruine, il voulut essayer de sauver le peu qui restait. C'est alors qu'il se décida à se confier à son oncle, à qui, pour la première fois, il avoua et son homosexualité et l'état de son entreprise.

Il fut décidé que l'affaire serait liquidée, et que Pierre quitterait le pays. En le faisant, Pierre envisageait trois solutions : s'expatrier au Canada, — se suicider, — tenter un traitement. Il arriva à Paris dans cet état d'esprit, et peu de temps après nous eûmes l'occasion de le voir.

On peut se rendre compte maintenant des difficultés et du désordre de la vie de Pierre : difficultés affectives qui rendirent pénibles les rapports avec les siens et l'obligèrent à vivre loin d'eux. Difficultés également dans les études et l'activité professionnelle ayant abouti partout à l'échec.

Aujourd'hui, Pierre est complètement transformé, son comportement et son attitude devant la vie sont devenus ceux d'un homme normal. L'amélioration se dessina dès les trois ou quatre premiers mois du traitement, quand les tendances masochistes, après avoir été mises en évidence et bien analysées, purent être modifiées. Dès lors, Pierre connut pour la première fois des succès dans le monde et dans la vie professionnelle. C'est avec joie et non sans étonnement, qu'il s'aperçut qu'il n'était pas voué uniquement à l'échec et à l'humiliation. Il n'eut plus l'impression d'être un *paria,* et ainsi son attitude devint libre et normale. Son activité reprit également une forme normale, il manifesta du goût pour le travail et devint capable d'un effort soutenu. Il avait trouvé un emploi dans une administration où il sut vite se faire apprécier et obtenir l'estime de ses chefs, lui qui auparavant avait partout la réputation d'un incapable.

Enfin, libéré des conflits avec ses parents, Pierre a une attitude normale avec eux. Les changements de sentiment et de comportement à l'égard de la mère nous paraissent typiques et partant intéressants à signaler.

Avant l'analyse, Pierre nous disait :

« Ma mère est une *femme parfaite*, une sainte, elle a des qualités uniques, mais je ne puis être cinq minutes à côté d'elle sans me mettre en colère et crier après elle. »

A la fin de l'analyse ayant « désidéalisé », et surtout « désexualisé » sa mère, — comme nous le verrons plus loin, — le même Pierre ne la considérait plus comme une perfection, mais comme une femme ayant des qualités et des défauts, auprès de laquelle il pouvait passer des heures de détente, des moments heureux, sans crier et se mettre en colère. L'ayant « désexualisée », il pouvait lui montrer maintenant sa tendresse, son affection, — celle-ci n'étant plus *coupable*.

Lorsque nous conçûmes le projet de publier ce cas, nous pensions surtout à l'intérêt qu'aurait présenté pour le lecteur le récit aussi complet que possible de cette analyse. Nous aurions voulu la « *raconter* », et en dégager tout le côté vivant évolutif du traitement psychanalytique, au cours duquel le patient revit les étapes de son développement psychique. Malheureusement, il nous a fallu renoncer à ce projet, pratiquement impossible à réaliser. Aussi avons-nous été obligé d'isoler du matériel analytique accumulé durant le traitement les complexes les plus importants que nous allons exposer. Il nous paraît superflu d'ajouter que, si, pour les besoins d'exposition, nous avons dégagé chaque complexe, leur intrication et leur interdépendance restent cependant indubitables.

Nous exposerons donc successivement l'*érotisme anal* et le *masochisme*, le *complexe d'Œdipe*, le *complexe de masturbation*, celui de la *castration*, et enfin l'*homosexualité*.

L'Erotisme anal et le Masochisme

Nous devrions faire précéder ce qui va suivre par l'exposé théorique des notions concernant ce sujet. Malheureusement, cela nous entraînerait trop loin, et nous sommes obligé de renvoyer le lecteur aux travaux psychanalytiques ayant plus spécialement trait à cette question (1). Cependant, quelques explications succinctes nous paraissent indispensables.

Les découvertes psychanalytiques ont montré que chez l'enfant

(1) Surtout : 1) Freud : « Trois essais sur une théorie de la sexualité » (Traduction franç. par B. Reverchon, *N. R. F.*, Paris) ; 2) K. Abraham : « Versuch einer Entwicklungsgeschichte der Libido » (Internat. Psychoanalytischer Verlag, Wien).

la sexualité n'était pas, comme chez l'adulte, localisée — exclusivement, ou presque — aux organes génitaux, mais diffuse, répandue sur tout le corps en différentes zones érogènes. Une des principales zones érogènes chez l'enfant est constituée précisément par l'anus. Ce n'est que lorsque l'évolution normale aura abouti au stade supérieur — adulte — de la sexualité, qui alors devient nettement localisée aux organes génitaux, que cette qualité érogène de l'anus disparaît plus ou moins complètement.

Cette phase de l'activité sexuelle a été particulièrement intense et prolongée chez Pierre. D'autre part, — comme nous le verrons plus loin, — le masochisme de Pierre, si important, s'est développé en partant précisément de l'activité érotique anale.

Voici, en effet, ce que Pierre raconte :

A l'âge de huit ans, il faisait encore dans sa culotte. Il ne s'agissait pas bien entendu d'un petit accident exceptionnel. La chose faite, il avait coutume de mettre sa culotte sur son dos et d'aller à la fenêtre « pour qu'on le voie » du dehors. Il raconte le plaisir qu'il prenait à manier son linge ainsi sali et aussi à en sentir l'odeur. Il éprouvait aussi une grande satisfaction à se faire nettoyer le derrière par la bonne ; il aimait tant, disait-il, lorsqu'on lui enlevait la culotte et qu'on touchait ensuite son derrière.

Sa mère aussi le faisait parfois. D'autres fois, lorsque le soir elle le bordait dans son lit, elle lui découvrait les fesses et les embrassait. Ce souvenir fait naître des associations d'idées concernant la mère, très importantes, sur lesquelles nous reviendrons. A propos de ces « accidents », Pierre raconte souvent les nombreux ennuis qu'ils lui ont valu. Ainsi, on avait fait une chanson sur lui et ses culottes sales. Son père et ses frères la chantaient en chœur ! Il se souvient aussi qu'un jour son père lui infligea une correction (fessée) toujours pour la même raison. Un visiteur étant survenu, son père avait continué à le battre en disant : « Je suis obligé de procéder à une exécution publique ! »

Pierre se souvient encore d'avoir été appelé « cul crotté » par son père.

Ces quelques souvenirs que nous venons de reproduire sont d'un intérêt capital pour la compréhension de cette névrose.

Il s'en dégage tout de suite deux conclusions :

Premièrement, Pierre resta fixé très tard à une forme de sexualité anale, ce qui indique d'ores et déjà les obstacles à une évolution

sexuelle normale, rencontrés pendant son enfance. Mais ce qui importe surtout, c'est l'effet en quelque sorte indirect de cette activité anale. Nous voulons parler du masochisme de Pierre, et c'est là la deuxième conclusion à tirer de ses souvenirs. En effet, si Pierre avait fait si longtemps dans sa culotte (8-10 ans), ce ne fut certainement pas uniquement (à partir d'un certain âge tout au moins) pour la satisfaction locale-anale que cet acte pouvait lui apporter. A partir d'un certain moment, il l'avait fait surtout pour « arborer » sa culotte sale, pour exhiber sa « saleté » pourrait-on dire.

Il nous avait raconté (comme nous le signalions plus haut) qu'il avait coutume de se promener à la fenêtre avec sa culotte salie sur le dos. Pourquoi se livrait-il à cette cérémonie étrange ? Lui-même nous a donné la réponse. Le jour où il nous rapportait ce souvenir, il ajouta qu'on lui avait raconté l'histoire d'un petit garçon qui urinait tard dans son lit. On avait imaginé pour le punir de lui faire porter le matin, lorsqu'il avait uriné au lit la nuit, sa chemise salie attachée autour du cou. Ainsi, tout le monde dans la maison pouvait prendre connaissance de la honte dudit petit garçon.

Il est de toute évidence que Pierre s'identifiait à ce petit garçon lorsqu'il exhibait sa culotte salie par les matières fécales. Ainsi, il voulait montrer à tout le monde ce qu'il avait fait, rendre évidente sa honte, appeler l'humiliation et la punition : fessée, moquerie, chanson de son père et de ses frères.

Les choses se passaient donc comme si Pierre avait voulu aboutir à ce qu'on s'aperçût autour de lui qu'il était toujours sale, qu'il faisait toujours dans sa culotte, et ainsi obtenir qu'on se moquât de lui, que son père le battît (fessée).

Mais pourquoi recherchait-il l'humiliation et la punition ?

Là, nous touchons aux mécanismes formateurs de la névrose les plus profonds de l'inconscient.

Pierre, nous le savons, avait été humilié (chanson des frères), battu (correction du père), pour une plaisir sexuel (érotisme anal), à la faveur de la défécation (plaisir conscient et avoué). (Voir plus bas.)

Il s'est passé alors ce qui arrive souvent dans ces cas, la punition — être humilié, battu — s'associe si intimement à l'objet de la punition (plaisir sexuel), que les deux choses se confondent, s'identifient l'une à l'autre, et la punition s'érotise ainsi. (Voir à ce sujet :

S. Nacht, « Obsessions et perversions sexuelles ». *Le Progrès Médical,* 27 décembre 1930.)

A partir d'un certain moment, le plaisir primitif est remplacé par la punition devenue source de plaisir, — plaisir dans la souffrance et l'humiliation, — plaisir masochiste.

Nous voyons ainsi comment le symptôme (tendances masochistes) se substitue à une satisfaction sexuelle infantile à laquelle l'individu est obligé de renoncer (1).

Maintenant, une des sources principales et la genèse du masochisme de Pierre nous sont connues. Nous reviendrons plus loin aux autres sources de ce même masochisme qui fut le trait dominant de toute l'existence malheureuse de Pierre.

Voici d'ailleurs ce qu'il disait lui-même à la fin du traitement :

« Le point important, capital, de mon état était sans aucun doute le *masochisme.* Le masochisme a dominé toute ma vie psychique. J'en ai retrouvé l'empreinte dans chacun des actes de mon existence, depuis ma toute petite enfance, mes souvenirs les plus anciens, ce sont des souvenirs masochistes.

» Je crois que l'origine en est dans *la satisfaction éprouvée enfant* à être dominé par mon père, à *être corrigé* par lui.

» J'étais de ceux dont on dit : « Il n'a vraiment pas de chance. » En effet, j'éprouvais une âpre volupté à manquer les actes qui auraient pu m'être favorables, à perdre, à être vaincu.

» Je me demande si le sentiment d'infériorité vis-à-vis d'autrui, et en particulier des femmes, n'est pas rattaché étroitement à ce masochisme. Je me complaisais dans ce sentiment, et, pour l'entretenir, j'en cultivais soigneusement les causes. »

Pierre a raison lorsqu'il dit que le trait dominant de son état était le masochisme.

En effet, toute sa vie avait été marquée par le besoin de souffrir, — à chaque fois il lui fallait perdre, rater, échouer, se faire humilier ou battre, comme s'il n'avait pas droit à l'existence, autrement que malheureux. Il est évident qu'un trait de comportement aussi marqué ne pourrait être créé par une seule déterminante, — aussi

(1) A ce propos il nous paraît intéressant de signaler la manière dont Pierre avait réagi lorsque nous lui avons soumis ces interprétations. Il avait accepté presque sans difficulté tout ce qui se rapportait à l'humiliation et à la punition. Mais plus tard seulement il a pu se souvenir qu'à une certaine époque il se retenait longtemps avant d'aller à la selle parce qu'ainsi il obtenait une grande jouissance en déféquant.

allons-nous maintenant envisager les autres sources de ce symptôme, les autres déterminantes. Elles se rattachent toutes — ou presque — aux complexes affectifs ayant comme centre les parents et ayant engendré un grand sentiment de *culpabilité inconscient.* C'est à l'assouvissement de ce grand sentiment de culpabilité que servait le masochisme de Pierre, et ainsi nous comprenons que tous les échecs de Pierre, les punitions qu'il recherchait n'étaient que des moyens *d'auto-punition.*

Et en plus l'auto-punition devenait, par la voie de la *régression,* une source de satisfaction sexuelle primaire, comme nous l'avions montré au début de ce chapitre, lorsque nous avons analysé l'érotisation de la punition chez Pierre.

Mais sur quoi reposait ce sentiment de culpabilité inconscient ?

Pour bien comprendre la genèse du complexe, il nous faut revenir sur la situation affective de Pierre à l'égard de son père, car il faut le dire tout de suite, le sentiment de culpabilité de Pierre était presque entièrement lié à ces complexes affectifs se rapportant à celui-ci. Nous connaissons déjà les lignes générales de la personnalité du père de Pierre. Nous savons également combien ce dernier supportait mal son autorité, et la révolte qui l'animait.

Révolte toute en pensée et en paroles, mais nullement en actions, — et c'est là le point important.

Pierre ne voulait jamais admettre l'autorité de son père qu'il critiquait et méprisait même à chaque instant, et cependant, à 25 ans encore, il se considérait comme un petit garçon envers ses parents, et à l'égard de son père tout particulièrement.

Dans la famille on disait de lui : « *Pierre dit non et fait oui !* »

Comment expliquer cette docilité à côté de cette révolte ?

Tout le conflit résidait précisément dans cette contradiction. Pierre ne pouvait se libérer normalement de l'autorité paternelle, moins il était capable d'évoluer normalement dans ce sens, plus il souffrait et plus il se révoltait, — mais en paroles.

Nous ne pouvons pas étudier ici toutes les raisons de cette attitude, cela nous ferait empiéter sur le chapitre du complexe d'Œdipe. Mais, d'ores et déjà nous pouvons dire que cette attitude de soumission et de docilité devait, par sa note punitive, humiliante, apaiser le sentiment de culpabilité conçu au moment précisément où une forte agressivité animait Pierre à l'endroit de son père. Cette forte agressivité a pu être rappelée à la conscience au cours de l'ana-

lyse. Pierre s'est souvenu ainsi qu'étant petit enfant, il priait souvent le soir pour qu'il arrivât un malheur à son père. C'était surtout lorsque celui-ci partait en voyage — et cela était fréquent — que Pierre *souhaitait qu'un accident de chemin de fer arrivât à son père et qu'il en mourût.*

De cette agressivité, de ces désirs de mort refoulés, il ne subsistait plus que le sentiment de culpabilité.

« Etre dominé par mon père, être corrigé, « matériellement ou non », comme disait Pierre, devait apaiser ce sentiment de culpabilité, — et ainsi nous touchons à la deuxième grande source du masochisme de Pierre.

Le masochisme apparaît donc ainsi comme une réaction de défense contre une trop grande agressivité. Au fur et à mesure que l'analyse avançait et que les tendances masochistes diminuaient, nous avons vu reparaître les tendances agressives propres, en quelque sorte, de la virilité. Ces tendances agressives reparurent — grâce au transfert — dans l'analyse même, et furent dirigées contre l'analyste.

Elles se traduisaient parfois par le désir net de lui faire du mal, — et cela fut salutaire d'ailleurs, — car, jusqu'à un certain point l'analyste, en tant que substitut du père, joua le rôle d'une barrière devant la récupération de la virilité.

En effet, à la fin d'une séance particulièrement intéressante, nous entendîmes avec une grande satisfaction Pierre s'écrier : « Il (Nacht) va finir par m'enlever l'obsession des petits garçons, — mais ce jour-là *je lui casserai la g...* ! »

Et à une phase plus avancée encore de l'analyse, voici la fantaisie qui revenait souvent :

Promenade sur un lac ; pour que lui Pierre reste à la surface de l'eau (qu'il surnage), il faut que son père et N. (l'analyste) coulent et se noient.

Dans les deux cas, nous retrouvons la situation infantile avec son dilemme : *être vaincu, conserver le père, — ou bien vaincre, mais à condition de supprimer le père.* Pour vaincre, guérir, devenir un homme (surnager), il faut supprimer le père (le faire couler).

C'est pour payer toutes ces tendances hostiles que Pierre s'était infligé tant de souffrances et avait dans ce but dressé son masochisme. Le succès, la réussite impliquant pour l'inconscient de Pierre, la rivalité, la lutte, la suppression du père. Il lui fallait donc

renoncer à la réussite, échouer toujours, et éviter ainsi, à ce prix, de se rendre coupable à l'égard de son père.

Pour mieux comprendre cette situation, il nous faut étudier le *complexe d'Œdipe* de Pierre.

Le complexe d'Œdipe et le complexe de castration

C'est l'analyse du complexe d'Œdipe qui nous fera nettement comprendre le conflit de Pierre avec son père. En effet, nous avons vu combien celui-ci apparaissait à Pierre comme un perpétuel obstacle sur la route. Nous avons vu également combien l'hostilité de Pierre à l'égard de son père était intense de ce fait, — mais nous ne savons pas encore pourquoi tout cela existait, pourquoi le père apparaissait au fils comme un obstacle, obstacle d'autant plus infranchissable qu'il fallait le respecter. Ceci nous devient plus compréhensible dès que nous remontons dans l'enfance de Pierre, dans sa toute petite enfance. A cette époque, Pierre aimait par-dessus tout ses parents, et surtout sa mère, — comme cela arrive chez les petits garçons, dont très souvent l'attachement à la mère est plus marqué. Peut-être l'aimait-il, lui, d'un amour plus intense, plus exclusif que de coutume, car voici ce qu'il nous dit un jour lorsque l'analyse avait déjà pu vaincre bien des résistances et lever certains refoulements.

« Oui, non seulement que j'aimais ma mère, mais *je crevais* de tendresse pour elle, j'aurais voulu être tout le temps avec elle, autour d'elle, en elle, *me confondre avec elle.* »

Aussi se souvient-il avec toute leur précision aiguë et pénible des inflexions que prenait la voix de son père lorsqu'il disait par exemple : « Laisse donc ta mère, j'ai besoin d'elle, laisse-la venir. » Et nous retrouvons là le père-obstacle, mais cette fois-ci dans sa réelle valeur affective et sur le plan direct et véritable.

Car toutes les situations ultérieures, au cours desquelles le père reparaissait comme une barrière, un obstacle, toutes ces situations ne faisaient que reproduire, sur un autre mode, sur un autre plan, — comme déguisée, — la même situation infantile, celle du complexe d'Œdipe : *le père entre la mère et l'enfant,* — le père empêchant l'enfant de garder, d'avoir la mère pour lui tout seul. Car, jusqu'à l'âge de cinq ans (1), ainsi que nous le verrons plus loin, le

(1) Là se place la naissance d'un frère plus jeune, V. .

seul perturbateur, le seul obstacle entre Pierre et sa mère fut son père. Voilà pourquoi il vint à penser, comme tous les enfants se trouvant dans cette situation, qu'il serait bien plus heureux si son père n'existait plus ; alors personne ne l'empêcherait d'avoir sa mère pour lui seul. C'est ainsi qu'il imagina un soir cette prière dont nous avons déjà parlé et dans laquelle il demandait qu'il arrivât un accident mortel à son père. D'où, par la suite, apparaissait le sentiment de culpabilité chaque fois qu'un élan le portait vers sa mère, car cela impliquait fatalement la suppression du personnage gênant, du père, en vertu de la croyance à la pensée toute-puissante, chez l'enfant comme chez les primitifs. Ensuite, par association dans l'inconscient, toutes les femmes devinrent l'objet de la même interdiction, tout élan affectif devait être réprimé parce que coupable, — toujours, bien entendu, pour l'inconscient. Tout désir sexuel devenait donc impossible par la suite. Car Pierre était arrivé à se rappeler également les élans sensuels éprouvés envers sa mère. Nous devons citer ici textuellement ces souvenirs, parce que très importants par un certain détail, comme nous le verrons.

En effet, Pierre nous dit un jour :

« *Je ne sais si c'est un souvenir exact ou une fantaisie* (?) *d'enfant, mais j'ai l'impression que j'ai comme un élan* « *sensuel* » *pour ma mère, et chose curieuse, à ce moment-là apparaît un écran entre elle et moi.* »

Nous trouvons là le deuxième obstacle, la deuxième défense qui l'empêche d'approcher la mère ; la première défense étant due au sentiment de culpabilité, comme nous l'avons vu, — car, pour l'approcher, il fallait supprimer le père. L'écran constitue donc le deuxième obstacle. Mais que veut dire au fond cet écran ?

Poursuivons l'analyse. Une dizaine de séances après que Pierre nous eût parlé de cet écran pour la première fois, il nous fit part de la fantaisie suivante :

« *Je ne puis pas imaginer Mme X...* — *à qui il commençait à faire la cour* — (*c'était la première fois d'ailleurs que pareille chose lui arrivait*) *en train de faire l'amour avec moi ; il y a quelque chose qui m'empêche, il y a quelque chose entre nous, comme un écran!* »

Nous lui fîmes la remarque qu'il s'agissait peut-être du même écran qui apparaissait entre sa mère et lui dans le souvenir précédent.

Et Pierre de s'exclamer : « *Mais alors, j'agis avec toutes les femmes comme avec ma mère !* »

Enfin quelque temps après Pierre rapporta une fantaisie très importante, car elle nous livra la clé du mystérieux écran. La voici : « *Je me représente prêt à me livrer à un coït avec Mme X... lorsque le fameux écran tombe entre elle et moi, et il tombe si vite qu'il me couperait la verge.* »

Nous comprenons maintenant ce que signifie cet écran : il représente la menace de la castration. C'est la deuxième défense de la femme (de la sexualité) : la crainte de la castration (1). Les choses se passent comme si les rapports sexuels avec une femme devaient entraîner la castration. Maintenant nous comprenons pourquoi, lorsque Pierre pensait « sensuellement » à sa mère, l'écran apparaissait entre elle et lui.

Ainsi Pierre a pu reprendre conscience, au cours de l'analyse, de deux phases habituelles et particulièrement pénibles du complexe d'Œdipe :

Désir de supprimer le père (culpabilité), et menace de se voir châtré s'il veut s'emparer de la mère.

Et maintenant nous comprenons mieux le comportement masochiste et le mécanisme d'échecs que nous analysons à la fin du chapitre sur le masochisme.

Nous disions à la fin de ce chapitre « qu'il lui (à Pierre) fallait donc renoncer à la réussite, échouer toujours et éviter ainsi (à ce prix) de se rendre coupable à l'égard du père ».

A l'origine de cette situation, il y avait justement la situation œdipienne, la lutte devant s'engager avec le père et aboutir à sa suppression.

Par la suite, toute lutte et partant tout succès, devait prendre la même signification pour l'inconscient de Pierre. D'où étouffement, refoulement, inhibition de toute la *virilité* (sexuelle et générale, attitude dans la vie) de Pierre.

L'échec apparaît ainsi comme une auto-punition par l'humiliation et la souffrance qu'il comporte. Mais, en même temps, il est un moyen de défense — *l'échec* (le renoncement à la lutte, à la femme, à la mère) donnant la possibilité d'échapper à la menace de punition par le père — à la castration (l'écran qui tombe si vite qu'il couperait la verge).

(1) La crainte de la castration représente la manière habituelle par laquelle le complexe d'Œdipe se résoud ; le petit garçon s'imagine être en danger de se voir châtrer par son père s'il continue à désirer sa mère.

De toute façon, au bout de tout, il y avait l'échec, la punition, la souffrance. Et nous savons comment Pierre avait érotisé toute punition dans sa première enfance, et comment, de par ce fait et grâce à la régression, l'humiliation, la souffrance, la punition étaient pour lui sources de satisfactions masochistes.

Bien entendu, les mêmes mécanismes étaient aussi agissants sur le plan sexuel limité au génital. Aussi toute activité virile (conquérir et posséder une femme) devenait chose interdite pour Pierre.

Sans vouloir anticiper sur ce chapitre, qui sera mieux étudié avec l'activité sexuelle et masturbatoire de Pierre, nous pouvons cependant indiquer ici même quelques faits.

Pour illustrer l'impossibilité qu'il y avait pour Pierre d'entrer en rivalité, en lutte pour une femme, nous pouvons signaler les faits caractéristiques suivants : sur 4 - 5 rechutes (pratiques homosexuelles) que fit Pierre, à partir du deuxième mois de traitement, époque à laquelle les graves choses concernant son homosexualité avaient été liquidées, deux furent faites dans les mêmes circonstances : soirée dans le monde, Pierre s'y trouve avec son frère plus jeune, sa présence *l'inhibe à tel point qu'il se conduit comme avant son traitement,* c'est-à-dire qu'il est sans audace, ridicule, n'ose pas parler aux jeunes filles, n'ose pas danser, etc... Désappointé, découragé et dégoûté, il va à Montmartre et couche avec des garçons. Dans des circonstances analogues, si le frère (substitut du père sans nul doute) (1) n'est pas là, tout va à merveille ; il a de l'entrain, parle facilement, fait la cour aux jeunes filles, danse, etc..., et ne songe nullement à s'en aller courir après des garçons à Montmartre.

L'Homosexualité et la Masturbation

Voyons maintenant de plus près en quoi consistait la vie sexuelle de Pierre avant son entrée en traitement, et même pendant les premiers temps de l'analyse.

Son homosexualité d'abord, — par quoi se manifestait-elle ? Nous ne reviendrons pas sur la description faite par le malade lui-même

(1) Substitut du père et aussi rival par un autre point, sa venue au monde ayant pris une grande partie de l'affection que sa mère lui accordait à lui P. seul. D'où hostilité, agressivité, désir de mort refoulé.

dans le mémoire dont nous avons extrait un fragment et reproduit au début de ce travail. Il nous paraît plus intéressant de montrer quel avait été le comportement de Pierre dans les tout premiers temps du traitement, et avant que celui-ci ait eu le temps de modifier son état. A ce point de vue, il faut distinguer deux *modes* homosexuels chez Pierre très caractéristiques et très différents l'un de l'autre.

Nous indiquerons rapidement le premier mode, car il ne nous intéresse pas particulièrement et n'apporte rien de nouveau à la connaissance du cas. Dans ce premier mode, nous rangeons les pratiques homosexuelles auxquelles se livrait Pierre parfois, et qui reproduisaient ses tendances masochistes.

Ainsi Pierre se livrait à des caresses humiliantes ; par exemple embrasser l'anus du partenaire, ou bien il demandait *qu'on lui urinât dans la bouche,* c'est à ces conditions qu'il avait des érections et des éjaculations.

Voici le deuxième mode (le plus habituel) : l'objet du désir est un adolescent, 15-18 ans, quelquefois un peu plus jeune, d'autres fois un peu plus âgé, mais quoi qu'il en soit, c'est toujours un jeune homme, jamais un homme mûr. Pierre est pris d'un *violent désir de caresser,* de *donner du plaisir,* de « *faire jouir* », comme il dit, le gamin qu'il a choisi, choix fait généralement dans la rue. Pierre éprouve un immense plaisir à déshabiller son partenaire, et surtout à le déculotter. Ensuite, ce sont des étreintes que Pierre prodigue, des embrassements, des caresses sur tout le corps (les fesses surtout) au cours desquelles Pierre lui-même a une éjaculation spontanée ou provoquée par une masturbation mutuelle. Nous voyons dans ce cas Pierre remplir un rôle extrêmement actif, son partenaire ne faisant que se prêter aux caresses qu'il reçoit. Pierre n'a essayé que rarement de se livrer au coït anal, qu'il n'a d'ailleurs jamais pu réussir, son érection tombant à ce moment.

Le trait dominant dans tout ceci est le *grand désir* éprouvé par Pierre de donner du plaisir aux jeunes gens qu'il choisit. Sa volupté vient du plaisir qu'il *donne,* non pas de celui qu'on lui donne, — en somme il reçoit peu au cours de ces ébats, on le caresse à peine, et il ne le demande pas d'ailleurs. *Ce qu'il désire, c'est caresser lui-même, et non pas être caressé.*

Enfin son grand plaisir, comme nous l'avons déjà mentionné, consiste à déshabiller et surtout à déculotter son partenaire. Tout ce

comportement est évidemment assez particulier et l'analyse, en ayant pu faire découvrir le sens de ces manifestations, a aidé grandement Pierre à s'en débarrasser.

Grâce à l'analyse, en effet, il apparut que Pierre, en se livrant aux pratiques dont nous parlons, se jouait à lui-même un double jeu ; il était à la fois lui-même et sa mère, il s'identifie en même temps aux jeunes gens qu'il caresse (qu'il appelle toujours d'ailleurs des petits garçons, quoi qu'ils ne le fussent jamais, — il s'agissait toujours de jeunes gens de 15-18 ans) et avec sa mère. Ainsi, en caressant les garçons, il se caressait lui-même, en même temps l'auteur des caresses n'était plus lui, mais sa mère. Il obtenait de cette façon les caresses et l'amour que, tout petit garçon, il avait ardemment désiré recevoir de sa mère, et que d'ailleurs il a partiellement reçu. En effet, Pierre s'est souvenu (nous croyons déjà l'avoir indiqué) combien il était satisfait et heureux, lorsque, après avoir fait dans sa culotte, *on* le déshabillait (*on*, c'est la bonne et la mère) et on lui nettoyait le derrière. Il ajoutait en parlant de ses souvenirs que, bien plus tard, étant déjà grand garçon, il aurait tant aimé que cela se reproduisît.

Enfin, dans le même ordre de faits, il se souvient aussi d'un autre grand plaisir : sa mère, le soir, venait le border dans son lit d'enfant, et bien souvent, avant de le quitter, elle le découvrait et lui embrassait les fesses ! Ces quelques souvenirs indiquent les circonstances qui ont favorisé là une fixation libidinale.

Voilà pourquoi il avait fait dans sa culotte si tard, et voilà aussi pourquoi il avait toujours été insupportable avec sa mère, malgré son affection pour elle.

Dans les deux cas, il espérait inconsciemment obtenir de nouveau que sa mère lui touchât les fesses.

Un jour, Pierre nous dit qu'il avait quelque chose d'agréable à nous dire, mais qu'il hésitait à le dire, *craignant* que cela ne nous fasse trop plaisir. Il le dit quand même, et voici ce qu'il raconte : la veille, il avait reçu la visite (il était à ce moment dans une maison de santé) de sa mère ; il n'y avait plus eu de scène, ni de cris, tout s'était passé normalement, « *puisque maintenant je sais ce que je voulais obtenir par mes scènes, je voulais qu'elle me donnât la fessée, — mais, d'autre part, je sais que cela n'est plus guère possible, alors je ne fais plus de scènes* ».

Voici maintenant une fantaisie que Pierre eut un jour dans la

séance même de psychanalyse, et qui nous paraît également très significative :

« Je vais prendre l'ascenseur et faire un tour dans l'inconscient (c'était là une image familière que Pierre employait en plaisantant quand il voulait volontairement se laisser aller à un abandon total dans les associations d'idées) :

Premier étage : filles, — les regarde, mais il est navré de ne rien éprouver pour elles, se dérobe, s'excuse... et passe...

Deuxième étage : jeunes gens, des voyous de Montmartre, cela lui dirait davantage, — mais non, Nacht est là, et il a honte...

Troisième étage : petits garçons à culotte courte, là il est content, il exulte de joie, est ravi et crie : « *Ça, c'est des petits Pierre R. !* » (R. : initiale de son nom de famille.)

Il en est content, mais il aperçoit tout à coup une femme, une femme nue, cela ne peut être que sa mère, dit-il, « *mais que fait-elle ici ; vraiment, est-ce que j'ai désiré jamais qu'il se passe quelque chose entre elle et moi, — pourtant, quelle jouissance j'éprouverais à être déculotté, à être fessé ! Est-ce possible que j'aie désiré cela ? Oui, mais quand j'étais bébé* (?!), *maintenant nous sommes des petits garçons en culotte courte,* etc... »

Quatrième étage : y voit son père, sa mère, Nacht, comprend pourquoi il aime les petits garçons, il veut retrouver un plaisir déjà connu et qu'il recherche toujours ; il comprend tout cela, ce qui ne l'empêche pas pourtant d'y trouver de l'agrément ».

Se lamente cependant : « Voilà pourquoi je suis où j'en suis, parce que ma mère m'a masturbé (?!), et *si je parlais de mon père qui me donnait des coups,* qui était dur, autoritaire, que puis-je *s'ils ont été ainsi ? Voilà pourquoi P. R. est un pédéraste !* Que faire ? Etc..., etc... »

Cette fantaisie nous semble vraiment une belle démonstration du mécanisme de l'activité homosexuelle de Pierre.

Quant au désir d'identification avec sa mère, nous en trouvons des preuves démonstratives dans des phrases comme celles-ci :

« J'avais besoin de ma mère, de sa tendresse, de son amour, plus que de tout...

» Je l'aurais *mangée,* je voulais *me confondre* avec elle, *disparaître en elle,* etc..., etc... »

Mais pourquoi Pierre s'était-il identifié avec sa mère ? Parce que c'était là la meilleure solution qu'il avait trouvée pour sortir du

conflit créé par le complexe d'Œdipe. L'enfant tourne ainsi la difficulte créée par la situation œdipienne. Ne pouvant, par crainte du père, désirer la mère, il la prend en s'identifiant avec elle, en faisant corps avec elle, il lui appartient, et elle lui appartient ainsi, mais sans que cela s'accompagne de risques de culpabilité que la situation œdipienne implique. Pierre avait procédé de la même manière.

Nous allons maintenant dire quelques mots au sujet du complexe de la *masturbation*. Il jouait un rôle assez important chez Pierre qui avait des périodes au cours desquelles il se masturbait tous les jours. Sa manière la plus caractéristique, la voici. Le matin, Pierre s'arrangeait pour traîner tard au lit, puis à un moment donné il entrait en érection, et il se masturbait, ensuite il faisait la grasse matinée. Mais la masturbation avait lieu presque toujours dans ces conditions : impossibilité de quitter le lit le matin.

L'analyse a pu faire découvrir que si Pierre restait à traîner si tard au lit le matin, c'était précisément pour *montrer*, pour avouer qu'il se masturbait, — tout comme lorsqu'il arborait sa culotte salie pour témoigner qu'il avait fait dans sa culotte. Ainsi, il voulait que sa mère fasse à nouveau ce qu'elle avait parfois fait lorsque Pierre était petit, et qu'elle l'avait surpris le matin en train de se masturber, et qu'elle lui avait donné la fessée. Il avait ainsi établi un *contact sexuel* entre sa mère et lui, la punition se confondait là encore avec son objet. Pierre voulait, en restant si tard au lit, montrer à sa mère qu'il se masturbait, même quand il ne l'aurait pas fait, et ainsi lui montrer quelque chose de sexuel. De plus, il se faisait ainsi punir, — il l'espérait tout au moins, — et nous retrouvons là de nouveau l'empreinte masochiste si forte et si constante de Pierre.

Nous avons vu les complexes qui étaient à la base du comportement morbide névrotique de Pierre. Ce comportement peut d'ailleurs être caractérisé en deux mots : *révolte et besoin de souffrir*.

Révolté, Pierre l'était contre tout dans la vie, parce que révolté contre son père. Masochiste, il l'était, parce qu'il lui fallait, en souffrant, en échouant, apaiser son sentiment de culpabilité inconscient dû à ses conflits infantiles.

Pour des raisons analogues, la sexualité de Pierre ne pouvait pas s'épanouir librement, — par un retour en arrière, régression, —

elle trouvait expression et satisfaction dans le masochisme d'une part, dans l'homosexualité de l'autre. Enfin, toute l'affectivité de Pierre était inhibée et refoulée en raison de tous ces conflits ; il n'aimait personne et n'éprouvait aucun besoin d'affection. A son entrée en traitement, il faisait même cyniquement la profession de foi la plus monstrueusement égoïste.

*
* *

Et à présent ? A présent, Pierre n'est plus le même être, — il le dit lui-même, et il dit vrai. Voici d'ailleurs ce qu'il disait vers la fin de son onzième mois d'analyse (ceci pour résumer la situation et sur notre demande) :

« J'ai acquis ma virilité avec tous les attributs qu'elle comporte. Après avoir, pendant le cours du traitement, détesté mes parents, parce que je les avais trop aimés et en avais souffert, parce que je les accusais d'avoir réprimé ma virilité, j'en suis arrivé à considérer ma mère comme une vénérable femme, pleine de qualités, et qui a droit au respect et à l'affection de son fils, — plus, à son obéissance. Mon père, comme un brave homme, dont le caractère m'est peu sympathique et la fréquentation désagréable, mais qui a pris de la peine et a eu des soucis graves à mon sujet ; qui n'est pas plus responsable de son comportement souvent maladroit vis-à-vis de moi que je ne l'ai été du mien vis-à-vis de lui, et qui a droit à mon respect et à ma reconnaissance, — non plus à mon obéissance.

» J'ai compris la femme, que j'ignorais complètement, et su la désirer. J'ai eu quelques rapports sexuels heureux, et je suis intimement persuadé que j'aurai les rapports les plus normaux avec la femme que l'évolution de mon nouvel état et son épanouissement me donneront l'occasion de conquérir. »

Les rapports entre Pierre et ses parents sont devenus normaux. L'état de révolte latente et permanente n'existe plus, l'attitude de soumission exagérée pour compenser la révolte et l'hostilité, non plus. Les relations de Pierre avec sa mère sont celles d'un fils respectueux et affectueux. Les conflits et les complexes se rattachant à la personne de sa mère ayant été liquidés, les inhibitions et les autres mécanismes névrotiques n'ont plus raison d'être. Aussi Pierre n'a plus aucune crainte de témoigner son affection à sa mère. Si les changements n'ont pas pu aller aussi loin pour le

père, cela tient beaucoup au caractère de celui-ci. Cependant, là aussi, les rapports sont plus normaux. Pierre n'est plus un révolté contre sa famille, et son caractère est devenu supportable dans la vie en général. Mais le point le plus important est la disparition des tendances masochistes qui jouaient un rôle si fâcheusement important dans la vie de Pierre.

Débarrassé de son besoin inconscient de se nuire, d'échouer (et aussi des aptitudes à jouir de cet état de choses), Pierre a réussi à fréquenter le monde avec facilité, aisance et même un certain succès.

Il a réussi à modifier à son égard l'opinion de la majorité des membres de sa famille qui ont cessé de le mépriser. Il s'est rendu agréable, sympathique et s'est fait apprécier.

Enfin il a su trouver une situation, et là se montrer capable, actif, travailleur. Rapidement, il a su gagner la sympathie de ses collègues et l'estime de ses chefs, lui qui toujours avait échoué partout et toujours.

Enfin sa vie sexuelle s'est également transformée. Durant l'analyse, il a traversé plusieurs étapes que nous allons passer brièvement en revue. Tout au début apparut une certaine « tiédeur » à l'égard de ses aventures habituelles, et surtout de leurs « héros » homosexuels. Il avait un certain mal à se décider à des escapades à Montmartre, — endroit habituel de ses exploits. Il les espaça d'ailleurs si bien que, dans les premiers mois du traitement, il n'eut que trois rapports. Aussi bien qu'il nous dit un jour : « *Vous m'avez pris les garçons, mais vous ne m'avez rien donné à leur place !* »

Puis, petit à petit, il se rapprocha des femmes. Il aurait d'ailleurs toujours désiré la société des femmes, mais n'avait jamais *osé* les approcher. Et, s'il les approchait, il se montrait bien entendu gauche et ridicule, tellement il en était impressionné (peur inconsciente).

Pendant les premiers mois de son traitement, Pierre se trouvait dans une maison de santé. Progressivement, il fit des connaissances féminines, s'y plut parmi certaines, commença des flirts et se mit même en frais de galanterie. Un jour, il nous dit au début d'une séance : « Je deviens complètement fou, — ou bien alors je guéris ! » Il avait la veille fait des « folies » pour une jolie femme ! Puis, un jour, il fit la découverte heureuse qu'en dansant il avait des érections, qu'il désirait des femmes ! A partir de ce jour-là, il

disait : « *Je ne suis pas un homosexuel, j'aime les femmes, je suis seulement un... masochiste !* »

Malheureusement, il ne put réussir aucune aventure. Alors, il se décida à fréquenter des maisons de prostitution, ou bien à prendre des femmes dans les cafés ou les dancings.

Il commença ainsi à avoir des rapports sexuels avec les femmes.

Les premiers, bien entendu, furent assez insatisfaisants. L'érection tombait dès qu'il voulait pénétrer dans le vagin (peur de la castration), ou bien il éjaculait aussitôt qu'il avait à peine touché la vulve de la femme. Enfin, très souvent, il n'avait des érections que s'il s'était livré auparavant à des caresses plus ou moins répugnantes : lécher l'anus de la femme par exemple (masochisme). Il lui fallait payer le droit de jouissance sexuelle par l'humiliation. Mais, petit à petit, ces difficultés s'atténuaient, et vers le septième ou huitième mois de l'analyse, lorsqu'il rencontra une professionnelle assez habile pour feindre le désintéressement à l'argent et une certaine attirance vers Pierre, il réussit à avoir des rapports sexuels tout à fait satisfaisants à tous les points de vue : érection et éjaculation tout à fait normales. Et surtout grande satisfaction éprouvée par Pierre, — sentiment de triomphe, — fierté d'être un mâle !

Mais la même professionnelle fut lassée un jour du rôle qu'elle jouait. Quand Pierre s'en fut aperçu, il eut une telle déception qu'il erra toute la nuit de Montmartre à Montparnasse, pour finir le matin dans un hamam où il se livra à de la masturbation réciproque avec le masseur de l'établissement !

Les quelques rechutes qu'il fit durant son traitement eurent lieu à la suite d'événements analogues, ou bien lorsqu'il eut à éviter d'entrer en rivalité avec une autre homme (mais nous l'avons déjà indiqué au chapitre sur le complexe d'Œdipe). Dans ces conditions, pour éviter les difficultés, il se « rabattait » sur les garçons, mais jamais il ne le fit autrement que comme un pis-aller, et jamais il n'en *tira plus de satisfaction*. Au contraire, il en fut toujours plutôt dégoûté après, — et même, pendant ses pratiques homosexuelles, il ne pouvait s'empêcher de songer combien les choses étaient « *plus dans la normale* » avec une femme, et combien plus de plaisir il en tirait, car, avec les hommes, il n'éprouvait plus aucune satisfaction.

Il nous faut enfin insister sur le changement général dans le

comportement et l'affectivité de Pierre, ce qui, à notre point de vue, représente l'acquisition la meilleure du traitement.

Ainsi, Pierre acquit « toute sa virilité », comme il le dit lui-même. Peut-être « *toute* » la virilité, est-ce un peu trop dire — pour le moment tout au moins, — mais en tout cas il n'est plus comparable, à l'heure actuelle, à ce qu'il avait été avant le traitement. Il le sait d'ailleurs, et il en est très heureux. On ne saurait trouver plus de satisfaction au bout d'un traitement de cette nature que celle qu'exprime cette phrase de Pierre : « *J'étais un petit garçon avant la psychanalyse, maintenant je suis un homme !* »



La dernière fois que P... vint nous voir, ce fut plus d'un an après la fin du traitement. Il nous fit part de son état qui est satisfaisant à tout point de vue.

Il a réussi à se créer une situation ; il a la sympathie et l'estime des gens qui forment ses relations tant d'affaires que personnelles. Il est heureux de vivre et son humeur est toujours égale.

Il a une maîtresse depuis quelques mois et se livre avec elle à des rapports sexuels normaux. Il a eu deux ou trois rechutes depuis un an (petites visites dans des bains de vapeur où il s'est fait masturber).

Mais il a eu l'impression que tout cela il le faisait sans y prendre une part active, comme se livrant à une vieille habitude.

Il n'en a tiré aucun plaisir et à sa dernière visite, il avait l'impression nette, pour la première fois, qu'à l'avenir cela ne se reproduirait plus.

Explication d'un rêve

Par R. ALLENDY

Mme X., soignée pour frigidité, apporte, vers la fin du premier mois d'analyse, un rêve qu'elle raconte ainsi :

« J'avais entrepris un grand dessin pour représenter un pays de montagnes ; c'était un fusain terne et laid. Mon mari avait repris mon dessin et en avait fait quelque chose de très bien. Je le montrais avec fierté à une dame que j'ai connue dans ce pays, disant qu'il était presque entièrement de moi et que mon mari n'en avait fait qu'une très petite partie. Lui était présent et se faisait complice de mon mensonge.

» Ensuite, une ampoule électrique venait à manquer ; l'obscurité se faisait. J'allais en chercher une autre et je m'engageai dans un long couloir. Je cherchais d'abord les W.-C. et j'y entrais, puis j'en ressortais pour entrer dans une salle de bains sombre et pas très propre. J'en sortais encore sans avoir trouvé d'ampoule. A ce moment, un gros homme horrible voulait m'embrasser ; nous étions au pied d'un escalier. Je me réveillai avec angoisse. »

Le psychanalyste. — A quoi vous fait penser ce pays de montagnes ?

La patiente. — J'y ai été il y a deux ans ; j'y ai connu deux dames très gentilles et un homme avec qui j'ai flirté. C'était si agréable qu'au lieu d'y rester huit jours comme je devais, j'y suis restée bien plus longtemps. Là était aussi mon oncle, avec une femme que je détestais. J'ai réussi, avec une crise de nerfs à moitié volontaire et l'influence d'un médecin, à la faire partir avant moi.

Le psychanalyste. — C'était donc un endroit agréable, plein de souvenirs amicaux et sentimentaux, et où vous avez eu une victoire sur votre rivale ?

La patiente. — Certainement.

Le psychanalyste. — C'est pourquoi sans doute, ce pays inspira votre dessin. Il s'agissait, dans le rêve, de retrouver plaisir et succès. Mais à quoi vous fait penser le fait de dessiner ?

La patiente. — J'ai fait du dessin autrefois ; c'est même ainsi que j'ai connu mon mari ; il avait un joli talent.

Le psychanalyste. — Le fait de dessiner rappelle donc le moment où votre mari vous a connue, autre période favorable au point de vue sentimental ?

La patiente. — C'est exact.

Le psychanalyste. — Le pays et le dessin ont donc un sens identique, mais le dessin représente ce que vous avez de commun avec votre mari, ce qui vous unit à lui, et le pays représente ce qui est en dehors de lui. C'est une allusion au fait d'être aimée et conjugalement et extra-conjugalement.

La patiente. — Si vous voulez.

Le psychanalyste. — Or, ce qui vous unit à votre mari, ce que vous avez en commun, c'est sans doute le lien sexuel, et il n'est pas étonnant que le rêve fasse allusion à ceci, puisque c'est la raison pour laquelle vous vous soignez. A ce point de vue, l'ampoule qui s'éteint et que vous cherchez à remplacer, dans la deuxième partie du rêve, pourrait bien représenter ce qui éclaire la vie sexuelle, c'est-à-dire le plaisir de l'amour, et cela d'autant plus que le rêve se termine par l'étreinte d'un homme.

La patiente. — Je l'admets.

Le psychanalyste. — Ne croyez-vous pas maintenant que cette ampoule, qui symbolise ainsi l'amour par sa fonction éclairante, ne pourrait pas aussi, par sa forme, symboliser autre chose ?

La patiente. — Je vois à quoi vous pensez, mais à quoi vous servira-t-il de prétendre que l'ampoule a une forme phallique ?

Le psychanalyste. — A compléter le sens de votre rêve, car si l'ampoule possède cette signification phallique, il n'est plus indifférent de la promener dans un couloir. Vous serez bien obligée d'admettre la signification anatomique et complémentaire du couloir ?

La patiente. — Vous tenez à compléter votre symbolisme ?

Le psychanalyste. — Et vous, vous ne tenez plus à y voir clair (comme dans le rêve, d'ailleurs), parce que nous approchons de choses dont vous aimeriez mieux ne pas parler, je suppose.

La patiente. — Et lesquelles ?

Le psychanalyste. — Nous y arrivons, mais d'abord, dites-moi à quoi vous fait penser une salle de bains ?

La patiente. — A la nudité, à un bain agréable et frais, à la toilette...

Le psychanalyste. — Nous revenons donc à une signification sexuelle. Mais n'avez-vous pas dit que la salle de bains du rêve n'était pas très propre ? Je sais, par ailleurs, que l'acte sexuel comporte pour vous une certaine impression de dégoût. Il n'est donc pas étonnant que la salle de bains où se place l'ampoule soit un peu sale. Mais alors, que faut-il penser des W.-C. ?

La patiente. — .....

Le psychanalyste. — Qu'il s'agit de quelque chose de bien plus sale, je suppose, surtout quand il s'agit d'y mettre l'ampoule ? N'avez-vous pas essayé toutes sortes de choses avec votre mari, pour trouver le plaisir qui vous fuit ?

La patiente. — Oui, c'est vrai ; nous avons tout essayé.

Le psychanalyste. — Sans parvenir à rétablir la lumière ?

La patiente. — Sans y parvenir.

Le psychanalyste. — Bien. Voilà ce dont il vous était désagréable de parler. Revenons maintenant à la première partie du rêve. Je pense que faire le dessin signifie réaliser l'œuvre d'art, réussir à trouver la volupté, et que vous comptez sur le talent de votre mari pour suppléer à votre insuffisance !

La patiente. — Si vous voulez.

Le psychanalyste. — Il serait cette fois superflu d'insister sur la signification phallique du fusain dont se sert votre mari. Mais que pouvez-vous me dire de cette dame devant qui vous vous vantez d'être le principal auteur du dessin ?

La patiente. — C'est une amie très agréable...

Le psychanalyste. — Pourquoi se trouve-t-elle mêlée à ces questions d'intimité sexuelle ? Sans doute avez-vous parlé de ces sujets avec elle ?

La patiente. — Oui, naturellement.

Le psychanalyste. — Mais pourquoi mettez-vous votre point d'honneur, devant elle, à devoir très peu de chose à votre mari, alors qu'en réalité vous attendez tout de lui ?

La patiente. — Elle disait qu'il ne faut pas de laisser dominer par les hommes.

Le psychanalyste. — Vous accepteriez donc d'être dominée, à condition que cela ne se sache pas ?

La patiente. — Ma mère me donnait les mêmes conseils.

Le psychanalyste. — Et vous considérez le fait de devoir du plaisir à l'homme comme une servitude honteuse ?

La patiente. — Naturellement !

Le psychanalyste. — Est-ce si naturel que vous pensez ? Je comprends alors que dans le rêve votre mari se fasse complice de votre mensonge : vous désirez qu'il en soit ainsi, c'est-à-dire qu'il n'ait pas l'air de triompher de vous pour avoir réalisé le grand-œuvre de vous émouvoir ?

La patiente. — Ceci n'est pas étonnant, après ce que vous savez de mon enfance.

Le psychanalyste. — Aussi bien, n'avez-vous pas besoin de vous disculper de cela. Je ne vous accuse pas. Mais votre ton indiquerait que vous avez à vous disculper d'autre chose en ce qui me concerne.

La patiente. — De quoi donc ?

Le psychanalyste. — Nous allons chercher. A quoi vous fait penser le bas d'un escalier, comme celui de la scène finale du rêve ?

La patiente. — Un escalier sombre. Le vôtre n'était pas éclairé tout à l'heure.

Le psychanalyste. — L'escalier a souvent un sens de coït dans les rêves, mais, pour les femmes, c'est habituellement l'escalier qu'on descend. Vous, vous ne prévoyez pas la chute, la descente, le laisser-aller dans votre rêve, puisque la disposition est telle qu'on ne peut que monter, donc se comporter en homme, dominer la situation. Il est naturel que, si vous considérez l'amour comme une soumission inacceptable, vous n'envisagiez pas d'autre solution que monter, c'est-à-dire triompher. Mais que vient faire mon escalier dans cette affaire ? Ne voulez-vous pas dire que vous souhaitez que notre analyse reste obscure parce qu'en faisant la lumière, je vous dominerais d'une certaine façon ?

La patiente. — Je dois avouer qu'hier j'ai cherché à vous tendre un piège que vous avez évité, mais aujourd'hui je n'ai plus les mêmes sentiments.

Le psychanalyste. — J'en suis heureux. Mais revenons à votre rêve. A quoi vous fait penser l'homme qui se précipitait pour vous embrasser ?

La patiente. — A Jacques N., l'homme le plus dégoûtant que je connaisse.

Le psychanalyste. — Donc, toute l'horreur masculine. Mais d'où donc surgissait ce personnage ?

La patiente. — Je le trouvais tout à coup derrière moi.

Le psychanalyste. — Et qui donc est derrière vous, ici, à côté de l'escalier sombre ?

La patiente. — C'est vous, mais...

Le psychanalyste. — Voilà donc de quoi vous vouliez vous disculper. Vous voyez combien vos sentiments à mon égard sont ambivalents. Vous me rapprochez de l'homme le plus dégoûtant et vous avez de l'angoisse à l'idée que je pourrais vous saisir, c'est-à-dire vaincre votre opposition, de quelque façon, intellectuelle ou autre, que vous l'entendiez. Il n'y a d'ailleurs pas de raison pour que vous vous soumettiez plus volontiers au travail psychanalytique qu'à l'acte conjugal. Etant donné que, dans votre enfance, vous avez imaginé les rapports avec les hommes comme quelque chose d'atroce, c'est sous cette forme atroce que votre instinct profond tendrait à les réaliser (et c'est pourquoi vous aimez jouer à la bataille avec votre mari) ; mais c'est devant cette atrocité que votre inconscient recule. En somme, votre rêve pose un problème.

La patiente. — Je ne vois pas bien l'intérêt que vous y trouvez, en dehors des pratiques anormales que vous m'avez fait avouer.

Le psychanalyste. — L'intérêt principal du rêve est dans l'indication causale qu'il donne de votre frigidité. On pourrait le traduire ainsi : « J'ai beau essayer, dans mon ménage et au dehors, tous les moyens possibles, normaux et anormaux, de trouver le plaisir, je ne pourrais y arriver qu'à la condition de ne pas me montrer, du moins en apparence, inférieure à l'homme. Pour le moment, j'hésite à céder à mon mari pour le plaisir, de même qu'à mon médecin pour la guérison. »

La patiente. — Je suis pourtant assez malheureuse de mon état.

Le psychanalyste. — Sans doute, mais n'avez-vous pas rappelé, dans vos associations d'idées, qu'une crise de nerfs vous avait une fois servi à éliminer une rivale, c'est-à-dire à en imposer à votre oncle ? Pourquoi votre frigidité actuelle ne serait-elle pas utilisée comme un moyen de ne pas céder ?

La patiente. — C'est possible.

Le psychanalyste. — Nous sommes donc d'accord. D'ailleurs, à propos de lampe éteinte, comme dans le rêve, je dois vous faire remarquer que, depuis deux ou trois séances, vous m'avez demandé d'éteindre une des lampes de mon cabinet, disant qu'elle vous faisait mal aux yeux. C'est une manière de me châtrer. Pourtant, le rêve nous permet d'espérer que vous ne tarderez pas à céder.

. . . .

MÉMOIRES ORIGINAUX

PARTIE APPLIQUÉE

Deuil, Nécrophilie et Sadisme

Par Marie BONAPARTE

L'horreur chez Poe

Les étranges créations d'Edgar Poe (1) avaient attiré, dès leur parution, l'attention des littérateurs et du public. Je dis l'attention, non pas la sympathie. Malgré le goût ambiant d'alors pour les spectres et les châteaux branlants, pour Hoffmann (2) ou Anne Radcliffe (3), il y avait quelque chose, dans l'œuvre de Poe, qui, tout en le frappant, repoussait le public, surtout le public, encore si puritain, d'Amérique. Non pas que l'œuvre d'Edgar Poe contînt rien de licencieux au sens sexuel habituel ; comme devait le remarquer bientôt Baudelaire, il est peu d'œuvres qui soient aussi chastes en apparence que l'œuvre d'Edgar Poe (4) ; mais dans les *Contes grotesques et arabesques* éclatait un tel goût, une telle prédilection pour l'horrible, une telle force d'évocation de celui-ci, que les plus admiratifs eux-mêmes se sentaient, sinon repoussés, du moins inquiétés.

On reprochait à Poe de faire écho, en la forçant trop, à la note terrifiante de la littérature romantique allemande d'alors. Il répondait à juste titre que « cette terreur (la sienne) n'était pas de l'Allemagne, mais de l'âme (5) ». C'est d'ailleurs pourquoi, contrairement à l'horreur voulue de tant de productions d'alors, ou de depuis, elle trouvait et trouve encore le chemin de l'âme d'où elle était venue.

On sait, en particulier, le *coup de foudre* qu'éprouva Baudelaire, lorsqu'il découvrit Poe. Le grand poète français devait consacrer dix-sept ans à le traduire, à rendre en français le *frisson nouveau* (6) qui l'enthousiasmait, à recréer, pour ainsi dire, l'œuvre étrangement macabre du conteur américain en français (7). De mystérieuses affinités, Baudelaire eut dit des *concordances*, reliaient en effet, par delà l'Atlantique, le Français à l'Américain, malgré la différence extérieure de leurs modes de vie.

Mais Baudelaire ne devait pas être le seul à subir aussi complè-

tement le charme poesque, à la fois repoussant et fascinant. Toute l'école symboliste française suivait. Et en dehors de toute école, les générations qui se lèvent se repenchent, l'une après l'autre, aux soirs de leur adolescence, sur les pages de Ligeia, de la rue Morgue, de la Maison Usher, y jouissant à leur tour du frisson, non pas nouveau, mais éternel, qui s'en dégage.

Les diverses réactions à Poe

Le secret de l'art et de l'influence de Poe a exercé la sagacité d'un nombre incalculable de critiques. Il est peu d'auteurs sur qui l'on ait davantage écrit.

Dès le lendemain de sa mort, Rufus Griswold, pourtant son exécuteur testamentaire, publiait cet article (8) où l'homme était flétri, avec une indignation facile d'ex-clergyman contre le poète dipsomane mort de délire alcoolique ; d'autres (9-10) prenaient la défense du génial disparu, en attendant que Baudelaire, en bon satanique qu'il était, vint exalter et l'alcool et l'opium, saints péchés auxquels Poe, d'après lui, aurait dû son inspiration rare. Ces deux attitudes affectives opposées envers le génie lointain qui ne laissait personne indifférent allaient engendrer, tout un bout de temps, deux lignées parallèles d'accusateurs ou de panégyristes, distribuant, aussi aveuglement les uns que les autres, ou le blâme ou la louange.

Vers la fin du siècle passé cependant, l'esprit médico-scientifique matérialiste triomphant inaugurait une autre sorte de critique : Lauvrière (11), dans une monumentale étude, voyait en Poe un dégénéré supérieur ; Probst (12), dans un petit opuscule, le qualifiait d'épileptique. On en trouvait alors partout. Mais pour que fût recherché le dynamisme profond auquel obéissait un Edgar Poe, il fallait que la psychologie eût acquis de nouvelles bases par de nouvelles méthodes. C'est pourquoi il était impossible, avant Freud, avant la psychanalyse, de comprendre dynamiquement un Edgar Poe.

D'abord, comment comprendre qui que ce soit quand, à l'exemple de Lauvrière, déjà cité, on consacre cinq ou six cents grandes pages à un auteur sans y effleurer, fût-ce d'une seule ligne, le problème sexuel propre à son héros ? Or, le problème, chez Poe, était d'importance : il semble en effet qu'Edgar Poe ait été un inhibé sexuel

total quant aux réalisations pratiques, que ses relations avec sa femme-enfant Virginia, en particulier, devant lesquelles le discret Lauvrière s'arrête avec respect, n'aient été aussi idéales que parce que pathologiquement réduites aux rapports d'un grand frère à sa petite sœur.

Aucune étude psychanalytique de quelque envergure n'ayant encore été tentée, à ce que je sache, sur Edgar Poe, je me décidai à en entreprendre une sur ce sujet qui me fascinait. Avant moi, cependant, d'autres avaient déjà posé des jalons. Krutch (13), le grand critique américain, dans une étude sur Edgar Poe, parue voici deux ou trois ans, avait fort bien entrevu les vraies données du problème. Ce n'est pas en vain que Krutch respirait cet air actuel d'Amérique, tout imprégné de freudisme : il osait affirmer le premier le fait et l'importance de l'inhibition psycho-sexuelle d'Edgar Poe pour comprendre son œuvre et sa vie, et il rapportait cette carence à une fixation plus que juvénile, infantile : par delà la mort de Mme Stanard, mère d'un de ses camarades, l'Hélène de son adolescence, morte quand Edgar avait quinze ans, sans doute, osait insinuer Krutch, à la vraie mère du poète, la jeune actrice Elisabeth Arnold, morte alors que son fils n'avait pourtant pas trois ans.

La vie d'Edgar Poe

Je retracerai ici en peu de lignes la biographie d'Edgar Poe. Edgar, né en 1809, était fils de David Poe, — fils lui-même du « Général Poe » de Baltimore, — et d'une jeune Anglaise, Elisabeth Arnold, actrice, enfant de la balle, que David Poe, s'étant enfui de chez ses parents pour se faire acteur, avait épousée. David était son second mari ; de ce second mariage, elle allait avoir trois enfants : Henry, Edgar et Rosalie. David, sans doute alcoolique et tuberculeux, disparaît de la vie de sa femme avant la naissance de Rosalie ; quant à Elisabeth, elle-même tuberculeuse, miséreuse, elle s'éteint à vingt-quatre ans, en cours de tournée, à Richmond, en Virginie, dans un logis de passage, entre ses deux plus petits enfants. L'aîné, Henry, avait été laissé chez ses grands-parents à Baltimore. Des personnes charitables de la ville adoptent les deux petits : Rosalie — quatorze mois — est recueillie par la famille Mackenzie, Edgar — deux ans onze mois — par le ménage Allan.

On ne sait bien entendu pas par des documents, par des témoi-

gnages extérieurs précis, si, dans le pauvre logis meublé de Mme Phillips, la marchande de modes et de frivolités, chez qui Elisabeth Poe demeurait, les petits enfants virent leur mère étendue morte, entre des bougies. Mais il est, pour pouvoir presque l'affirmer, des témoignages aussi probants que des pièces historiques : les contes même d'Edgar Poe où celui-ci a projeté les souvenirs indestructibles conservés en son inconscient. En tout cas, même si l'enfant n'avait pas contemplé la chair glacée et cireuse du cadavre, cette chair dont est pétri si amoureusement le visage et de Bérénice et de Madeline et de Rowena, le petit Edgar aurait inévitablement vu, jour après jour, sur les traits, dans le corps de sa mère chérie, les progrès de la phtisie, l'amaigrissement, la toux et les hémoptysies. C'est pourquoi, en vertu des fixations profondes régnant en l'inconscient, et de l'automatisme de répétition qui les font par la suite dominer notre vie, Edgar Poe devait rester condamné à aimer de passion des femmes porteuses des attributs morbides ou mortuaires de sa mère chérie, soit dans la fiction, soit dans la vie.

Edgar est donc recueilli à trois ans dans la maison de John Allan, riche négociant écossais établi en Virginie. Là, il trouve une nouvelle tendre maman : la femme de John Allan, Frances, plus une large aisance à lui jusque-là inconnue. Mais John Allan n'est pas enchanté de l'adoption, par sa femme, de l'orphelin d'acteurs, il le traite avec une certaine dureté, ne lui épargne pas — pour son bien ! — les châtiments corporels. Edgar doit subir, sous l'influence de la férule du marchand écossais, un refoulement intense de sa sans doute précoce sexualité, qui ne s'en fixe que davantage au paradis d'amour introublé et perdu où régnait sa mère mourante, morte et chérie.

A la puberté, comme il est de règle, le complexe d'Œdipe primitif de la première enfance est réactivé : en même temps qu'Edgar commence à se révolter contre la férule de John Allan, contre l'autorité du Père, l'ardeur amoureuse pour la Mère disparue renait ; Edgar tombe éperdument amoureux, à quatorze ans, de Mme Stanard, qui, à trente ans, est elle-même marquée pour la mort, et meurt folle peu après. Il racontera plus tard avoir été hanter sa tombe, la nuit.

Edgar s'éprend alors cependant d'une toute jeune fille, Elmira Royster ; on l'en sépare. Après diverses dissipations à l'Université, excès de jeu, d'alcool, où la femme n'avait pas de part, Edgar finit

par s'enfuir de la maison de M. Allan et par s'engager, par nécessité, dans l'armée. Il passe par l'école des cadets : il s'en fait bientôt chasser. Edgar Poe semble ainsi, par deux fois, s'être identifié à son père David, lequel avait fui de chez ses parents.

La misère guette Edgar Poe. Sa mère adoptive, sa protectrice, Frances Allan, après une longue maladie de langueur, qui devait lui donner, aux yeux de son fils adoptif, un charme de plus, est morte à son tour. John Allan, remarié, va déshériter Edgar. Alors celui-ci retrouve une nouvelle mère nourricière en sa tante paternelle, Mme Maria Clemm. Elle le recueille et le nourrira jusqu'à sa mort. C'est chez elle qu'il trouve sa femme en l'enfant débile et arriérée de Mme Clemm, Virginia, qu'il épouse à vingt-six ans alors qu'elle n'en a que treize. Virginia, bientôt, devient tuberculeuse à son tour : son mari ne l'en aime que plus. Elle crache le sang : dans des alternatives d'espoir et de désespérance, écrit Poe, il s'enfuit de chez lui à la taverne. On l'en ramène chaque fois atrocement malade ; Mme Clemm le soigne tendrement. A domicile, il ne peut chasser ses dépressions que grâce à l'opium. Entre temps, il écrit ces contes où glissent les mortes vivantes qui hantent ses rêveries auprès du chevet de sa pauvre Virginia expirante, et d'autant plus chérie qu'elle reproduit plus exactement et plus atrocement ce lointain prototype : la mère perdue de la toute petite enfance d'Edgar.

Sur la fin seulement de la vie de Virginia, son tendre époux commence de lui être infidèle. Il conçoit alors une orageuse passion, aussi platonique d'ailleurs qu'elle était frénétique, pour une médiocre poétesse, Mme Frances Osgood. Cette dame était également poitrinaire. Ensuite, après la mort de Virginia, Poe s'éprend, toujours aussi frénétiquement que platoniquement, tout cela en deux ans de temps, de Mme Marie-Louise Shew, douce et tutélaire, qui l'avait soigné ; puis de Mme Hélène Whitman, poétesse cardiaque et névrosée, sujette aux syncopes, qu'il veut épouser ; et en même temps de Mme Annie Richmond, laquelle, par exception, ne semble pas avoir été malade. Il songe cependant, dans sa détresse, à s'établir : ayant retrouvé à Richmond Elmira veuve et vieillie, il redemande sa main, Mme Shelton accepte ; mais, à la veille de ce mariage, comme à la veille de celui avec Mme Whitman, le fiancé fait une *fugue* alcoolique. Celle-ci est définitive. A Baltimore, un jour d'élection, on retrouve Edgar Poe mourant dans une taverne.

Transporté à l'hôpital, il y meurt dans un accès de délire alcoolique, le 7 octobre 1849.

*
* *

Nous avons volontairement supprimé de cette courte esquisse tout ce qui touche à la vie littéraire publique du grand poète, conteur et critique. Seule sa vie intime ici nous intéresse, avec les œuvres qui en sont le reflet.

Le deuil éternel d'Edgar Poe

Un poème d'Edgar Poe nous livre la clé de son étrange attitude envers la femme, faite d'attrait passionné et de répulsion terrifiée à la fois. Je veux parler d'*Ulalume*, ce poème astral et sépulcral écrit sous l'influence directe de la mort de Virginia. On s'en souvient : le poète s'y voit errant avec Psyché, son âme, par « une allée titanique de cyprès » en une nuit d'octobre. Un astre se lève à l'horizon du sentier : c'est Vénus-Astarté, distincte « avec sa double corne ». Le poète veut aller vers l'étoile, Psyché terrifiée le retient ; malgré elle, il va de l'avant ; cependant, à la fin de l'allée, ils sont « arrêtés par la porte d'une tombe », qui est celle de la morte chérie du poète, « Ulalume ».

Le symbolisme de ce poème est tellement transparent que des écrivains non rompus à la psychanalyse l'ont compris d'emblée : une morte empêchait Edgar Poe d'aller vers l'amour normal, physique et psychique à la fois, symbolisé par Vénus-Astarté. Hervey Allen (14), le biographe le plus autorisé de Poe, a vu dans cette morte Virginia. Nous, nous savons que le caveau d'Ulalume contenait plusieurs autres mortes : sous Virginia, Frances Allan ; plus bas encore Hélène Stanard ; et, tout au fond, la grande morte décisive : la mère du poète, Elisabeth Arnold. Elle seule, dans la marche vers Astarté de son fils, avait assez de force pour s'opposer victorieusement à l'instinct, à la nature, et savoir l'arrêter.

La même illusion d'optique temporelle faisant prendre le transfert pour son prototype a dicté à Baudelaire son interprétation de l'étrange conduite d'Edgar Poe à la veille du mariage du poète avec Mme Whitman. On sait qu'alors que tout était déjà prêt pour la cérémonie nuptiale, et que Mme Whitman avait posé pour condition du mariage que Poe s'abstînt désormais d'alcool, celui-ci se

présenta devant elle en état d'ébriété ou au moins de violence simulant la pire ivresse. Baudelaire a écrit (4) que Poe fit cela exprès, dans le but de faire rompre son mariage et par là de rester fidèle à la mémoire de sa Virginia chérie. Le même raisonnement pourrait s'appliquer à sa fugue dernière, à la veille de son mariage avec Mme Shelton. Mais, dans les deux cas, il faudrait corriger : ce n'est pas consciemment que Poe agit ainsi, mais poussé par des mobiles obscurs et inconscients, et cette fidélité, il la gardait, non pas à Virginia, la dernière de ses mortes qu'il pleurait, mais à sa mère Elisabeth, la première en date des mortes dont il devait toute sa vie porter le deuil.

La vie d'Edgar Poe tout entière se passa, en effet, dans un deuil éternel. Ce n'est pas pour rien qu'il traversa la vie vêtu de noir ainsi que son corbeau. Sur toutes les heures de sa vie résonnait le fameux *Nevermore*, le *Jamais plus* qui hante le dialogue de l'oiseau avec l'amant éploré de Lénore.

La fidélité dans l'infidélité

Cependant, cet état de deuil éternel, de deuil désolé, s'étendant sur toute une vie, la constitution humaine ne le supporte pas. L'instinct sexuel d'Edgar Poe, refoulé mais non supprimé, s'insurgeait.

Il semble qu'Edgar Poe, dont l'hérédité alcoolique ne doit pas être sous-estimée, fût de constitution cyclothymique. Toute sa vie fut une longue alternance d'états d'excitation succédant à des états de dépression, tous deux de plus en plus accentués à mesure des progrès de l'âge. Aux états de dépression il tentait de remédier par l'alcool. Mais ni l'hérédité alcoolique, ni la constitution cyclothymique, qui rendent en partie compte de la dipsomanie de Poe, ne suffisent à expliquer le contenu psychologique de sa psychonévrose. Il y faut faire intervenir les dynamismes profonds de l'instinct.

Donc, l'instinct sexuel de Poe, s'insurgeant contre le refoulement que l'éducation d'Edgar lui avait imposé, cherchait à se libérer. Mais alors, sur quel mode ?

Rank (15), dans sa belle étude sur Don Juan, inspirée des vues de Freud, a montré comment le grand conquérant de femmes ne recherche, au fond, dans chaque femme, qu'une seule : la mère, laquelle reste cependant inaccessible à jamais. D'où l'insatisfac-

tion chaque fois renouvelée de Don Juan aux bras de chaque nouvelle conquête, et la constitution de ces « séries » féminines où la mère apparaît au bout telle une limite inattingible.

Mais nous avons pensé, et ceci justement à l'occasion de notre étude sur Poe, qu'à l'inconstance de Don Juan pourrait bien s'adjoindre un autre mobile. Peut-être, malgré tout ce que ceci peut avoir d'un truisme apparent, faudrait-il ajouter que si Don Juan, si désespérément, passe, vole, de femme en femme, c'est pour *s'arracher* à la fixation maternelle qui l'écrase, autant que pour y revenir. Je dirai plus : le mobile premier qui pousse Don Juan vers les femmes, c'est d'abord la tendance à l'infidélité, le même sentiment qui fait ouvrir avec joie et fracas une fenêtre à l'air libre à qui étouffe en une chambre confinée où le même air passe et repasse en les poumons. Dans l'enfance déçu par la mère, qui refusa à l'enfant le don sensuel total d'elle-même qu'il rêva, l'enfant mâle, petit Don Juan, se tourne vers le monde accessible pour y chercher d'autres objets. Et il porte alors comme un défi à la mère, par lui abandonnée, dans chaque nouvelle conquête qu'il poursuit.

Mais secondairement la mère revient le reprendre. C'est alors que la fixation du fils à la mère, si bien décrite par Rank, se fait jour ; l'automatisme de répétition qui domine nos vies éclate. La mère qu'on fuyait dans l'objet vers lequel la fuir, reparaît chaque fois, dans cet objet même, comme le refoulé reparaît, dans les symptômes, au sein du refoulant. Dans chaque femme étreinte par Don Juan renaît la mère, et c'est autant parce qu'elle est trop la mère que parce qu'elle ne l'est pas assez, que Don Juan doit abandonner chacune de ses conquêtes et poursuivre sans fin sa chasse désespérée.

Les œuvres d'Edgar Poe témoignent de ce double mécanisme dans l'âme de leur auteur. Trois contes en particulier en font foi : *Morella*, *Ligeia* et *Eléonora*.

Dans chacun de ces trois récits, le poesque héros nous est d'abord présenté comme l'époux éperdûment attaché à une femme extraordinaire, en quelque lieu lointain, hors l'espace et le temps réels. L'époux aime l'épouse d'amour aussi passionné qu'éthéré, — ainsi que Poe seulement savait aimer ! Amour calqué sur le souvenir inconscient qu'Edgar Poe avait dû garder de son amour infantile pour sa mère, après le refoulement de celui-ci. Mais bientôt le destin, de son doigt inexorable, vient toucher la femme aimée ; une

maladie de langueur s'empare d'elle, elle dépérit lentement et enfin meurt. Le héros, inconsolable, lui jure un deuil éternel.

Cependant, ce deuil justement est au-dessus de ses forces. Dans *Morella,* le veuf s'attache si intensément à la fille de la défunte qu'un sentiment de culpabilité obscur mais profond vient le pénétrer ; dans *Ligeïa* et *Eléonora,* il mène à l'autel une autre femme, Rowena ou Ermengarde. Ermengarde nous est présentée comme assez semblable à la disparue; Rowena, au contraire, est douée d'une beauté de type opposé à celle de Ligeia ; elle a les yeux bleus et les cheveux blonds, tandis que les cheveux et les yeux de Ligeia sont de la teinte du corbeau. Mais en vain le héros a tenté l'infidélité totale à la morte : il ne lui échappera pas. Rowena est frappée, par la main spectrale de Ligeia qui lui verse le poison, de la même maladie que celle-ci : elle lui devient identique, elle meurt comme elle, et son cadavre lui-même, à la fin, se mue en la personne de Ligeia. C'est dans Ligeia que ce double mécanisme de la fidélité dans l'infidélité apparaît le plus intégralement. Dans Morella, l'accent est plutôt porté sur la fidélité fatale, de par l'identité d'aspect comme de nom de la fille avec la mère. Dans Eléonora, au contraire, c'est sur l'infidélité que l'accent porte : en vertu de l'autorisation miséricordieuse de la morte, le héros peut garder sa seconde épouse Ermengarde. Mais nous le soupçonnons : les motifs du pardon de la morte, qui ne seront révélés que « dans le ciel », sont sans doute qu'Ermengarde, au fond, réincarne Eléonora.

Or, dans sa vie même, Edgar Poe fut semblable aux héros de ces contes. Fixé à la mère mourante et morte de son enfance, il s'épuisait en efforts pour la fuir. Cependant, il ne pouvait que tirer sur sa chaîne sans parvenir à la briser. Virginia, son plus durable attachement, ne devint le grand amour de sa vie qu'en sachant tousser et cracher le sang, telle autrefois Elisabeth. Mais alors, quand elle se mettait à trop ressembler à la morte, son époux, effarouché par la trop grande ressemblance, était pris de terreur. Terreur de la tentation trop grande de l'enfance, terreur générale de l'inceste et terreur plus particulière, croyons-nous, de la réalisation sado-nécrophile, à laquelle l'instinct de Poe le portait. C'est alors que l'époux de Virginia partait, allait boire à la taverne avec des hommes, fuyant auprès d'eux son hétérosexualité de nature terrible. C'est aussi alors, quand Virginia devint de plus en plus terriblement attirante pour lui en approchant de sa fin, qu'il s'éprit

avec une subite violence, comme pour se libérer, de Frances Osgood, la première des grandes passions de la fin de sa vie.

Mais il suffit de regarder le portrait de Frances Osgood pour constater la ressemblance générale de la frêle poétesse avec la frêle actrice, mère du poète : les mêmes grands yeux dans le même visage émacié, surtout la même tuberculose. Le mari de Virginia avait beau recourir, pour fuir sa terrible fixation première, incestueuse et nécrophile, à l'infidélité en cascade — d'Elisabeth à Virginia, de Virginia à Frances Osgood, — pour lui, sans fin, Ligeia devait se réincarner dans Rowena.

On aura beau objecter que la compulsion d'Edgar Poe à l'infidélité le poussait parfois vers des femmes tout à fait indemnes de tuberculose et même de langueur, telles Elmira Royster, Mary Devereaux ou Annie Richmond, nous pourrons répondre que ce sont là justement les cas où il approcha le plus d'une libération de sa néfaste fixation sado-nécrophile. Mais alors l'interdiction de toute sexualité qu'il portait en lui se chargeait, en le poussant vers l'alcool, de l'écarter de sa belle, et de le garder fidèle à sa mère chérie, mourante et morte, jusqu'au jour de sa propre mort.

Deux nécrophiles manifestes : Bertrand et Ardisson

Nous ne possédons malheureusement pas d'analyse, faite sur le vif, d'aucun cas de nécrophilie, mais l'étude du cas d'Edgar Poe, nécrophile non manifeste, mais inhibé et sublimé, nous a suggéré les réflexions suivantes :

Il semble que la mort, l'état de mort, le fait d'être un cadavre, puisse devenir, chez certains pervers psychopathes, un attribut essentiel de l'objet d'amour. Cet attribut aurait été adjoint, par le destin, dans l'enfance, à un objet d'amour initial, souvent à la mère, et l'enfant, resté fixé à celle-ci, comme il arrive si fréquemment, reste du même coup fixé à ses attributs. De même que certains recherchent, par exemple, la chevelure rousse dans leurs objets d'amour, parce que le roux était la couleur des cheveux maternels, de même d'autres rechercheront le teint, la chair cadavérique parce que l'objet d'amour initial leur apparut, pour la dernière fois, doué de ces attributs. Il y aurait là une origine biographique de certains cas de nécrophilie.

Pour tenter de confronter des cas manifestes réalisés de nécrophilie à la nécrophilie inhibée, latente, sublimée de Poe, j'ai cependant recherché dans les annales médico-légales les documents relatifs aux deux cas les plus célèbres de nécrophilie : le cas du sergent Bertrand et celui d'Ardisson, le vampire du Muy. Quelques sommaires que puissent être les données qu'ils nous livrent, ils ne laissent pas d'être instructifs.

Je rappellerai d'abord succinctement le cas de Bertrand (16). Bertrand, dont l'affaire fit en son temps tellement de bruit, passa le 10 juillet 1849, devant le deuxième Conseil de Guerre de Paris, qui le condamna à un an de prison. C'était un jeune militaire d'aspect soigné et agréable, doux et blond, jouissant d'une certaine culture, estimé dans son régiment. Il avait été pris escaladant le mur du cimetière Montparnasse. Il était accusé et convaincu de violations nocturnes de sépultures, accompagnées de mutilation de cadavres, de cadavres de femmes ordinairement, avec lesquels il aurait d'ailleurs parfois cohabité. Il faisait, en un mot, en grand, ce qu'Edgar Poe — l'inhibé — se contentait de rêver, à témoin l'histoire de Bérénice. Sur l'enfance de Bertrand nous ne savons malheusement presque rien : on ne recherchait pas alors cette sorte de données. Nous apprenons seulement, par l'étude du docteur Lunier, que « le père, la mère et le frère unique de Bertrand sont cultivateurs », et qu'il avait eu un frère et une sœur morts en bas âge. Quel rôle ces morts, survenues sans doute au cours de sa propre enfance, purent-elles jouer dans la genèse de la nécrophilie de Bertrand ? Nous ne le savons naturellement pas. Nous savons seulement par lui-même ce qui suit : « Dès l'âge de 7 à 8 ans, on remarqua en moi une espèce de folie, mais elle ne me portait à aucun excès. Je me contentais d'aller me promener dans les endroits les plus sombres d'un bois, où je restais quelquefois des journées entières dans la plus profonde tristesse. » Les nécrophiles ne sont souvent pas des gens très gais.

Je résumerai à présent le cas d'Ardisson (17).

Victor Ardisson, le vampire du Muy, né en 1872, était fils d'une femme de mauvaise vie, qui l'abandonna lorsqu'il avait quatre ans, et d'un père inconnu. Gardé alors par Honoré Ardisson, homme de mœurs douteuses, vivant d'expédients et de rapines, son père putatif, avec lequel avait vécu sa mère en dernier lieu, il avait souffert du plus déplorable manque d'éducation. Il couchait tout petit à trois

avec son père et les maîtresses successives de celui-ci : mendiantes ramassées sur les routes. Il avait été séduit presque enfant encore par elles, et initié par elles au coït. La voracité de l'enfant, quant à la nourriture, était très grande (elle devait d'ailleurs rester celle de l'homme fait). « Doué d'un grand appétit, il dévorait dans un seul repas des quantités considérables d'aliments. Il supportait ensuite des privations prolongées sans jamais se plaindre. Toujours triste, ne montrant ni entrain ni gaieté, il se tenait à l'écart, évitant le contact des enfants de son âge. » Nous apprenons encore qu'Ardisson était d'un caractère doux et obéissant, et de plus, un simple d'esprit. A la puberté, il désirait toutes les femmes, mais, vu son aspect peu engageant et sa gaucherie, les filles le méprisaient et se moquaient de lui. Il se contentait de regarder les filles uriner, léchait ensuite leur urine. Il se masturbait et buvait son propre sperme. Mais bientôt « le hasard voulut que son père adoptif remplaçât le fossoyeur et qu'il prit Victor pour aide ». Une jeune fille morte, déterrée par lui un soir, fait perdre à Ardisson la tête. « Ma belle ! Ma belle ! », s'écrie-t-il. Il est affolé par ses beaux seins qu'il tète ; il rêve ensuite d'elle toute la nuit. Il violera bientôt d'autres cadavres.

Mais notre vampire part pour son service militaire. En Corse, au régiment, il a, des mois durant, une maîtresse, Marie, à l'opulente poitrine. De retour au Muy, et sans maîtresse à présent, il est repris par le goût des cadavres et recommence à les violer de nuit. « Il y en avait de toutes jeunes, dit-il, âgées de 4 ou 5 ans ; il y en avait de 50 ou de 60 ans ; il y en avait de beaucoup plus âgées ; toutes me procuraient la même satisfaction. » D'ordinaire, il ne possédait pas deux nuits de suite la même, ni ne pratiquait avec la même deux fois de suite le coït. Il avait cependant ses préférences exceptionnelles. « Une superbe fille, âgée de 15 à 16 ans, qui possédait une magnifique poitrine, ayant été inhumée dans le courant de l'hiver 1900, Victor prit avec elle un tel plaisir, plaisir qui se renouvela cinq ou six fois dans la nuit, que, par exception, il a conservé le souvenir de son nom..., et pendant six mois il rêva toutes les nuits de cette fille, l'imaginant tantôt morte, tantôt vivante. »

D'un autre cadavre, violé six mois plus tard, « ce qui était resté dans sa mémoire..., c'est que cette femme avait de gros seins, qu'il suça avec frénésie » — « Je me rappelle, dit-il, avoir sucé les nichons de cette femme comme un enfant tète sa mère. » Et à l'ins-

truction il avait dit « qu'il aurait volontiers coïté avec sa mère si celle-ci le lui avait demandé ».

Par ailleurs, quand il violait les cadavres, il semblait à Victor qu'ils étaient vivants. Il parlait à ces filles mortes, il leur demandait « si elles le trouvaient joli garçon, si elles éprouvaient du plaisir ; il leur avouait son amour. Il était surpris d'ailleurs de ne pas obtenir de réponse, car les maçons avec lesquels il travaillait lui avaient dit que les cadavres parlaient ».

Ardisson suçait régulièrement à ses mortes les seins, les organes génitaux, la bouche et les yeux. Il dit n'avoir pratiqué sur elles que le coït vaginal. Il était affecté d'anosmie complète.

Ardisson se trahit pour avoir rapporté chez lui le cadavre d'une petite fille de trois ans et demi, qu'il garda quinze jours durant avant que son père putatif, alerté par l'odeur, ne le découvrit. A la suite du rapport médico-légal le déclarant irresponsable, il fut interné, le 21 décembre 1901, à l'asile de Pierrefeu, où il vit encore.

Telle est cette observation, qui diffère sensiblement de celle de Bertrand. Ce cas n'est d'ailleurs pas très instructif du point de vue psychique. Car chez ce grand arriéré, que les femmes repoussaient, et qui était affecté d'anosmie totale, les cadavres pouvaient plus aisément que pour un autre remplacer les vivantes qui lui manquaient.

Les deux formes de la nécrophilie

Jones, dans son livre récemment paru, sur « Le Cauchemar et les Superstitions du Moyen âge » (18), dont il me communique les épreuves comme ce travail était presque achevé, consacre une page fort intéressante à la nécrophilie. Après avoir rattaché cette perversion aux relations psychiques universelles qui relient les vivants aux morts, il distingue deux formes bien caractérisées de la nécrophilie : « La plus normale des deux », écrit-il, « paraît n'être pas beaucoup plus qu'une extension du rôle joué par l'amour dans le deuil : l'opposition frénétique à accepter l'événement et à se séparer à jamais de l'objet aimé », et il cite plusieurs cas de cette forme de nécrophilie rapportés par les Anciens : d'après Hérodote, celui du tyran Périandre qui aurait continué d'avoir des relations avec sa femme Mélissa après la mort de celle-ci ; celui du roi Hérode, qui aurait, sept ans durant après la mort de sa femme Mariamne,

fait de même ; des légendes semblables ont circulé, plus tard, au sujet du roi Valdemar IV et de Charlemagne. Dans la littérature moderne, ce thème a été largement exploité : Jones cite la *Marquise von O.* de Heinrich von Kleist, la *Marie* d'Otto Ludwig, la *Beschwörung* de Heine, les *Kreuzesbrüder* de Zacharias Werner, les *Romanzen vom Rosenkranz* de Brentano, la *Justine* et la *Juliette* du marquis de Sade, *Le Vampire* de Vylats Souvestre, *Le Vampire* de Baudelaire. Nous ajouterons à cette liste le *Quasimodo* de Victor Hugo, dans *Notre-Dame de Paris* (19), qui n'ayant pu assouvir sa passion sur la Esméralda vivante, se glisse dans la fosse de l'Egyptienne après le supplice de celle-ci.

« L'autre forme, plus atroce, de nécrophilie », poursuit Jones, « tient peut-être le rang le plus extrême que l'on puisse imaginer dans la perversion de l'instinct d'amour. Cette deuxième sorte de nécrophilie recherche sa satisfaction avec n'importe quel cadavre, et y parvient en accomplissant quelque acte sexuel avec le cadavre, ou, ce qui est plus caractéristique, en mordant, déchirant ou dévorant la chair en décomposition. C'est là évidemment un retour aux modes les plus primitifs du sadisme, du sadisme à la fois oral et anal : ce dernier mode, l'anal, s'y révèle par l'association étroite qui se rencontre si fréquemment dans l'inconscient entre l'idée des fèces (ou des bébés qu'on croit en provenir) et celle de n'importe quelle espèce de matière en décomposition, en particulier les cadavres humains. » C'est à cette dernière sorte de nécrophiles essentiellement et indifféremment polygames qu'ont appartenu Bertrand et même Ardisson.

C'est au contraire à la première qu'appartenait Edgar Poe, sur le mode, de plus, latent et sublimé.

Nécrophilie et sadisme

Si nous abordons à présent le problème de l'étiologie de la nécrophilie, nous serons, comme toujours devant le problème de l'étiologie psychologique en général, déconcertés. Car on peut bien dire que la fixation aux modes sadiques, prégénitaux de l'instinct, conditionne l'éclosion de cette perversion ; on peut même avancer que le désir de posséder la mère désarmée, sans défense, trouva son prototype dans la vision infantile de son sommeil, mais tout cela

n'explique pas pourquoi les uns se fixent à ces spectacles, à ces modes de l'instinct — qui font partie du patrimoine universel de l'humanité — et d'autres pas. Il doit y avoir là, comme à tout ce qui touche à la mystérieuse étiologie du psychisme humain, des facteurs quantitatifs que nous ne savons pas mesurer, et un élément qualitatif est de plus sans doute donné, dans chaque cas, par quelque événement déterminant de l'enfance, — ainsi qu'il apparaît chez Edgar Poe.

Quant à savoir pourquoi, chez les uns, la perversion reste latente et chez d'autres se manifeste, c'est dans une balance mesurant pour chaque cas les différences entre les forces du surmoi moral et du *ça* instinctif qu'il faudrait sans doute en rechercher la raison. Mais cette balance, jusqu'à présent, n'existe pas.

Un autre problème pourrait encore nous arrêter : pourquoi, parmi les pervers restés fixés aux modes sadiques de la sexualité, les uns deviennent-ils des nécrophiles et les autres des meurtriers sadiques, pourquoi les uns deviennent-ils des Bertrand et d'autres des Kürten ? Je crois que tous ces anormaux, outre la constitutionnelle prédisposition à la fixation de leur libido à certaines positions sadiques de leur propre évolution libidinale interne, doivent présenter des fixations objectales infantiles externes différentes. Il ne faut certes pas négliger, dans la compréhension de tous ces cas, ce que l'enfant dans son enfance a vu, et l'observation du coït par l'enfant, si fréquente, et qui doit être de règle dans les milieux prolétariens où la promiscuité règne, est, on le sait, toujours interprétée par l'enfant dans le sens d'une agression sadique. Le père devient ainsi pour tout enfant le prototype de tout meurtrier.

On sait, en particulier, que Peter Kürten (20), lorsqu'il était petit, dut voir son père accomplir, non seulement sur sa mère, mais encore sur sa propre petite sœur des actes sexuels, ce père ayant été condamné pour inceste de père à fille quand son fils avait environ treize ans, et toute la famille, père, mère et leurs dix enfants, vivant dans une seule chambre. Peter, dont les instincts d'agression natifs, sans doute anormalement forts, avaient encore été renforcés par la brutalité de son père envers lui, l'aîné, Peter avait, à neuf ans déjà, noyé dans le Rhin deux de ses petits camarades, substituts évidents de ses plus jeunes frères probablement mieux traités que lui, et partant jalousés. Mais après avoir observé les actes sexuels accomplis par son père jusque sur sa sœur, actes dont il

dut être le témoin, ses instincts d'agression en général durent se teindre et se reteindre des couleurs pourpres de la conception infantile, primitive, sadique, du coït restée de son plus jeune âge dans son inconscient. Plus tard, l'identification classique du fils au père devait pour lui, ressurgissant de l'inconscient sous des circonstances qui resteraient à préciser, le porter, reproduisant les gestes du père, tels que l'enfant les rêvait, à ces meurtres de volupté jusque sur des enfants, qui terrorisèrent un an durant Düsseldorf.

Je ne veux pas tenter plus avant l'analyse de ce cas qui mériterait une étude en soi, appuyée sur tous les documents disponibles. Je ne l'ai rappelé sommairement que pour illustrer une hypothèse qui, à son propos, m'est venue à l'esprit : entre le meurtrier sadique et le nécrophile il doit y avoir une différence dans le point de fixation à la représentation sadique infantile du coït. Tandis que le meurtrier sadique s'identifie au père accomplissant le meurtre dans le coït même, au présent, le nécrophile, plus timide, ne l'ose pas ; il recule devant l'identification totale au père meurtrier ; il laisse au père la responsabilité du meurtre et n'en profite qu'*après*. Le Destin pour lui joue le rôle du père : tandis que Kürten jouait avec ses victimes et le père et le destin, Ardisson se contentait, comme lors de son enfance, lorsqu'il reposait aux côtés de son père et des maîtresses endormies de celui-ci, de prendre les femmes *après* que le père les avait « tuées », c'est-à-dire possédées. Le nécrophile de profession apparaît ainsi comme un fils certes sadique, mais comme un sadique timide, ou intimidé par la peur du père. Tout au plus, comme faisait Bertrand, joue-t-il avec le couteau, tel un sadique, sur la femme, mais sur la femme, la chair mortes, le simulacre de l'agression. Il n'ose pas l'identification totale au père meurtrier, il se contente des *restes* du père, il prend dans le cercueil, substitut du lit, ce que le destin, qui tue comme le père, a bien voulu lui laisser.

Et ici le fait d'avoir vu dormir la femme après le coït avec le père, ainsi qu'il advint si souvent à Ardisson, doit jouer son rôle dans le souvenir inconscient. *Après* avoir été tuée, autrement dit possédée, la femme dort, et le sommeil est universellement envisagé comme le frère de la mort. On se rappellera à ce propos la façon dont l'étrange héros proustien se satisfait contre le corps d'Albertine endormi dans *La Prisonnière* (21).

Baudelaire sadique et Poe nécrophile

La profonde parenté, mais aussi la variation, existant entre la nécrophilie et le sadisme, — cette fois latents, sublimés — apparaissent encore dans les affinités profondes reliant Baudelaire à Poe son idole.

Baudelaire, dans les premiers temps au moins de sa vie, quoi qu'on en ait dit, ne semble pas avoir été impuissant, et il posséda sans aucun doute Jeanne Duval. Mais sa sexualité était profondément teintée de sadisme : le souvenir de la flagellation, à l'île Maurice, d'une négresse, longtemps le hanta ; il manqua tuer Jeanne un soir avec une console ; tout son œuvre est d'ailleurs là pour témoigner de son sadisme, cet œuvre sombre où éclatent, comme autant de joyaux sanglants, les poèmes d'inspiration franchement sadiques tels que *A celle qui est trop gaie* ou *Une Martyre*. Il y a bien *La Charogne*, qui semble d'inspiration plutôt nécrophile, cependant la nécrophilie, dans l'œuvre baudelairien, disparaît sous le sadisme.

Chez Poe, nous observons le phénomène inverse. Poe a écrit *Le Chat noir*, et, là, s'identifia au père meurtrier. Mais c'est la seule hardiesse semblable dans son œuvre ; partout ailleurs il laisse au père, fût-ce sous la forme de l'orang, le plus souvent sous les espèces du destin, image du père, le rôle du meurtrier de la femme.

Peut-être faut-il d'ailleurs voir là le reflet de deux biographies infantiles différentes. Chez Poe, le destin-père avait vraiment joué ce rôle de meurtrier de la mère, il avait épargné au jeune sadique de la tuer lui-même, ne lui laissant la jouissance que de la mère déjà tuée. Chez Baudelaire, la mère adorée et haïe à la fois, de par son infidélité — ne s'était-elle pas remariée à Aupick ! — la mère restait vivante, donc à tuer.

Baudelaire était par suite dans l'obligation de se préparer lui-même le festin souverain de la mort maternelle ; Edgar Poe n'avait qu'à se repaître du festin déjà tout servi par le destin. Tout cela, bien entendu, chez ces deux grands artistes, sur le mode fictif.

C'est le résultat final de l'agression sadique qu'il rêvait, la mort, par Poe magnifiquement célébrée, qui dut fasciner si impérieusement l'amant de Jeanne dans l'œuvre nécrophile du mari de Virginia.

OUVRAGES CONSULTÉS

I. — POE (Edgar-Allan) : *The complete works of Edgar-Allan Poe*, edited by James A. Harrison. New-York, Thomas Y. Crowell and C°, 1902, 17 vol. in-8°.

2. — HOFFMANN : *Hoffmanns Werke, herausgegeben von Dr. Viktor Schweizer und Dr. Paul Zaunert.* Kritisch durchgesehene und erläuterte Ausgabe. Leipzig, Bibliographisches Institut, 1896, 4 vol. in-12 (*Meyer Klassiker-Ausgaben*).

3. — RADCLIFFE (Anne) : *Les mystères du château d'Udolphe.* Trad. française. Paris, Michel Lévy, 2 vol. in-12.

4. — Edgar POE : *Sa vie et ses œuvres,* par C. (harles) B. (audelaire). Préface aux Histoires Extraordinaires, T. IX des *Œuvres complètes* de Charles Baudelaire ; cf. plus bas, N° 7 de cette bibliographie.

5. — POE (Edgar-Allan) : *The complete works* (cf. plus haut, N° 1 de cette bibliographie). Préface aux Grotesques et Arabesques.

6. — CRÉPET (Eugène) : *Charles Baudelaire,* Paris, Albert Messein, 1928 (pp. 376-377) : Lettre de Victor Hugo à Charles Baudelaire, où celui-là applique ce terme à celui-ci.

7. — BAUDELAIRE (Charles) : *Œuvres complètes.* Edition critique par F.-F. Gautier, continuée par Y.-G. Le Dantec. Paris, Editions de la Nouvelle Revue Française, 1928, 14 vol. in-8°. (*Les traductions d'Edgar Poe forment les T. IX, X, XI, XII, XIII de cette édition.*)

8. — GRISWOLD (R.-W.) : The « Ludwig Article » (*New-York Tribune, Evening Edition,* october 9, 1849), in « The complete works of Edgar-Allan Poe » (cf. plus haut N° 1 de cette bibliographie), vol. I, pp. 348-359.

9. — *The complete works of Edgar-Allan Poe,* T. Ier (cf. plus haut N° 1 de la bibliographie) :

A) WILLIS (N.-P.) : « Death of Edgar-A. Poe » (*Home Journal,* october 13, 1849), pp. 360-367.

B) THOMPSON (John-R.) : « The late Edgar-A. Poe » (*Southern Literary Messenger,* november, 1849), pp. 392-399.

C) GRAHAM (George-R.) : « Defence of Poe » (*Graham's Magazine,* 1850), pp. 399-410.

10. — WHITMAN (Sarah-Helen) : *Edgar Poe and his critics,* second edition. Providence, Tibbitts and Preston, 1885, in-12.

11. — LAUVRIÈRE (Emile) : *Edgar Poe. Sa vie et son œuvre.* Etude de psychologie pathologique. Paris, Félix Alcan, 1904, in-8°.

12. — PROBST (Dr. Ferdinand) : *Edgar-Allan Poe.* München, Ernst Reinhardt, 1908, in-8° (*Grenzfragen der Literatur und Medizin... 8. Heft*).

13. — KRUTCH (Joseph-Wood) : *Edgar-Allan Poe. A study in genius.* London, Alfred-A. Knopf, 1926, in-8°.

14. — ALLEN (Hervey) : *Israfel. The life and times of Edgar-Allan Poe.* London, Brentano's Limited, 1927, 2 vol. in-8°.

15. — RANK (Otto) : *Die Don Juan-Gestalt,* Leipzig, Wien, Internationaler Psychoanalytischer Verlag, 1924, in-8°.

16. — *Le cas Bertrand :*

A) « Affaire du sergent François Bertrand, du 74e de ligne, devant le 2e Conseil de Guerre de Paris » (*Gazette des Tribunaux* du 11 juillet 1849).

B) LUNIER (Dr.) : « Examen médico-légal d'un cas de monomanie instinctive : affaire du sergent Bertrand » (*Annales Médico-psychologiques,* Tome XIII, 1849, vol. I, pp. 351-389).

C) MICHEA (Dr.) : « Des déviations maladives de l'appétit vénérien » (*Union médicale,* 17 juillet 1849).

17. — *Le cas Ardisson :*

A) BELLETRUD (Michel) et Ed. MERCIER : *Contribution à l'étude de la nécrophilie. L'affaire Ardisson.* Paris, Steinheil, 1906.

B) EPAULARD : Thèse sur le vampirisme. Lyon, A. Storck et Cie, 1901.

18. — JONES (Ernest) : *Nightmare and mediæval Superstitions.* London, The Hogarth Press, 1931, pp. 111-112.

19. — HUGO (Victor) : *Notre-Dame de Paris,* 1482. Paris, Impr. Nat., 1904, in-4°.

20. — BERG (Karl) : *Der Sadist. Gerichtärzliches und Kriminalpsychologisches zu den Taten des Düsseldorfer Mörders.* (*Deutsche Zeitschrift für die Gesamte Gerichtliche Medizin.* Berlin, Julius Springer, 1931, 17e volume, fasc. 4 et 5, pp. 247-347.)

21. — PROUST (Marcel) : *A la recherche du temps perdu.* Paris, Editions de la Nouvelle Revue Française, 1923, T. VI. *La prisonnière* (Sodome et Gomorrhe, III), 3e édition, pp. 92-98.

Le Problème de Paul Morphy

Contribution à la psychanalyse du joueur d'échecs

Par E. JONES

Traduit de l'anglais par Germain DANGEST

Paul Morphy est né à la Nouvelle-Orléans le 22 juin 1837. Il avait une sœur, de 6 ans et demi son aînée, une autre de 2 ans et 3 mois sa cadette, et un frère, de 2 ans et demi son aîné (2). Son père était de nationalité espagnole, mais d'origine irlandaise ; sa mère était d'extraction française. Le père de Paul, qui lui-même n'était pas un joueur médiocre, lui apprit les échecs à l'âge de 10 ans. Au bout d'un ou deux ans, il se démontra supérieur à son frère aîné Edward, à son père, au père de sa mère, et au frère de son père qui était alors roi des échecs à la Nouvelle-Orléans.

On conserve un jeu d'échec sur lequel, d'après un témoin oculaire, on déclare qu'il battit son oncle, à l'âge de 12 ans et les yeux bandés. Au même âge, il joua contre deux professionnels de réputation internationale qui se trouvaient alors à la Nouvelle-Orléans : l'un d'eux était le fameux joueur français Rousseau, avec qui il joua environ cinquante fois, et sur lequel il gagna au moins les neuf dixièmes des parties. L'autre était le professionnel hongrois Lœwenthal, qui faisait partie de la demi-douzaine des plus grands joueurs de son époque. Sur les deux parties qu'il joua avec lui, le jeune Paul en gagna une, et l'autre fut nulle. Après cette époque, il ne joua guère sérieusement pendant les huit années que durèrent ses études. Son père lui permettait de jouer de temps à autre le dimanche, mais s'il faut en excepter le juge Meek, président de l' « American Chess Congress », contre lequel il joua victorieusement six fois à l'âge de 17 ans, il ne rencontra que des adversaires fort inférieurs. A cette date, son oncle avait quitté la Nouvelle-

(1) Lu devant la British Psychoanalytical Society le 19 novembre 1930.

(2) Comme leurs dates de naissance ne sont données par aucune biographie, je puis utilement les mentionner ici : Mahrina, 5 février 1830 ; Edward, 26 décembre 1834 ; Paul, 22 juin 1837 ; Héléna, 21 octobre 1839.

Orléans pour le Far-West ; Rousseau avait d'autres préoccupations ; et le frère de Paul, son père et son grand-père, avaient abandonné les échecs au cours de son adolescence. Il est donc probablement vrai, comme on l'a dit, qu'au cours de ces années il ne rencontra jamais personne auquel il pût « donner un tour », personne par conséquent qui pût rien lui apprendre. En 1851 avait eu lieu le premier tournoi international d'échecs ; Anderssen en était sorti vainqueur ; et en 1857, date à laquelle Morphy venait d'avoir 20 ans, un autre tournoi eut lieu à New-York. Il y prit facilement la première place, ne perdant qu'une seule partie sur 17 ; et pendant son séjour à New-York il joua avec les meilleurs joueurs cent parties dont il ne perdit que cinq. Dans des circonstances dont nous reparlerons, il visita Londres et Paris l'année suivante ; les exploits prodigieux qu'il y accomplit sont un véritable conte de fées. Non seulement il battit tous les champions qui acceptèrent ses défis, et Anderssen lui-même, mais il étonna plusieurs fois le public en consentant à jouer les yeux bandés contre huit adversaires simultanés, sur lesquels il gagna la plupart des parties. Vers la fin de son séjour à Paris, il battit, les yeux bandés, le club tout entier des joueurs d'échecs de Versailles, jouant ensemble contre lui seul. A son retour à la Nouvelle-Orléans, il lança un défi général à quiconque au monde consentirait à jouer contre lui en acceptant des points d'avance. Ne recevant aucune réponse, il déclara définitivement et nettement terminée sa carrière de joueur d'échecs, qui n'avait guère duré que dix-huit mois, dont six seulement avaient été consacrés à jouer en public.

Nous aurons à revenir sur l'essence véritable de la méthode de Morphy ; qu'il nous suffise pour le moment de dire qu'un grand nombre de juges les plus compétents l'ont considéré comme le plus grand joueur de tous les temps. Après sa retraite extraordinairement prématurée, il entra au barreau, comme jadis son père ; mais, malgré son grand talent, il n'y fit pas une carrière remarquable. Il retomba peu à peu dans la réclusion et l'introversion, et aboutit à une paranoïa caractérisée. A l'âge de 47 ans, il mourut subitement d'une congestion cérébrale, probablement d'apoplexie, comme auparavant son père.

La question se pose évidemment de savoir si, et dans quelle mesure, sa névrose tragique a un rapport quelconque avec l'activité la plus caractérisée de sa vie, à laquelle est due la gloire per-

manente qu'il s'est acquise dans le monde des échecs. On a cru ordinairement que cette préoccupation excessive avait affecté sa vie cérébrale ; mais ses biographes, qui se trouvèrent être naturellement des enthousiastes des échecs, et qui avaient à cœur de maintenir le crédit de leur occupation préférée, déclarèrent avec assurance que le jeu n'y était pour rien. Néanmoins, nos connaissances actuelles nous interdisent de croire qu'il n'y ait pas eu un rapport intime entre, d'une part, la névrose, qui affecte nécessairement le centre de la personnalité, et, d'autre part, le merveilleux effort de sublimation qui a valu à Morphy l'immortalité.

Commençons notre étude de ce problème par quelques réflexions sur la nature de cette sublimation.

La moindre connaissance des échecs montre qu'ils se substituent en tant que jeu à l'art de la guerre, et qu'ils ont été, en fait, la distraction favorite de certains des plus grands chefs militaires, depuis Guillaume le Conquérant jusqu'à Napoléon Ier. Le conflit entre les groupes opposés, au cours d'une partie d'échecs, manifeste les mêmes principes à la fois stratégiques et tactiques que dans la guerre véritable. Les mêmes prévisions et les mêmes facultés de calcul y sont nécessaires, comme la même aptitude à deviner les projets de l'adversaire ; la rigueur avec laquelle les décisions y développent leurs conséquences y est, à tout prendre, plus inexorable encore. Bien plus, il est nettement évident que les motifs inconscients qui poussent les joueurs n'est pas la pure et simple agressivité qui caractérise tous ces jeux de compétition, mais le « complexe d'Œdipe lui-même » dans sa cruauté supérieure encore. Il est vrai qu'on a abandonné au cours du jeu l'intention originelle de capturer le roi ; mais, du point de vue du motif, sauf en ce qui concerne le cynisme extérieur, il en va essentiellement de même, étant donné le but que l'on y poursuit, de le réduire à l'impuissance par l'immobilité. L'histoire du jeu et le nom qu'on lui a donné sont ici intéressants à titre de confirmation.

Les spécialistes semblent être d'accord pour penser que ce jeu est d'origine indoue, et qu'il passa de l'Inde en Perse, d'où les envahisseurs arabes le transmirent à l'Europe il y a près d'un millier d'années. Son premier nom, d'où viennent tous les autres, était en sanscrit « Shaturanga » (littéralement « quatre membres »). On l'employait aussi aux Indes pour désigner une armée, à cause sans doute de ses quatre éléments, constitués respectivement par

les éléphants, les chars, les cavaliers et les piétons. Les anciens persans contractèrent ce vocable en « Chatrang » ; et leurs successeurs arabes, qui n'avaient dans leur langue ni le son initial, ni le son final de ce vocable, en firent « Shatrang ». Lorsqu'il refit son apparition à une époque plus récente de l'évolution de la langue persane, il avait dû subir l'influence de l'inconscient, car on avait abrégé en « Shah », à la suite d'une assimilation évidente avec le mot persan « Shah » qui signifie « roi » ; « *échec* » signifie donc « jeu royal », ou « jeu des rois ». « Shahmat », en anglais « Checkmate », en allemand « Schachmatt », en français « échec et mat », signifie littéralement : « le roi est mort » ; c'est du moins l'opinion des Arabes qui ont écrit sur les échecs ; et la plupart des auteurs européens les ont suivis. Cependant, les orientalistes modernes considèrent que le vocable « mat » vient de Perse et non d'Arabie ; et que « Shamat » signifie « le roi est paralysé, impotent, défait ». En tout cas, en ce qui concerne le roi, la différence est minime. Au Moyen-Age eut lieu dans la règle des échecs une innovation intéressante, qui mérite d'être signalée en passant. Près du roi se trouve une autre pièce dont l'origine était l'institution du « conseiller » (en persan « Firz », qui correspond au turc « Vizir »). Son rôle personnel étant considéré comme consistant, non à se battre, mais à conseiller et à défendre, c'était au cours du jeu la pièce la plus faible de l'échiquier ; et elle ne pouvait en particulier se mouvoir qu'en diagonale. Au Moyen-Age, il finit par changer de sexe, suivant ainsi la même évolution que l'Esprit Saint, et par être connu sous le nom de « Regina », « dame », « reine », etc... On ignore la cause de cette évolution. Fréret, qui a écrit sur les échecs au XVIIIe siècle, a signalé la possibilité d'une confusion entre le mot « fierge », adaptation française de « Firz », et le mot « vierge ». On a considéré plus fréquemment que cette pièce, qui était la seule contre laquelle on pût échanger un pion en arrivant à la huitième case, et qu'on appelait parfois alors un « pion damé », finit par être appelé du même nom que celui qui sert en français pour désigner la « dame ». Vers le milieu du XVe siècle, ce changement de sexe s'accompagna d'un grand accroissement de puissance ; aussi cette pièce est-elle aujourd'hui plus forte à elle seule que n'importe quel groupe de deux autres. Quoi qu'il en soit donc des hypothèses linguistiques que je viens de signaler, le psychanalyste ne sera pas surpris d'apprendre le résultat de ce changement : à savoir qu'au

cours de l'attaque contre le père, c'est la mère (la reine) qui fournit l'aide la plus forte.

Peut-être est-il bon d'ajouter que le caractère mathématique de ce jeu lui confère une nature particulièrement anale-sadique.

La pureté et la précision extrême des coups parfaits (1), particulièrement lorsqu'il s'agit de résoudre un problème, s'allient ici à la pression sans relâche exercée au cours des dernières étapes, et qui aboutit au dénouement inexorable. Au sentiment de domination accablante d'un côté, correspond, de l'autre, celui d'impuissance inévitable. C'est sans aucun doute cette nature anale-sadique qui rend ce jeu si propre à la satisfaction simultanée des aspects à la fois homosexuel et agressif du conflit entre père et fils. On comprendra donc qu'un match sérieux exerce une pression considérable sur l'intégralité psychologique, et qu'il est propre à révéler toutes les imperfections du développement du caractère. Tous les jeux ont normalement tendance à déclencher des comportements contraires à l'esprit sportif, à savoir une régression de la sublimation vers ses origines asociales ; mais, aux échecs, la pression est exceptionnellement intense, et se complique du fait qu'on y exige un niveau particulièrement élevé de correction extérieure.

Il est intéressant de confronter avec ces considérations psychologiques certaines données historiques sur l'accueil qu'ont fait à ce jeu diverses autorités religieuses. Van der Linde et Murray, les deux plus grandes autorités en fait d'histoire des échecs, discutent avec sympathie la tradition indoue selon laquelle ce jeu fut inventé par les bouddhistes. Il est à coup sûr curieux qu'il ait été signalé pour la première fois dans un écrit relatif à une forteresse de bouddhistes. D'après leur doctrine, la guerre et le meurtre du prochain, quel qu'en soit le but, constitue un crime ; et le châtiment du guerrier dans l'autre monde sera beaucoup plus pénible que celui du simple assassin. Aussi, affirme-t-on, inventèrent-ils le jeu pour remplacer la guerre. Ils semblent en cela avoir réalisé d'avance la suggestion de William James préconisant un remplacement quelconque de la guerre, suggestion tout à fait conforme à la doctrine du déplacement des affects. Dans le même esprit, St. J. G. Scott rapporte une histoire birmane selon laquelle les échecs auraient été inventés par une reine de Taling qui aimait passionnément son

(1) On peut légitimement nommer les échecs l'art de l'intelligence.

maître et seigneur, et qui espérait qu'en le distrayant ainsi, elle l'empêcherait de partir en guerre. On constate cependant tout au long de cette histoire des signes d'ambivalence ; car on prétend aussi que les échecs furent inventés par un mandarin chinois, Hang Sing, pour distraire ses soldats aux quartiers d'hiver. D'après une légende de Ceylan, les échecs furent inventés par Ravan, femme du roi de Lanka, pour le distraire pendant le siège de sa capitale. D'autre part, vers l'an mille, un gouverneur d'Egypte puritain, généralement connu sous le nom de Mansar, promulgua un édit interdisant le jeu d'échecs. Au moyen âge, les échecs connurent une immense popularité ; et l'église semble avoir généralement adopté à leur égard une attitude négative. Les statuts de l'église d'Elna, par exemple, spécifient que tous les prêtres joueurs d'échecs seront, de ce fait, excommuniés. A la fin du XII[e] siècle, l'évêque de Paris alla jusqu'à interdire à ses prêtres d'avoir un échiquier chez eux. En 1212, le Concile de Paris condamna formellement ce jeu, et quelque quarante ans plus tard, Saint Louis, le pieux roi de France, frappa les joueurs d'une amende. Jean Huss, en prison, déplora d'avoir joué aux échecs, et de s'être ainsi exposé à des passions violentes.

Pour en revenir au problème de Paul Morphy, voici d'abord quelques indications sur son apparence personnelle et sur les caractéristiques de son jeu. Il était petit physiquement (5 pieds 4 pouces) ; ses mains et ses pieds étaient extraordinairement petits ; sa taille était mince, sa silhouette gracieuse ; « son visage était celui d'une très jeune fille » (F. M. Edge). Folbar, qui le connaissait personnellement, a observé qu'il paraissait au-dessous de son âge véritable. « On l'aurait certainement pris pour un écolier en vacances, plutôt que pour un professionnel des échecs qui avait traversé l'Atlantique dans l'intention expresse de battre l'un après l'autre les joueurs les plus éminents de l'époque. » Ses manières étaient fort agréables, son sourire charmant, son comportement général frappait par sa modestie. Il ne lui arriva que deux fois d'inviter qui que ce fût à jouer avec lui ; et, avec une étrange intuition, il choisit alors les deux hommes, Staunton et Harwitz, qui devaient exercer sur sa vie une influence si funeste. Même au cours du conflit pénible que nous allons raconter, il se comporta avec la courtoisie et la dignité les plus grandes. Pendant le jeu, il restait impassible, le regard constamment fixé sur l'échiquier. Ses adversaires

finirent par se rendre compte que chaque fois qu'il levait les yeux, — ce qu'il faisait sans jamais manifester d'exultation, — on pouvait en conclure qu'il prévoyait la conclusion inévitable. Sa patience semblait inépuisable : Edge, son premier biographe, raconte qu'il a vu le fameux Paulsen passer une heure ou deux à étudier un seul coup, tandis que Morphy restait parfaitement calme, sans manifester même la plus légère impatience. Il semblait insensible à la fatigue : je vais raconter une histoire qui illustre sa capacité d'endurance en même temps que deux autres de ses caractéristiques, à savoir sa mémoire surprenante (qui, soit dit en passant, s'appliquait aussi à la musique), et son imagination sensorielle, qualité qui apparente le joueur d'échecs au musicien et au mathématicien. L'histoire dont il s'agit est racontée par Edge, qui lui servait alors de secrétaire. Elle se rapporte aux séances qu'il donna, exactement à l'âge de 21 ans, à Paris, au café de la Régence, lieu qui était alors la « Mecque » de tous les joueurs d'échecs du monde. Il joua, les yeux bandés, six parties en même temps, contre des adversaires redoutables, auxquels, de temps à autre, toute une foule d'experts donnaient en outre des conseils. Il fallut sept heures pour battre le premier d'entre eux ; et le match dura dix heures de suite, pendant lesquelles Morphy ne prit ni nourriture, ni même une gorgée d'eau. A la fin du match eut lieu une scène d'excitation extrême : Morphy eut les plus grandes difficultés à échapper à l'ovation qu'on lui fit dans la rue, et à rentrer à son hôtel. Il y passa une bonne nuit ; mais, à 7 heures du matin, il appela son secrétaire et lui dicta tous les coups successifs de toutes ses parties, tout en discutant avec lui les conséquences possibles de centaines de variations hypothétiques. Tout le monde sera d'accord pour considérer que seul un cerveau travaillant avec une facilité exceptionnelle était capable d'un exploit aussi formidable ; et ce ne fut pas là un exploit isolé, accompli sous le tonique de l'excitation. Il y a peu de travaux plus épuisants qu'une sérieuse partie d'échecs ; le nombre de ceux qui peuvent y consacrer plus de trois ou quatre heures de suite sans une sensation pénible n'est pas très grand. Cependant, on sait qu'il est arrivé à Morphy de jouer sans arrêt, plusieurs jours de suite, de 9 heures du matin jusqu'à minuit, sans que son jeu perdît en quoi que ce soit de ses qualités, et sans que le joueur donnât aucun signe de fatigue. En termes de psychanalyse, ceci implique, nécessairement, un niveau tout à fait exceptionnel de sublimation ;

une situation psychologique comportant un tel degré de liberté ne peut, en effet, signifier qu'une chose, à savoir qu'elle ne saurait risquer de susciter un conflit ou une culpabilité inconsciente quelconque.

Il n'est pas facile de décrire les qualités techniques de Morphy autrement qu'en termes généraux, sans exiger de la part du lecteur une connaissance précise des échecs. J'espère que les généralisations que je vais risquer auront quelque valeur. Nous avons en tous cas des données très amples qui peuvent leur servir de base, car on possède encore le détail d'environ quatre cents parties jouées par Morphy ; et les commentaires critiques des experts sur tel ou tel coup particulier ont fini par constituer toute une littérature.

Il faut remarquer d'abord qu'il existe différentes méthodes de jeu qui dépendent en partie du tempérament et du but du joueur, en partie des conditions dans lesquelles il joue. Dans l'ensemble, il s'agit de savoir si l'on attribue plus d'importance à gagner ou à ne pas perdre. Par exemple, dans les tournois où les défaites donnent lieu à de lourdes amendes, il peut être de l'intérêt du joueur de s'assurer un petit nombre de victoires, et une quantité plus grande de parties nulles, plutôt qu'un plus grand nombre de victoires joint à un plus grand nombre de défaites. Les deux extrêmes sont représentés, d'un côté par des attaques violentes mais risquées, de l'autre par une défense et une prudence ennuyeuses. Naturellement, le joueur idéal prend ce qu'il y a de mieux dans chaque attitude. Il consacre un certain temps à renforcer son armée, non pas tant pour des raisons défensives que pour lui assurer une position plus forte, qui puisse servir de point de départ à une attaque. Il se peut qu'un joueur soit très fort à ces deux points de vue, ou que ce renforcement ait un but presque uniquement défensif, et que toutes les occasions d'attaque se présentent plutôt comme un accident favorable. Il existe aux échecs (si nous laissons de côté le jeu récent, supermoderne) deux méthodes bien connues sous les noms respectifs de jeu de combinaisons et de jeu de position, que l'on déclare parfois correspondre aux deux tempéraments romantique et classique. A l'époque qui nous occupe, c'est-à-dire vers le milieu du siècle dernier, la première méthode était la seule connue ; en fait, la seconde ne date que de cinquante ans. La différence principale entre ces deux méthodes, du moins sous sa forme extrême, peut se comparer à celle qui sépare une bataille habilement combinée d'un

siège prolongé. Le but du jeu de combinaisons est d'arriver, en groupant habilement ses pièces, à monter contre le roi une attaque organisée, tandis que la méthode de jeu de position, plus prudente, mais, en fin de compte, plus sûre, consiste à constituer peu à peu une position fortifiée et à tirer parti éventuellement de la plus légère faiblesse révélée par la position de l'adversaire.

Or, il est certain que Morphy possédait au plus haut degré les dons nécessaires à un grand maître du jeu de position, à savoir : la prudence, le calcul et la divination des intentions de l'adversaire. Certaines de ses parties sont, à cet égard, des chefs-d'œuvre rarement égalés, et, à la vérité, l'impression générale laissée par sa méthode chez les joueurs d'échecs est celle d'une attaque véhémente et victorieuse. On se serait donc attendu avec beaucoup d'assurance à ce que le détenteur de pareils dons, capable si tôt d'exploits si brillants, dût son succès à un génie extraordinaire d'intuition et d'aventure naturellement capable d'enthousiasmer les jeunes gens. Le fait intéressant et celui qui jette une lumière considérable sur la psychologie de Morphy, est qu'il ait dépassé cette méthode et qu'en fait il ait été aussi le premier pionnier du jeu de position (bien que ce fût Steinitz qui plus tard en ait développé les principes). Par une heureuse coïncidence, le seul joueur connu dont le génie au jeu de combinaisons ait égalé celui de Morphy, non seulement se trouvait à cette époque au sommet de sa carrière, mais en fait il engagea le combat contre Morphy. Il s'agit d'Anderssen, jusqu'alors le premier joueur de son époque, et virtuellement le champion du monde (bien que ce dernier titre ne fut guère employé officiellement que quelque dix ans plus tard). Voici ce que dit Murray des deux hommes : « Ces deux joueurs possédaient à des degrés rares le don de l'imagination ; leur jeu n'a jamais été égalé quant au brillant de la méthode, à la beauté de la conception, à la profondeur de l'organisation. Chez Morphy, ces qualités surgissaient comme un incendie issu directement de son génie naturel ; chez Anderssen, elles résultaient d'une longue pratique et d'une longue étude ». Dans son ouvrage intitulé *Idées modernes sur les échecs,* Reti nous donne cette explication instructive de la fameuse victoire de Morphy. Elle était due, selon lui, non pas à une intensité supérieure, au sens que l'on vient de définir, mais à ce qu'il eût fondé le brillant de son jeu sur une plus grande maturité du jeu de position. C'était un spectacle admirable

que celui de ce mince jeune homme, écrasant l'énorme et bedonnant Teuton de 40 ans, non à la façon traditionnelle du jeune héros vainquant un géant par plus d'audace imaginative (car, à cet égard, ils se valaient l'un et l'autre, et étaient également imbattables), mais par une maturité plus grande dans la profondeur de l'intelligence. L'intérêt de cette observation, en ce qui nous concerne, est de nous indiquer qu'au regard de Morphy les échecs correspondaient à une activité complètement adulte, et qu'y réussir correspondait davantage à l'activité sérieuse d'un homme qu'à l'ambition rebelle d'un enfant. Je proposerai plus loin l'opinion selon laquelle l'ébranlement de sa conviction à cet égard fut un des facteurs déterminants de son écroulement mental.

Morphy possédait à un degré aussi élevé tous les aspects du jeu ; il était à tel point libre de tout maniérisme et de toute particularité personnelle de méthode, qu'il est malaisé de définir l'une quelconque de ses caractéristiques particulières. Il est vrai que, comme tous les autres jeux, les échecs débordent de symbolisme inconscient. On pourrait par exemple commenter l'habileté dont il faisait preuve en attaquant le roi par derrière, ou lorsqu'il s'agissait de séparer le roi et la reine de son adversaire : l'illustration de ce dernier cas se trouve fournie, soit dit en passant, dans la première de ses parties dont nous ayons la description, et qu'il joua contre son propre père. Mais ces détails ne nous intéressent pas directement, car la maîtrise aux échecs dépend d'une vaste synthèse de qualités exceptionnelles, plutôt que de l'habileté à utiliser des ruses ou d'une méthode particulière quelconque. Si l'on examine de près et dans son ensemble toutes les méthodes de Morphy, on en arrive, me semble-t-il, à cette conclusion indubitable, que la caractéristique la plus remarquable qu'il y ait montrée fut une confiance portée à un degré incroyable. Il savait, comme si c'eût été un fait concret et naturel, qu'il devait naturellement gagner, et tous ses gestes découlaient tranquillement de cette certitude. Lorsque les Américains qui l'avaient vu jouer prédirent que sa rencontre avec n'importe quel champion européen leur ferait, à la manière de Raphaël, « perler la sueur sur le front », les joueurs européens ridiculisèrent cette prédiction comme une pure et simple vantardise américaine. La seule question qu'ils se posèrent fut de savoir s'il valait la peine pour leurs « as » de jouer contre ce jeune homme. Aux yeux de quiconque sait combien d'années de pratique assidue et d'expé-

rience abondante sont nécessaires pour acquérir aux échecs la moindre maîtrise, rien ne pouvait sembler plus improbable que la possibilité pour un jeune homme tel que Paul Morphy, sur ces sentiers ardus, de faire la carrière qui devint la sienne à son arrivée en Europe. Cependant, avant de quitter sa ville natale, il prédit de façon très calme, et avec l'aisance la plus complète, ses victoires à venir. On pourrait raisonnablement considérer une pareille présomption comme celle d'un mégalomane, si, comme par hasard, elle ne s'était trouvée justifiée. A son retour, loin de déborder d'orgueil, il déclara qu'il n'avait pas aussi bien joué qu'il aurait dû le faire ; et, en un sens, c'était là aussi chose exacte ; car, dans certaines circonstances où il se trouvait indisposé et où il jouait quand même, il commit quelques coups inférieurs par eux-mêmes, et inférieurs à son niveau ordinaire ,qui lui firent d'ailleurs perdre quelques parties. Il n'est pas étonnant qu'avec une confiance pareille en sa puissance, son jeu fût caractérisé par une vigueur, et même par une audace qui donnent d'abord l'impression d'un excès d'aventure, et même peut-être celle d'un excès de risques, mais qui se trouve justifié par la sûreté des calculs dont ils dépendaient. Naturellement, son intrépidité se manifestait davantage lorsqu'il avait affaire à des joueurs inférieurs. Il se comportait alors avec une insouciance visible, poussant ses pièces l'une après l'autre avec extravagance, jusqu'au moment où, d'un mouvement inopiné, le peu de forces qui lui restaient infligeaient soudain le coup de grâce à son adversaire. C'est dans une circonstance semblable qu'il accomplit l'exploit extraordinaire de faire mat uniquement avec la tour. Sa vigueur et son sentiment de l'importance de la position aux échecs se manifestent par plusieurs autres traits qui lui sont bien connus, à savoir : l'importance qu'il attribuait à rechercher dès l'abord, et à ne plus abandonner, une répartition rationnelle de ses pièces ; puis son acceptation de certains sacrifices pour s'assurer une position meilleure. On raconte — peut-être l'histoire est-elle apocryphe — que, tout enfant, il était si impatient de faire avancer ses pièces qu'il considérait ses pions comme un obstacle dont il fallait se débarrasser aussitôt que possible. Combien ne différait-il pas à cet égard du grand Philidor, d'après qui les pions étaient l'essence même des échecs ! en tous cas, il est parfaitement juste que l'on ait appliqué à la méthode suivante le nom d' « ouverture à la Morphy ». Ce que l'on appelle « ouverture à la Muzio » est

caractérisé par une attaque vigoureuse, où l'on sacrifie un cavalier au cinquième coup pour obtenir ce que l'on considère comme un avantage de position équivalent. Dans l'ouverture à la Morphy, on développe la même tactique en sacrifiant en outre un fou, procédé que l'on désigne parfois sous le nom de « double Muzio ». A la vérité, fort peu de gens ont assez de confiance en leur puissance d'attaque pour oser risquer au début des pertes aussi graves. Même la défense à laquelle on a donné son nom, à savoir : la « défense à la Morphy contre l'ouverture à la Ruy Lopez », défense si efficace qu'on l'a développée par la suite en lui appliquant une vingtaine de variations, constitue la plus agressive des nombreuses défenses que l'on oppose à ce genre d'ouverture.

Chez Morphy, le sens des échecs, si l'on peut employer une expression semblable, est beaucoup plus inné qu'acquis. Il avait passablement lu sur ce sujet, mais il abandonnait presque immédiatement ce genre de lecture. Il a lui-même déclaré qu'aucun auteur ne lui avait apporté grand'chose. Il était stupéfait de constater que l'on donnait comme nouvelles certaines positions et certaines solutions, que certains mouvements conduisaient à certains résultats, etc..., car il avait lui-même abouti aux mêmes déductions comme à des conséquences inévitables (Edge). Mac Donnel, qui le vit jouer à Londres, écrivit plus tard à ce sujet dans son *Chess Life-pictures* : « J'imagine qu'il apercevait toujours au premier coup d'œil le mouvement à faire, et qu'il ne s'arrêtait un instant avant de le faire qu'en partie par respect pour son adversaire, et en partie pour s'assurer lui-même de l'exactitude du coup : pour doubler sa certitude et pour s'habituer à une certaine réserve dans son comportement ». L'histoire qui va suivre soulève toute la question de la méthode employée au cours du calcul mental. Dans le fameux dix-septième mouvement accompli au cours de la partie des quatre cavaliers qu'il joua contre Paulsen, le 8 novembre 1857, Morphy propose d'échanger sa reine contre le fou de son adversaire. Paulsen soupçonna tout naturellement un piège, et étudia soigneusement les conséquences qu'il pouvait comporter. Après avoir réfléchi plus d'une heure sur la situation, et sans découvrir aucun piège, il accepta la proposition, et dut abandonner après quatorze autres mouvements. Plusieurs années plus tard, Steinitz analysa complètement cette situation, et finit par soutenir que les possibilités à venir de cette partie étaient infiniment trop nombreuses, et trop

compliquées, pour qu'il fût concevable qu'un cerveau humain quelconque pût les calculer et les prédire. Il se trouva qu'un spectateur avait demandé à Morphy, après la partie, s'il avait pu en prédire la fin à la suite de son fameux mouvement, question à laquelle il fit cette réponse énigmatique : « Je savais que cela donnerait beaucoup de mal à Paulsen. » Steinitz avait sans doute raison de conclure de la sorte en ce qui concerne le conscient ; mais on se demande si la science des échecs, soi-disant intuitive, n'implique pas une faculté spéciale de calcul préconscient. Les expériences qu'a faites Milne Bramwell ont démontré que la faculté subconsciente de calcul arithmétique, dans la mesure où on le vérifie, au cours de l'hypnose, dépasse de beaucoup la faculté consciente ; il se peut fort bien qu'il en aille de même aux échecs en ce qui concerne le calcul des mouvements.

Nous pouvons admettre que cette extraordinaire combinaison de capacités et de confiance ne saurait s'être produite sans représenter le courant personnel de la libido, et sans fournir la meilleure solution possible de tous les conflits susceptibles de se produire dans les tendances les plus profondes de la personnalité. Il s'ensuit que tout ce qui peut trouver une expression aussi indispensable de la personnalité est susceptible de faire courir à son intégralité des risques graves ; c'est d'ailleurs ce que les événements ont prouvé. Notre connaissance de la motivation consciente au jeu d'échecs nous indique qu'elle ne pouvait représenter que le souhait de dominer les pertes d'une façon acceptable. Pour Morphy, les conditions nécessaires à son acceptabilité étaient essentiellement au nombre de trois, à savoir : que l'acte dont il s'agit fût reçu d'une manière amicale, qu'on l'attribuât à des motifs dignes, et qu'on le considérât comme une activité sérieuse et comme une activité adulte. Nous verrons que chacune de ces conditions fut grossièrement négligée lors de sa visite fatale en Europe, et nous essaierons d'en retrouver les conséquences mentales. Il est sans aucun doute significatif que l'éblouissante odyssée de Morphy, conduisant au plan supérieur des échecs, ait commencé exactement un an après la mort de son père (1), soudaine et inattendue, qui lui causa un choc considérable ; et il est permis de supposer que son brillant effort de sublimation fut, comme le *Hamlet* de Shakespeare et la

(1) Ceci se passa le 22 novembre 1856.

« Science des Rêves » de Freud, une réaction à cet événement critique.

Je veux maintenant examiner plus en détail la période critique de la vie de Morphy. Il me faudra d'abord, pour cela, présenter à ceux d'entre vous qui ne connaissent pas l'histoire des échecs certains personnages les plus remarquables de l'époque en ce domaine. Six d'entre eux doivent nécessairement être signalés dans notre étude ; quatre devinrent des admirateurs bienveillants de Morphy et les deux autres lui posèrent un problème psychologique qu'il ne put résoudre.

Le premier, chronologiquement, fut Lœwenthal, contre lequel Morphy s'était déjà mesuré avec succès tout enfant. Depuis lors Lœwenthal avait fait des progrès ; et, au cours du tournoi qui eut lieu à Birmingham, pendant le séjour de Morphy en Angleterre, mais auquel ce dernier ne participa pas, Lœwenthal prit la première place, bien qu'il se trouvât avoir pour concurrent Staunton et Saint-Amant. Dans un match organisé entre eux deux, Morphy infligea à Lœwenthal une défaite décisive ; et celui-ci devint pour lui un ami et un admirateur fidèle, et prit même son parti dans la malheureuse controverse dont nous serons obligés de parler bientôt. Il prédit qu'après la publication de parties jouées par Morphy, — tâche que plus tard il entreprit lui-même avec succès, — le monde des joueurs d'échecs lui accorderait un rang supérieur à celui de tous les autres joueurs, vivants et morts. L'enjeu du match de Lœwenthal était de 100 livres ; après avoir gagné, Morphy fit immédiatement cadeau à Lœwenthal de 120 livres de meubles pour une nouvelle maison où il emménageait. Nous aurons à plusieurs reprises l'occasion de noter la délicatesse de Morphy dans les questions d'argent. Par exemple, avant de quitter l'Amérique, lorsque le groupe des joueurs d'échecs de la Nouvelle-Orléans lui offrit de l'argent pour lui permettre de participer au tournoi de Birmingham, il refusa, ne voulant pas voyager en qualité de professionnel des échecs. Ensuite, c'est le tour de Paulsen, Américain fameux à cette époque pour les exhibitions qu'il donna, de parties jouées les yeux bandés, et plus tard pour les deux matches qu'il gagna sur Anderssen, aussi bien que pour sa contribution importante à la théorie des échecs. Au tournoi de New-York il fut le seul rival sérieux de Morphy ; et, après avoir étudié deux des parties de ce dernier qui avaient été publiées, il prédit que Morphy le battrait ; immédia-

tement avant le tournoi il joua trois parties les yeux bandés, dont Morphy en gagna deux, la dernière restant nulle, Paulsen devint également un ami de Morphy. Saint-Amant était alors le premier joueur français. Il ne joua jamais avec Morphy en combat régulier ; mais, sur sept parties jouées contre lui en consultation, il en perdit cinq, les deux autres restant nulles. Lui aussi devint un admirateur fervent, et déclara, au sujet de son jeu les yeux bandés, qu'il y avait là de quoi faire cliqueter dans leurs tombes tous les os de Philidor et de La Bourdonnais, compliment qui est sans doute le plus flatteur dont un Français soit capable.

Nous avons déjà rencontré le génial Anderssen. C'était le meilleur joueur de son époque, et il fut généralement considéré comme le champion du monde, jusqu'au jour où, quelques années plus tard, Saint-Amant le battit. Il gagna un prix à chacun des douze tournois auxquels il participa, et prit le premier rang dans sept d'entre eux. Mongrédien, président du groupe des joueurs de Londres, déclara à son sujet qu'il était, « à l'exception de Morphy », le joueur le plus éblouissant et le plus chevaleresque qu'il eût jamais rencontré ; la façon dont il traita Morphy confirme à coup sûr cette appréciation. Bien que ses collègues aient exercé la plus grande influence possible sur lui pour l'empêcher de risquer le prestige de l'Allemagne en allant à l'étranger faire un match avec un jeune homme sans position officielle ; et malgré qu'il n'eut pas eu l'occasion de s'entraîner auparavant, Anderssen, sans s'excuser, se rendit à Paris et s'y fit battre par Morphy. Lorsqu'on lui reprocha par la suite de n'avoir pas joué aussi brillamment qu'au cours de sa fameuse rencontre avec Dufresne, il répondit généreusement : « Non ! Morphy ne me l'a pas permis ».

Les relations de Morphy avec ces quatre hommes font un triste contraste avec l'expérience qu'il acquit des deux autres dont nous allons nous occuper. Le plus important de ceux-ci est Staunton ; pour expliquer ce qu'il représente pour Morphy, il faut dire quelques mots de la position qu'il occupait. Son prestige était plus grand qu'on ne le supposerait d'après le compte rendu des tournois auxquels il prit part. Il est vrai que ses victoires sur Saint-Amant, sur Howitz et sur Harwitz, entre 1840 et 1851, permettaient de le considérer comme le premier joueur du monde ; mais il ne put conserver cette position après sa défaite par exemple au tournoi de Londres en 1851, et à celui de Birmingham en 1858. C'était cepen-

dant un grand analyste, et le manuel classique qu'il a composé, s'ajoutant à la position qu'il occupait comme le premier auteur d'ouvrage sur les échecs, en fait le doyen du monde des échecs anglais, sinon européen. Au milieu du siècle dernier, l'Angleterre dominait sans difficulté le monde des échecs ; ce fut peut-être une des raisons qui fit choisir Staunton par Morphy comme l'antagoniste qu'il désirait le plus rencontrer ; — ce fut son désir de se mesurer à Staunton qui le décida à traverser l'Atlantique. En termes de psychanalyse, nous pouvons dire que Staunton fut l'image suprême du père, et que Morphy fit, de la défaite qu'il se proposait de lui infliger, le critère de sa propre puissance aux échecs, et inconsciemment de beaucoup d'autres choses. Un document que nous possédons contribue à prouver que ce choix de l'image du père n'était pas le premier qu'eût fait Morphy. A l'âge de 15 ans, on lui avait offert un exemplaire des parties jouées en 1851 au premier tournoi international dont Staunton était le secrétaire. Il n'hésita pas à écrire sur la première page : « H. Staunton Esquire, auteur du *Manuel des Echecs,* du *Compagnon du joueur d'Echecs,* etc. (et de parties lamentablement mauvaises) ». Après la victoire de Morphy, au tournoi de New-York, certains enthousiastes suggérèrent l'opportunité de faire venir en Amérique un champion européen pour se mesurer contre lui. A cette nouvelle, Staunton publia, dans la colonne qu'il consacrait toutes les semaines aux échecs, un entrefilet défavorable où il faisait remarquer que « les meilleurs joueurs européens ne sont pas des professionnels des échecs, mais ont d'autres occupations plus sérieuses ». Cette insinuation que Morphy jouait aux échecs soit pour occuper ses loisirs de jeune homme, soit pour gagner de l'argent, dut blesser ce dernier au vif, car on possède des preuves surabondantes de la sensibilité morbide avec laquelle il réagit à ces deux insinuations. Néanmoins, ses amis de la Nouvelle-Orléans firent tenir à Staunton un défi, l'invitant à se rencontrer avec Morphy en Amérique, défi que naturellement il n'accepta pas, se contentant malgré cela de donner à entendre que Morphy le trouverait à sa disposition s'il venait en Europe. Morphy fit la traversée quatre mois plus tard, et, dès qu'on le présenta à Staunton, lui demanda de vouloir bien jouer contre lui. Staunton invoqua un engagement préalable et se conduisit par la suite d'une façon si grossière qu'on ne saurait l'expliquer que par quelque crainte névrotique. En fait, on a dit qu'il souffrait de ce qu'on

appelait de l'irritabilité nerveuse. Pendant trois mois de son séjour en Angleterre, et aussi par la suite, Morphy s'efforça, avec le maximum de dignité, d'organiser un match. Staunton ne répondit que par une série d'échappatoires, d'ajournements, de désistements et de prétextes selon lesquels son énergie nerveuse était surmenée par « des occupations plus importantes », qui cependant ne l'empêchèrent point de participer le même mois au tournoi de Birmingham. Frustré dans ses espoirs, Morphy exposa la situation à Lord Lyttelton, président de l'Association britannique des joueurs d'échecs, qui lui exprima sa sympathie ; mais l'affaire en resta là. Pendant toute cette période, cependant, Staunton continua d'attaquer constamment dans ses articles l'homme qu'il avait évité de rencontrer, dénigrant son jeu, insinuant que c'était un aventurier en matière d'argent, et d'autres choses semblables. On peut citer une phrase de la dernière lettre que lui adressa Morphy : « Permettez-moi de répéter ce que j'ai invariablement déclaré dans tous les groupes de joueurs d'échecs où j'ai eu l'honneur d'entrer : à savoir que je ne suis pas un professionnel, et que je n'ai jamais voulu me servir de l'habileté que je peux posséder dans un but de profit pécuniaire (1). » Tous ces incidents déclenchèrent des discussions acrimonieuses dans le monde des échecs, où une imposante majorité soutint Morphy, et où s'établit par la suite l'opinion presque unanime d'après laquelle la conduite de Staunton était complètement indigne de lui. Le résultat chez Morphy se manifesta immédiatement sous la forme d'une forte répulsion à l'égard des échecs. Selon Sergeant (le dernier et le meilleur de ses biographes), « Morphy prit en dégoût — ailleurs que sur l'échiquier — la tactique des échecs. Peut-on s'en étonner ? » Vers la fin de ce confiit, Morphy se rendit à Paris, où il prit immédiatement contact avec Harwitz, « le roi de la Régence ». Ce dernier ne nous apparaît pas sous un jour plus agréable dans ses relations avec Morphy, où il fit preuve d'une vanité morbide et d'un manque complet de délicatesse. Il est inutile d'entrer ici dans les détails mesquins de ces histoires, qui ont été racontées par Edge ; il suffit de noter qu'Harwitz se retira du match au moment où il était en train de se faire battre d'une façon concluante. Morphy se refusa d'abord à accepter l'enjeu, qui se montait à 290 francs ; mais lorsqu'on lui représenta que d'autres

(1) F.-M. Edge : *Exploits and triumphs of Paul Morphy*, 1859.

gens allaient perdre de l'argent si sa victoire n'était pas ainsi officiellement homologuée, il accepta la somme, mais l'employa à défrayer Anderssen des dépenses qu'il avait faites pour venir à Paris. La névrose de Morphy s'accentua davantage et ne fut que temporairement interrompue par l'épisode agréable du match avec Anderssen, qui fut la dernière flamme de sa fièvre d'échecs.

Il est bon de dire ici quelques mots de l'accueil fait aux succès de Morphy. Ces derniers en effet étaient de ceux qui posent la question de savoir si sa dépression par la suite ne vient pas en partie de ce qu'il représente le type décrit par Freud sous le nom de « die am Erfolge scheitern » (les victimes du succès). J'ai déjà fait allusion à la scène qui se produisit au « Café de la Régence », lors du brillant tour de force de Morphy battant à la fois huit joueurs, bien qu'il eût les yeux bandés. Le tumulte fut tel que la garde apparut, s'imaginant qu'il se produisait une autre révolution. Morphy devint à Paris l'homme du jour, fut reçu partout, se laissa galamment battre aux échecs par des duchesses et des princesses, et finit par quitter la France dans un feu d'artifice de gloire, dont l'expression suprême fut un banquet où on lui fit cadeau de son propre buste, exécuté par un sculpteur célèbre, couronné de lauriers. On peut facilement s'imaginer la réception qu'on lui fit à son retour à New-York, où l'enthousiasme patriotique s'ajouta à tous les autres. Le sentiment dominant fut alors que, pour la première fois dans l'histoire, un Américain s'était démontré en cette matière, non seulement égal, mais supérieur à toutes les compétences des autres pays, de sorte que Morphy se trouva avoir augmenté d'une coudée la taille de la civilisation américaine. En présence d'une grande foule, dans la chapelle de son Université, on lui fit cadeau d'un échiquier dont les cases étaient de nacre et d'ébène, et d'un jeu de pièces en or et en argent. Il reçut en outre une montre en or avec des pièces d'échecs en couleur remplaçant les chiffres. Un incident de cette cérémonie suffira peut-être à illustrer la sensibilité de Morphy. Le colonel Mead, président du Comité de réception, fit allusion dans son discours aux échecs considérés comme profession, et mentionna Morphy comme son représentant le plus brillant. « Morphy se blessa d'être mentionné, même indirectement, comme professionnel, et son ressentiment fut si vif que le colonel Mead en fut accablé de confusion. Son humiliation fut telle devant cet événement déplaisant, que le colonel Mead refusa de participer à la

manifestation en l'honneur de Morphy. » (Buck). A l'*Union Club* de New-York, on offrit à Morphy une couronne de lauriers en argent. Il se rendit ensuite à Boston, où l'on donna en son honneur un banquet, auquel assistèrent, entre autres, Agassiz, Oliver Wendell Holmes, Longfellow et Lowell. Quincey fit la spirituelle remarque suivante : Morphy est plus grand que César, puisqu'il est venu, et qu'il a vaincu, sans y voir. Peu de temps après, on lui offrit à Boston une couronne d'or.

L'accumulation des flatteries sur un jeune homme de 21 ans constitue inévitablement une rude épreuve pour son intégrité mentale. Il est permis de se demander si elle n'est pas pour quelque chose dans la tragédie qui s'ensuivit. A cet égard, je tiens à citer un passage intéressant de la notice nécrologique rédigée des années plus tard par l'ami d'enfance de Morphy, Maurian. Ce dernier attribue la répulsion contre les échecs, dont nous avons parlé, — répulsion, soit dit en passant, qu'il n'associe pas avec les troubles mentaux qui s'ensuivirent, — au succès écrasant de Morphy ; il raisonne au contraire dans le sens inverse. D'après lui, « jamais Paul Morphy n'aima les échecs avec autant de passion, ne s'y consacra d'une façon aussi démesurée, qu'on le croit d'ordinaire. Notre intimité avec lui, et une longue observation, nous permettent de rendre catégorique notre déclaration à cet égard. Son absorption par ce jeu, si l'on peut ainsi parler, n'avait d'autre réalité que son ambition de rencontrer et de battre les meilleurs joueurs et les grands maîtres d'échecs de son pays et d'Europe. Il avait conscience de l'énormité de sa force et ne douta jamais un seul instant de l'issue d'une partie. En fait, avant son premier voyage en Europe, il nous prédit, dans l'intimité et avec modestie, mais aussi avec une parfaite confiance en lui-même, son succès certain ; et, à son retour, il nous exprima la conviction que son jeu avait été médiocre, téméraire, et qu'aucun de ses adversaires n'aurait dû si bien réussir en face de lui. Mais, une fois satisfaite cette unique ambition, il semble avoir perdu tout intérêt pour ce jeu ».

Avant d'essayer de répondre à la question qui vient d'être posée, je crois opportun de mentionner tous les autres faits et de rendre compte de son évolution mentale par la suite. Lorsqu'il s'établit à la Nouvelle-Orléans, l'intention de Morphy était de se consacrer au barreau, conformément à sa compétence juridique. Mais il constata que sa renommée aux échecs constituait alors un désavantage,

en ce qu'elle empêchait les gens de le prendre au sérieux en tant qu'avocat; cette injustice lui fut extrêmement pénible. Buck, qui put se documenter auprès des parents de Morphy pour écrire l'histoire de ses dernières années, déclare « qu'il devint amoureux d'une riche et jolie jeune fille de la Nouvelle-Orléans et qu'il se confia à un intermédiaire ; lorsque celui-ci discuta la question avec la jeune fille, elle railla l'idée d'épouser « un simple joueur d'échecs ».

A peine un an ou deux après son admission dans ce dont il avait l'intention de faire une profession sérieuse et stable, la guerre civile éclata, et Morphy dut envisager l'obstacle que constituait une guerre réelle aux efforts qu'il faisait pour substituer à son passe-temps, constitué par une guerre effective, une activité de paix (1). Sa réaction fut nettement celle d'un homme qui avait fondé son intégrité mentale sur la transformation d'intentions hostiles en intentions bienveillantes. Il se rendit en toute hâte à Richmond et, au milieu des hostilités, demanda une nomination dans le corps diplomatique. On la lui refusa ; et, bientôt après son retour à la Nouvelle-Orléans, sa ville natale, celle-ci fut prise par les troupes fédérales. La famille Morphy s'enfuit à Cuba sur un bateau de guerre espagnol, et de là à La Havane, à Cadix et à Paris. Lui passa une année à Paris, puis retourna à La Havane attendre la fin de la guerre.

Depuis lors, il était impossible que son état mental fût le moins du monde normal ; moins de deux ans après son retour à la Nouvelle-Orléans, sa mère lui persuada en effet de passer dix-huit mois à Paris (où ce devait être son troisième séjour) dans l'espoir que le changement de milieu le guérirait. Son aversion pour les échecs était devenue si totale qu'il ne se rapprocha jamais des lieux où jadis il avait triomphé.

Peu de temps après, il donna des signes indiscutables de paranoïa. Il s'imaginait persécuté par des gens qui voulaient lui rendre la vie intolérable. Ses illusions concernaient principalement le mari de sa sœur aînée, exécuteur testamentaire de son père, dont il croyait qu'il essayait de lui voler son patrimoine. Il le provoqua en

(1) Au cours de la discussion qui a suivi la présente conférence, le Dr Bryan et Miss Searl ont attaché une grande importance à l'influence de cet épisode sur l'esprit de Morphy, et je tends à adopter leur point de vue. Peut-être fût-ce le facteur déterminant de sa psychose, de même que ses aventures à Londres furent celui de sa névrose.

duel, puis l'attaqua en justice, et consacra des années à se documenter en vue de son procès. Devant le tribunal, il fut aisé de démontrer que ses accusations étaient dénuées de fondement. Il croyait en outre que certaines gens, et en particulier son beau-frère, voulaient l'empoisonner ; pendant un certain temps, il refusa toute nourriture, sauf lorsqu'elle lui était apportée par sa mère ou par sa sœur cadette non mariée. Une autre de ses illusions fut que son beau-frère et son ami intime, Binder, avaient comploté de détruire ses vêtements, dont il était très fier, et de le tuer ensuite ; il alla même jusqu'à pénétrer dans le bureau de Binder, et à l'attaquer à l'improviste. Il lui arrivait souvent de s'arrêter dans la rue et de fixer du regard tous les jolis visages qu'il rencontrait, ce que j'attribuerai à l'identification féminine. En outre, il aimait passionnément les fleurs. Je citerai de cette période une certaine habitude sur laquelle je suis pourtant incapable de jeter quelque lumière. Pendant une certaine période, selon sa nièce, il avait la manie de faire les cent pas à grandes enjambées sous la véranda en déclamant les paroles suivantes : « Il plantera la bannière de Castille sur les murs de Madrid au cri de « *Ville gagnée* », et le petit Roi s'en tira tout penaud ». On dirait une citation ; mais si c'en est une j'ai été incapable de la localiser, comme je le suis actuellement d'expliquer l'allusion. Il faisait tous les jours une promenade exactement à midi, tiré à quatre épingles. Puis il rentrait chez lui jusqu'au soir, et allait alors à l'Opéra, dont il ne manquait jamais une représentation. Il ne voulait voir personne que sa mère, et se fâchait si par hasard elle invitait qui que ce soit à la maison, même des intimes. Deux ans avant sa mort, on lui demanda l'autorisation de faire insérer une notice le concernant dans une anthologie biographique des hommes célèbres de la Louisiane. Il envoya une réponse indignée où il déclarait que son père, le juge Alonzo Morphy, de la Haute Cour de Louisiane, avait laissé à sa mort la somme de 146.162 dollars 54 cents ; que, d'autre part, lui-même n'exerçait aucune profession et n'avait rien à voir avec la biographie. Il parlait constamment de la fortune de son père, et il suffisait de faire allusion aux échecs pour le mettre ordinairement en colère.

Le problème que nous nous sommes posé au début de cette étude est celui de la relation qui peut exister entre la carrière de Morphy comme joueur d'échecs, et ses troubles mentaux par la suite. Sergeant s'efforce de démontrer que l'on ne saurait considé-

rer comme causale à cet égard la seule préoccupation du jeu d'échecs ; et tous les professionnels de la médecine et de la psychologie ne peuvent que confirmer cette opinion. Le résumé qu'il donne de la pathogénie de ces troubles est d'une clarté telle qu'il mérite d'être cité en entier. « Premièrement Morphy avait lieu d'éprouver du dégoût à l'égard, non pas des échecs, mais des professionnels des échecs, qu'il constatait avoir un caractère fort différent du sien. Il y débuta très jeune, et plein de générosité et d'idéalisme, sans être poussé — disait-il lui-même — par d'autre désir que celui de la gloire ; or, il se trouva en contact non pas avec des frères en chevalerie, mais avec des acrobates du journalisme sans scrupules, des calomniateurs et des filous. Sans doute rencontra-t-il aussi des gens fort nobles, tels qu'Anderssen, Lœwenthal, et la majorité des principaux amateurs de Londres et de Paris ; mais les blessures qui lui furent mesquinement faites par les joueurs de la première espèce ne se fermèrent point facilement. Deuxièmement, il évita toujours avec le plus grand soin toute souillure (selon ses conceptions, légitimes ou non), due à l'adoption d'une carrière de professionnel ; et pourtant, si on ne lui en donna pas ce nom, on le considéra du moins comme tel. Enfin, il était ambitieux dans la carrière qu'il avait choisie, et une malheureuse combinaison de circonstances lui interdisant d'y réussir, il en rendit responsable les échecs. Cette déception fut sûrement une des causes du triste état de Morphy ». Une nature hypersensible comme la sienne était mal préparée pour résister à de telles épreuves. On pourra se rendre compte des efforts de Morphy pour se cacher à lui-même sa blessure, par le passage suivant du discours qu'il prononça à la cérémonie organisée en son honneur, lors de son retour à New-York : « Au sujet de mon voyage en Europe, je dirai seulement qu'il a été agréable à presque tous les points de vue. De tous les adversaires que j'ai affrontés dans les paisibles conflits du champ de bataille des échecs, je garde un souvenir vivant et agréable. Je les ai trouvés généreux, chevaleresques, courtois, tout autant que fidèles admirateurs de ce jeu royal. »

On peut poser autrement le problème : les troubles mentaux de Morphy sont-ils dûs à ses succès même, ou à son échec et à sa désillusion ? Sa situation était-elle celle du *Pictor Ignotus* de Browning à qui l'imminence d'une gloire suprême arrachait ce cri :

« Cette pensée devenait une terreur, telle était la sauvagerie de mon désir. »

Se dit-il à lui-même, tel Andréa :

« Cette vie devenait trop intense, dorée, et non grise ; et je ne suis que la chauve-souris myope que nul soleil ne saurait tenter de quitter la grange dont les quatre murs sont pour elle l'univers. »

Se retira-t-il du monde en se disant, consolation dédaigneuse :

« Du moins, nul marchand ne fait commerce de mon cœur. » ?

En termes plus psychanalytiques, peut-on dire que Morphy prit peur de sa propre présomption lorsqu'il se trouva éclairé par les lumières de la publicité ? Freud a dit des gens qui s'écroulent sous l'excès de la réussite qu'ils le font parce qu'ils ne peuvent le supporter qu'en imagination, et non dans la réalité. Castrer son père en rêve est chose fort différente de le faire en réalité. La situation réelle déclenche la culpabilité inconsciente dans toute sa force et le châtiment est peut-être alors l'effondrement mental. Je ne crois pas que nous ayons là une explication entière ; il faut se rappeler que Morphy n'avait pas réussi, mais bien échoué, dans la réalisation de son désir le plus vital. Nous avons vu que Staunton dut être pour lui l'imago suprême, et qu'il n'avait pas réussi à le convaincre d'infériorité. Il était fort agréable de s'être montré le premier joueur du monde et de pouvoir présumer légitimement qu'il aurait également vaincu Staunton. Mais le fait persiste que son adversaire par excellence s'était dérobé. Le père dont il avait la terreur n'était pas seulement toujours en liberté, mais il avait donné lui-même des signes d'une hostilité indéniable. Morphy avait échoué dans la manipulation de son hostilité refoulée à l'égard de son père, — et de la crainte qu'il avait de l'hostilité de son père à son propre égard, — lorsqu'il avait voulu la transformer en un amical conflit homosexuel. Ce qui suit nous indique, me semble-t-il, que Morphy lui-même avait partiellement conscience de son échec. A son retour à La Nouvelle-Orléans, il lança le défi suivant : il proposait de jouer contre n'importe qui dans le monde entier, en lui concédant un pion de plus et le premier mouvement : c'est là le seul cas, dans toute sa carrière de joueur d'échecs, où il est probable qu'il ait surestimé sa force (1).

Je vois là un symptôme, à la fois d'une compensation psycholo-

(1) Cependant j'admets que l'on peut citer, dans l'autre sens, la déclaration de Saint Amant lui-même, selon qui, « à l'avenir, Paul Morphy doit rendre des points à tous ses adversaires ».

gique d'une sensation latente d'échec, et aussi de l'angoisse qui dut en résulter dans son inconscient.

Cependant, il y a plus : lorsque Staunton se déroba, il le fit d'une façon qui suggérait nécessairement, à une personne aussi sensitive que Morphy, que le but de ce dernier était malhonnête. Nous savons que l'intégrité mentale repose simplement sur l'intégrité morale, que la stabilité mentale ne peut exister qu'autant qu'elle s'accompagne du sentiment de l'innocence. Morphy n'aurait jamais pu faire preuve des facultés que nous lui connaissons, si ses dons et son fonctionnement mental n'avaient pu se consacrer utilement aux tâches qu'il leur assignait. Mais il n'en allait ainsi que dans la mesure où leur était épargnée la sensation de toute possibilité d'ébranlement des forces contraires dans son inconscient. Il était à la merci de toute circonstance susceptible de produire ce dernier résultat. J'ai signalé déjà le caractère anormal de sa sensibilité à toute insinuation d'une malveillance quelconque à l'égard des buts qu'il se proposait, ce qui revient à dire : de la possibilité qu'on le traitât comme s'ils comportaient eux-mêmes de la malveillance. Il était également sensible à toute insinuation de quelque impureté dans leurs mobiles, et particulièrement à ce qu'on lui attribuât des mobiles intéressés, et aussi à toute attitude révélant un mépris quelconque dû à leur caractère enfantin (1).

Staunton le blessa cruellement à chacun de ces trois points de vue. Il le traita à coup sûr d'une manière fort peu amicale. On exagère à peine en la qualifiant de calomnieuse. Il l'accusa en fait d'être un aventurier sans le sou, et finit par l'éviter sous le prétexte qu'il avait des affaires plus sérieuses, c'est-à-dire dignes d'un adulte. Devant ces accusations, Morphy perdit courage ; il succomba, et abandonna la route pernicieuse de la carrière des échecs. On eût dit que le père avait démasqué ses mauvaises intentions, et qu'à son tour il adoptât une attitude pareillement hostile. Ce qui

(1) Le passage suivant du discours déjà cité révèle à quel point Morphy idéalisait son jeu : « Ce n'est pas seulement le jeu le plus charmant et le plus scientifique mais aussi le plus moral de tous A la différence d'autres jeux où l'argent est le but poursuivi par les partenaires les échecs se recommandent au sage du fait que leurs conflits symboliques ne valent au vainqueur ni butin ni honneurs. Ils constituent, par excellence et catégoriquement, le jeu du philosophe. Que l'échiquier supplante les jeux de cartes, et l'on apercevra dans les mœurs de la communauté un progrès immense ».

avait paru être une expression innocente et louable de sa personnalité, se trouvait désormais attribué aux désirs les plus infantiles et les moins nobles de tous, à une ambition inconsciente d'attaquer le sexe de son père, en même temps de le mutiler définitivement, en un mot de le mater, aux deux sens anglais et persan du terme. Conformément au désir de son père, il adopta alors la profession « adulte » du barreau, et abandonna toute préoccupation du jeu d'échecs qu'on lui avait représenté comme infantile (1). Mais il était trop tard : son « péché le poursuivait ». Dans les deux affaires qui constituent la virilité, à savoir, d'une part, une carrière sérieuse parmi les hommes, de l'autre l'amour d'une femme, son passé de joueur d'échecs le poursuivit et l'entrava. Il ne réussit jamais à échapper au péché de sa jeunesse et à se faire sa place dans le monde des hommes. On ne saurait guère s'étonner que son abandon des échecs n'ait fait que croître jusqu'à devenir total, au point que le nom même de ce jeu fut une source de dégoût. « Le seul recours qui lui restât contre ce fardeau de culpabilité était d'en réaliser la projection. » Dans les illusions d'empoisonnement et de vol, nous reconnaissons les fantaisies sadiques buccale et annale projetées sur le mari de sa sœur. Sa bienveillance homosexuelle à l'égard des hommes avait disparu, et le conflit qu'elles recouvraient se trouvait exposé aux regards. Ce dernier se manifesta contre son beau-frère, qui évidemment remplaçait ici son frère, et la dernière anecdote de sa vie, racontée ci-dessus, montre à quel point il s'attachait à l'exaltation et à la vénération de son père, auquel était réservé le privilège patriarcal de « faire de l'argent ».

Peut-être une conclusion générale se dégage-t-elle de cette histoire tragique, qui semble expliquer l'association désormais établie entre le génie et l'instabilité mentale. Peut-être le cas de Morphy est-il général. Le génie est évidemment la faculté d'utiliser des dons extraordinaires au cours d'une concentration intense, ne fût-elle que provisoire. Il me semble que cette faculté dépend à son tour de celle, également spéciale, de découvrir les conditions dans

(1) Citons encore le discours déjà mentionné : « Les échecs n'ont jamais été et ne sauraient être qu'une distraction. On ne doit pas s'y adonner au détriment d'autres activités plus sérieuses Ils ne sauraient absorber les préoccupations de ceux qui les vénèrent Il faut au contraire les maintenir à l'arrière-plan, et dans les limites qui leur conviennent. En tant que pur et simple jeu, que distraction après des travaux plus ardus, ils méritent la louange la plus haute ».

lesquelles on peut annuler complètement la culpabilité inconsciente. Il faut en rapprocher sans aucun doute la rigueur classique, la sincérité et la pureté de la conscience artistique. On la paie cependant du fait que l'intégrité psychique est à la merci de la moindre variation de ces conditions indispensables. Tel semblerait être le secret de la sensibilité artistique.

Cette histoire se prête en outre à la discussion de certaines conditions psychanalytiques importantes, que j'ai tout juste ici le temps d'esquisser. On aura remarqué que, dans un but de simplicité, j'ai dû expliquer les dons de Morphy en tant que signes de sa faculté de sublimation ; il est légitime de se demander si c'est là décrire comme il convient un moyen déguisé de satisfaire des impulsions hostiles, tendant par exemple au parricide ? J'admettrai en réponse que les impulsions latentes du jeu d'échecs sont en fin de compte d'une nature mixte ; mais le processus essentiel me semble être apparenté à la libido. Je conçois que les impulsions parricides aient pu être « liées » par une cathexis en fait homosexuelle, et qu'à son tour cette dernière ait été sublimée. L'importance énorme de ce processus pour la santé mentale de Morphy ressort avec évidence des considérations qui précèdent ; et je considère que nous avons ici une manifestation d'une loi générale importante, à savoir que le processus de sublimation est en fin de compte une fonction défensive (1).

En dirigeant l'énergie du « ça » dans une direction déviée, et particulièrement en transformant une agressivité sexualisée, il protège contre les dangers auxquels le moi se trouverait, comme nous le savons, exposé par suite d'une accumulation excessive de la dite énergie.

Enfin, il est bon de signaler que, lorsque l'on parle en termes cliniques de « l'écroulement d'une sublimation », on désigne en réalité l'arrêt de sa fonction défensive. Morphy pouvait jouer aux échecs, aussi bien après son écroulement mental qu'auparavant (on peut s'en rendre compte par les parties qu'il lui arriva de gagner sur Maurian). Dans la plupart des cas semblables, et peut-être dans tous, les qualités réelles acquises au cours du processus de sublimation, restent en elles-mêmes intactes. Ce qui se trouve perdu,

(1) Le Dr Glover a formulé la conclusion analogue dans sa récente conférence faite ici même : *Sublimation, substitution, et angoisse sociale*, octobre 1930.

c'est la capacité d'employer ce talent comme un moyen de se garder contre toutes les impulsions irrésistibles du « ça » ; et c'est, en réalité, ce que craignent les malades lorsqu'ils expriment leur angoisse que la psychanalyse les prive de leurs sublimations (1).

(1) Les faits originaux qui ont servi de base à cette étude peuvent pour la plupart se retrouver au moyen des références bibliographiques données dans l'*Encyclopédie britannique* (11e et 14e éditions) et dans l'ouvrage de P.-W Sergeant intitulé *Morphy's games of chess*, 1921 Je suis infiniment reconnaissant à M. Sergeant d'avoir bien voulu me permettre d'utiliser une grande quantité de documents inédits, entre autres d'un autre ouvrage en préparation qu'il consacre à Paul Morphy Je remercie aussi la nièce de Paul Morphy, Mme Morphy-Voitier, de la Nouvelle-Orléans, qui m'a fort aimablement communiqué beaucoup de renseignements sur lui-même et sur sa famille.

COMPTES RENDUS

Société Psychanalytique de Paris

Séance du 19 mai 1931

Mme Odier présente une communication : *Contribution à l'étude du surmoi féminin.* Après avoir exposé deux cas (Annette et Claire) et les avoir interprétés, Mme Odier conclut que si le garçon peut normalement supporter la rivalité avec son père, parce que l'objet de sa libido est la mère, la fille éprouve beaucoup plus de peine à supporter la rivalité avec la mère, en raison des traces ineffaçables des premières impressions de sa vie. L'inhibition sexuelle chez la femme est beaucoup plus forte en général parce que ses premières manifestations sexuelles sont de nature à l'éloigner de la mère et cette peur de perdre l'amour maternel remplace l'angoisse de castration chez le garçon (1).

Le Dr *Parcheminey* remercie Mme Odier et ouvre la discussion.

Mme Marie Bonaparte demande des précisions sur les tendances homosexuelles d'Annette et de Claire et remarque que chaque individu possède quelques tendances de ce genre.

Le Dr *Odier* observe que Sachs et Alexander ont distingué une homosexualité constitutionnelle, sans trace de complexe œdipien ni aucune attirance pour le sexe opposé, et une homosexualité complexuelle.

Le Dr *Borel* rapporte des cas d'homosexualité pure, le sujet (homme ou femme) n'ayant jamais eu le moindre désir hétérosexuel.

Le Dr *Schiff* voudrait qu'on tînt compte du facteur endocrinien. Des femmes homosexuelles avaient une tumeur des surrénales (avec développement de caractères virils, tels que pilosité, etc.). Des homosexuels étaient, anatomiquement, des hermaphrodites.

Le Dr *Nacht,* au contraire, a guéri par l'analyse des tendances homosexuelles accompagnant des troubles endocriniens.

Le Dr *Lœwenstein* remarque que l'endocrinologie ne peut pas expliquer à elle seule l'homosexualité active de l'homme ou passive de la femme. L'instinct sexuel montre une certaine possibilité de choisir son objet (masculin ou féminin). Les soi-disant constitutionnels ont au moins aimé leur nourrice. D'autre part, la femme éprouve le besoin instinctif d'être protégée par l'homme.

(1) Cette communication a été publiée *in extenso* dans le corps de cette Revue, page 650.

Le Dr *Laforgue* a constaté qu'en période d'angoisse, les hommes les plus virils comme les femmes les plus féminines apportent à l'analyse des rêves homosexuels. Sachs pense que la distinction entre homo et hétérosexuels n'est pas toujours justifiée. Jules César était à la fois le mari de toutes les femmes et la femme de tous les maris. Il faut être circonspect dans l'interprétation des rêves : si une femme rêve qu'elle retourne en pleurant vers sa mère, on peut le traduire comme un désir d'éjaculation virile dirigé vers une femme. L'analyse d'une femme par un homme ou par une autre femme ne diffère que par l'ordre d'apparition des transferts positif ou négatif. Enfin, la peur de perdre l'amour de la mère doit être renforcée par la peur d'être tuée par la mère.

Mme Morgenstern a aussi pu guérir analytiquement une homosexualité dite constitutionnelle. Elle se demande ce que devient le surmoi chez des filles ayant des mères très féminines.

Le Dr *Borel* a connu un cas où la fixation de la fille à la mère était en réalité un moyen de contrôle et cessait en l'absence du père. La patiente, une fois mariée, ne s'est plus occupée de sa mère mais s'est étroitement attachée à son mari. Laignel-Lavastine a publié le cas d'une femme jusque-là normale qui devint homosexuelle en faisant du virilisme surrénal. Un homme d'apparence très virile, qui était homosexuel, fut trouvé hermaphrodite et porteur d'un kyste de l'ovaire.

Mme Marie Bonaparte cite le cas d'un phénomène actuellement exhibé à Luna-Park, qui présente une moitié du corps très féminine et l'autre très masculine, mais qui refuse de laisser examiner ses organes génitaux à moins de 500 dollars. On prétend qu'il résulte de l'accollement de deux jumeaux.

Le Dr *Nacht* insiste sur le danger qu'il y a pour une fille qui veut conserver l'amour maternel, à développer une agressivité contre les hommes.

Le D^r *Lœwenstein* objecte au Dr Laforgue que la peur d'être tuée par la mère correspond au stade œdipien tandis que la peur de perdre sa protection correspond au stade pré-œdipien. Il remarque que le coït anal ne constitue pas une manifestation homosexuelle chez la femme.

Le Dr *Laforgue* met au point la distinction et ajoute que, souvent, au fur et à mesure que la femme perd son homosexualité dans l'analyse, le mari change d'attitude et devient plus viril.

Le Dr *Allendy* confirme cette dernière remarque par deux observations semblables de sa pratique. Il pense que les facteurs glandulaires peuvent servir à intensifier et à amener à manifestation des tendances homosexuelles, non à les créer. Quant à la question de l'analyse d'une femme par une autre femme ou par un homme, elle doit dépendre de l'intensité variable des deux composantes du complexe œdipien : amour pour le père ou haine pour la mère. Si la haine pour la mère est trop intense, l'analyse par un homme lui semble préférable.

Le Dr *Odier* connaît beaucoup de cas où l'analyse d'une femme par un homme a abouti à une guérison absolument complète. Il signale les cas

de fixation prégénitale des hommes à leur mère, présentant des apparences de complexe œdipien mais pouvant être transférés en bloc sur le père et conseille d'en tenir compte pour l'analyse. Dans la sexualité inconsciente, le but importe plus que l'objet.

Mme Odier répond à quelques questions. Si tous les malades peuvent avoir des rêveries homosexuelles, celles dont elle a parlé éprouvaient, quand elles étaient le plus heureuses, le plus vif désir d'une réconciliation avec la mère. La femme résiste à la sexualité qui l'éloigne de l'objet maternel primitif. Elle peut se faire un surmoi terrible même quand la mère est très douce. Le masochisme est une punition de la culpabilité à l'égard de la mère.

BIBLIOGRAPHIE

Dr René ALLENDY : *La Justice intérieure*. Paris, Denoël et Steele, 1931, 270 pages.

Aucun de nous ne reste insensible au problème de la justice, tant il est vrai que sa solution touche à nos instincts les plus profonds. Ces dernières années, Freud, Reik, Alexander, Staub, Laforgue, Hesnard, Odier, Pichon ont étudié divers aspects du sentiment de justice en se plaçant du point de vue psychanalytique. Allendy, dans un ouvrage qui se lit fort agréablement, a tenté d'étudier ce sentiment au travers des institutions juridiques, des conceptions religieuses et des sentiments individuels. Avec cette forte érudition que nous lui connaissons, il a repris la question dans son ensemble, traçant un vrai tableau clinique des diverses formes de justice. Le lecteur est séduit par ces promenades historiques et par ce musée si riche en faits bien classés, mais parfois il se met à regretter que certains mécanismes ne soient pas analysés plus en détail. Le déterminisme de certaines attitudes n'est pas assez précisé. L'idée de justice est difficile à définir, elle a été envisagée de bien des manières différentes au cours des âges. Nos appétits ont créé la guerre, la contrainte sociale est venue limiter nos désirs et finalement nos sentiments de vengeance. A la loi sévère du talion ont succédé les compensations, privation de liberté ou amendes. Dans nos mœurs européennes, une évolution se dessine qui tend à faire disparaître le besoin de représailles et à lui substituer un idéal de rééducation. La foule, qui se grise sous la pression de la contrainte sociale, admet difficilement que nos juges ne vengent pas le crime commis. Ce sont ces sentiments de justice qui priment dans l'inconscient de la collectivité. qui nous empêchent de réaliser une justice nouvelle et supérieure basée sur la notion de responsabilité morale. Ne pouvant punir autrui comme il le voudrait, l'homme imagine une justice transcendante qui s'exerce dans l'au-delà.

Allendy considère trois stades dans ces idées métaphysiques :

1° Le sort dans la vie future ne dépend pas des mérites d'ordre moral ;

2° Le crime est puni par des tortures sauvages, car Dieu veut se venger du méchant ;

3° La sanction est proportionnée et sert au redressement du coupable.

La notion de justice prend sa source dans l'instinct ; elle précède l'intelligence qui cherche uniquement à la rationaliser ensuite. L'homme cherche d'abord une certitude surnaturelle. La loi divine devient une obsession, toute contravention à cette loi s'accompagne d'angoisses ; aux arguments superstitieux succèdent les arguments rationnels ; on s'efforce d'établir la nécessité objective d'une morale. Ces tentatives restent

incomplètes. Le sentiment de justice est une nécessité intérieure qui dépend de nos besoins inconscients.

Allendy distingue dans la complexité des instincts des tendances captatives (instincts digestifs), les tendances oblatives (instincts sexuels), et les tendances coopératives (instincts sociaux). Ces derniers sont caractérisés par une tendance restrictive des appétits individuels, tendance que Freud attribue au surmoi, Saussure à l'instinct d'inhibition, Trotter à l'instinct grégaire. Ces instincts sociaux commencent leur œuvre d'opposition dès la période de sevrage. Ils suscitent des représentations de punition par talion ; à des degrés divers, ils conduisent au masochisme et à l'auto-punition. Le besoin de justice des hommes poursuit une réalisation collective des tendances individuelles. L'équilibre entre les trois grands instincts peut être rompu. De la prédominance oblative ou captative d'un côté, de l'excès ou de la diminution des répressions sociales de l'autre, se dégagent quatre types : 1) l'obsédé ; 2) le mélancolique ; 3) le révolté ; 4) l'ascétique.

Allendy soutient que le masochisme précède les premières répressions du sevrage ; le surmoi freudien s'y superpose plus tard. Dans cet ensemble de forces répressives s'infiltre le complexe de castration. Cette expression empruntée au langage sexuel, exprime des tendances plus générales de l'individu. L'angoisse déclanchée par le sentiment de culpabilité appelle la punition, qui seule apporte le soulagement ; mais plus tard l'angoisse s'érotise à son tour, le malade se complaît à être une victime. Les maladies organiques, comme les symptômes psychopathiques, sont la résultante du besoin d'auto-punition. Les sentiments de culpabilité semblent inspirer et susciter toutes les souffrances humaines. La culpabilité résulte plus des intentions que des faits. Elle pèse sur nous lourdement et nous oblige à travailler sans cesse contre nous-mêmes.

Allendy termine son ouvrage par cette conclusion : « Consentir en soi-même le sacrifice de ce qui est individuel à ce qui est universel, se prêter au dépouillement de l'égoïsme, abdiquer sa cruauté native, avant que les coups du destin aient forcé à lâcher prise dans l'angoisse et la révolte, c'est bien la suprême sagesse que nous ont enseignée les plus clairvoyants d'entre les hommes, et à laquelle nous sommes obligés de revenir. » Ainsi formulée, cette conclusion me paraît encore répondre à certains besoins d'auto-punition ; c'est en vivant en fonction de nous-mêmes que les satisfactions que nous retirerons du monde extérieur nous pousseront à créer et à produire quelque chose d'utile autour de nous.

R. DE S.

J.-C. FLÜGEL : *The psychology of clothes* (*La psychologie du vêtement*), International Psychanalycal Library (Hogarth Press), 1930, 257 pp., 21 illustrations ; prix : 21 s.

On a beaucoup écrit sur l'histoire, l'hygiène, l'esthétique du vêtement. Le présent volume, où Flügel applique au vêtement et à notre attitude à son égard la méthode d'interprétation psychanalytique, est la première étude

psychologique approfondie du sujet. La *Revue Française de Psychanalyse* a publié l'an dernier (3e année, n° 3, 1929) une conférence faite par l'auteur sur « *la valeur affective du vêtement* ». Ces idées sont développées dans son livre, qui passe en revue un grand nombre de matières connexes, depuis les mobiles fondamentaux de la décoration et de la modestie jusqu'aux questions de la « dress-reform » et des robes courtes ou longues.

Le premier but du vêtement n'est pas la protection, mais de fournir un compromis entre l'exhibitionnisme (décoration) et son refoulement (pudeur). Le traitement de la pudeur est original et intéressant. Flügel la regarde comme une tendance inhibitrice secondaire présupposant la tendance primitive contraire à montrer, contre laquelle elle est dirigée. Il propose d'en décrire n'importe quel exemple donné en fonction de 5 variables, dont 4 sont des couples de termes opposés l'un à l'autre dans deux séries parallèles. En effet, la pudeur peut : s'exercer dans sa forme sexuelle, inhiber la tendance à montrer le corps nu, venir de soi, être dirigé contre le désir ; ou bien elle peut : s'exercer dans sa forme sociale, inhiber la tendance à montrer les vêtements, venir des autres, être dirigée contre le dégoût ; enfin, elle peut s'exercer dans différentes parties du corps, ce qui constitue la cinquième variable.

L'auteur discute ensuite le symbolisme du vêtement, qui peut protéger contre les dangers non seulement physiques, mais magiques, psychologiques et moraux ; puis les différences d'attitude individuelles et sexuelles envers le vêtement, par ex., l'influence de certains types psychologiques (rebelle, résigné, esclave du devoir, etc.) sur la sélection du vêtement. La sexualité plus diffuse de la femme lui rend difficile de sublimer son exhibitionnisme dans le vêtement et facile de tolérer un assez haut degré d'exhibitionnisme érotique ; l'homme, au contraire, avec son organisation sexuelle plus concentrée, qui le presse donc davantage vers un but strictement génital, doit davantage refouler son exhibitionnisme, dont la signification consciente serait trop génitale (c'est là l'origine du « grand renoncement masculin »), et accuse raisonnablement (de son point de vue) la femme d'être impudique. A quoi la femme peut répondre (aussi raisonnablement du sien) qu'elle a envers le corps une attitude plus naturelle, c'est-à-dire qu'elle peut se permettre le plaisir de l'exhibitionnisme sans intention ou conscience d'un désir génital.

Après sept chapitres sur les types de vêtements, les forces et les vicissitudes de la mode, et l'éthique du vêtement, Flügel joint, dans son dernier chapitre, en partant du principe que « les vêtements devraient donner le maximum de satisfaction, avec une reconnaissance complète de la réalité » (p. 234), des implications touchant l'avenir du vêtement, tirées de l'examen méthodique auquel il s'est livré jusqu'ici. « Nous devons honnêtement accepter la conclusion que [le principe énoncé plus haut] conduit en définitive non au vêtement, mais à la nudité. » (p. 237). Le principe de réalité ne requiert pas du vêtement ; on peut donc envisager (et même souhaiter) sa disparition, sauf pour une occasionnelle

protection, et il n'aura ainsi été « qu'un épisode dans l'histoire de l'humanité » (p. 238 et dernière).

Telle est la conclusion de ce livre qui constitue une importante contribution dans le domaine de la psychanalyse appliquée, et où l'auteur, psychanaliste, doublé d'un psychologue rompu aux méthodes expérimentales, a fait montre d'un bel esprit scientifique.

J. FROIS-WITTMANN.

Medical Review of Reviews, 412th. Issue, March 1930. (*Psychopathology Number ; Character diselses and the Neuvroses : edited by Dorian Feigenbaum, M. D.*)

La *Medical Review of Reviews* a consacré son numéro de mars 1930 tout entier à la Psychopathologie, et en a confié la publication à l'actif *D. Feigenbaum*, qui a poursuivi là un but excellent de propagande psychanalytique et l'a mené à bien. Il a voulu montrer aux lecteurs de cette revue de médecine générale les réalisations de la psychopathologie psychanalytique. Il a réuni à cette intention deux groupes d'articles : pour le premier groupe, il a choisi, nous dit-il, non les psychoses, clairement reconnaissables et officiellement enseignées, ni les névroses, qui ont fait l'objet de nombreuses expositions de la part de Freud et de ses élèves, mais les *caractères névrotiques*, parce que moins bien délimités et moins étudiés, et parce que, étant au fond ou au premier plan de beaucoup de syndrômes cliniques, ils confrontent ainsi les médecins et même les juges dans leur pratique journalière, ce qui rend une compréhension de leur structure dynamique essentielle à l'appréciation de nombreuses conditions pathologiques, plus ou moins importantes socialement. Feigenbaum a joint à ces études un second groupe d'articles sur la *neurasthénie* (choisie pour représenter les névroses vraies), parce que le terme est encore utilisé à tort et à travers, et parce que, les syndrômes appelés neurasthéniques fournissant un excellent exemple de l'interdépendance des facteurs psychiques et somatiques, leur étude, faite du point de vue de la théorie de la libido, peut mener à une compréhension plus profonde de la base somatique dernière qu'on suppose généralement aux phénomènes névrotiques.

De distingués collaborateurs ont répondu à l'appel de F., et *Freud* a écrit, en guise de Préface, quelques mots lapidaires où il morigène sans indulgence les médecins américains qui pratiquent la psychanalyse, bien qu'ayant avec elle une familiarité insuffisante : « La popularité d'un terme, dit-il, n'est la preuve ni d'une attitude bienveillante envers le sujet, ni d'une large dissémination ou d'une compréhension profonde de ses enseignements. »

I. — Groupe de travaux sur la Neurasthénie.

Le psychiâtre H.-A. Bunker (*De Beard à Freud*) fait un historique de la question, et le neurologue I.-S. Wechsler, de Columbia (*La neurasthénie est-elle une maladie organique*), dit qu'on n'a pas de preuve clinique ou pathologique directe que la neurasthénie soit une maladie toxique, mais que la théorie freudienne d'un trauma à l'appareil sexuel et des faits nombreux parlent en faveur de l'organicité.

A.-A. Brill : *Erreurs de diagnostic dans la neurasthénie.*

B. rappelle la confusion qui a régné jusqu'à Freud dans le concept de la neurasthénie, que Forel appelait « la boîte à ordures de la médecine ». Freud, qui mit de l'ordre dans le chaos des névroses, limita la neurasthénie en lui enlevant les symptômes d'angoisse (qui devinrent ceux d'une nouvelle entité, la névrose d'angoisse), en la restreignant aux symptômes typiques suivants : maux de tête, irritation spinale, dyspepsie avec flatulence et constipation, et en lui donnant comme facteur étiologique le remplacement d'une décharge adéquate (coït normal) par une moins adéquate (masturbation ou pollutions spontanées). Brill ne croit pas à la neurasthénie : il n'a jamais rencontré un neurasthénique, pas plus dans le sens freudien que dans tout autre sens. Il y a toujours dans les cas diagnostiqués « neurasthénie » des mélanges de névroses, des dépressions légères, des schizophrénies ou P. G. commençantes, des phtisies latentes ou autres affections organiques mal diagnostiquées. B. refuse donc, avec Bleuler, le terme « neurasthénie » qui lui semble, comme le terme « psychasthénie », ne servir qu'à couvrir une multitude de faits mal compris.

O. Fenichel : *L'hypothèse d'une libido des organes.*

Cette hypothèse, avancée par Freud et développée par Ferenczi, permet de sonder les frontières psycho-physiologiques, c'est-à-dire les phénomènes physiques normaux qui accompagnent les conflits, et leurs caricatures pathologiques : hystérie de conversion et névroses vraies et organiques. La vie des pulsions, avec son double aspect psychique et bio-physique, et la possibilité d'une description « libidinale-économique », forme ce passage et peut nous aider.

On sait que les pulsions sexuelles procèdent non seulement des parties génitales, mais aussi des « zones érogènes ». On peut se figurer que des sécrétions internes sexuelles sont présentes partout, transportées par le système circulatoire, mais inégalement réparties, suivant les circonstances physiques et psychiques. L'investissement libidinal ne serait que leur accumulation dans les organes, d'où partirait une irradiation d'excitations. Objectivement, on peut faire remarquer les « génitalisations » d'organes mentionnées par Ferenczi. Subjectivement, Freud croit que

protection, et il n'aura ainsi été « qu'un épisode dans l'histoire de l'humanité » (p. 238 et dernière).

Telle est la conclusion de ce livre qui constitue une importante contribution dans le domaine de la psychanalyse appliquée, et où l'auteur, psychanaliste, doublé d'un psychologue rompu aux méthodes expérimentales, a fait montre d'un bel esprit scientifique.

J. FROIS-WITTMANN.

Medical Review of Reviews, 412th. Issue, March 1930. (*Psychopathology Number ; Character diselses and the Neuvroses : edited by Dorian Feigenbaum, M. D.*)

La *Medical Review of Reviews* a consacré son numéro de mars 1930 tout entier à la Psychopathologie, et en a confié la publication à l'actif *D. Feigenbaum*, qui a poursuivi là un but excellent de propagande psychanalytique et l'a mené à bien. Il a voulu montrer aux lecteurs de cette revue de médecine générale les réalisations de la psychopathologie psychanalytique. Il a réuni à cette intention deux groupes d'articles : pour le premier groupe, il a choisi, nous dit-il, non les psychoses, clairement reconnaissables et officiellement enseignées, ni les névroses, qui ont fait l'objet de nombreuses expositions de la part de Freud et de ses élèves, mais les *caractères névrotiques*, parce que moins bien délimités et moins étudiés, et parce que, étant au fond ou au premier plan de beaucoup de syndrômes cliniques, ils confrontent ainsi les médecins et même les juges dans leur pratique journalière, ce qui rend une compréhension de leur structure dynamique essentielle à l'appréciation de nombreuses conditions pathologiques, plus ou moins importantes socialement. Feigenbaum a joint à ces études un second groupe d'articles sur la *neurasthénie* (choisie pour représenter les névroses vraies), parce que le terme est encore utilisé à tort et à travers, et parce que, les syndrômes appelés neurasthéniques fournissant un excellent exemple de l'interdépendance des facteurs psychiques et somatiques, leur étude, faite du point de vue de la théorie de la libido, peut mener à une compréhension plus profonde de la base somatique dernière qu'on suppose généralement aux phénomènes névrotiques.

De distingués collaborateurs ont répondu à l'appel de F., et *Freud* a écrit, en guise de Préface, quelques mots lapidaires où il morigène sans indulgence les médecins américains qui pratiquent la psychanalyse, bien qu'ayant avec elle une familiarité insuffisante : « La popularité d'un terme, dit-il, n'est la preuve ni d'une attitude bienveillante envers le sujet, ni d'une large dissémination ou d'une compréhension profonde de ses enseignements. »

I. — Groupe de travaux sur la Neurasthénie.

Le psychiâtre H.-A. Bunker (*De Beard à Freud*) fait un historique de la question, et le neurologue I.-S. Wechsler, de Columbia (*La neurasthénie est-elle une maladie organique*), dit qu'on n'a pas de preuve clinique ou pathologique directe que la neurasthénie soit une maladie toxique, mais que la théorie freudienne d'un trauma à l'appareil sexuel et des faits nombreux parlent en faveur de l'organicité.

A.-A. Brill : *Erreurs de diagnostic dans la neurasthénie.*

B. rappelle la confusion qui a régné jusqu'à Freud dans le concept de la neurasthénie, que Forel appelait « la boîte à ordures de la médecine ». Freud, qui mit de l'ordre dans le chaos des névroses, limita la neurasthénie en lui enlevant les symptômes d'angoisse (qui devinrent ceux d'une nouvelle entité, la névrose d'angoisse), en la restreignant aux symptômes typiques suivants : maux de tête, irritation spinale, dyspepsie avec flatulence et constipation, et en lui donnant comme facteur étiologique le remplacement d'une décharge adéquate (coït normal) par une moins adéquate (masturbation ou pollutions spontanées). Brill ne croit pas à la neurasthénie : il n'a jamais rencontré un neurasthénique, pas plus dans le sens freudien que dans tout autre sens. Il y a toujours dans les cas diagnostiqués « neurasthénie » des mélanges de névroses, des dépressions légères, des schizophrénies ou P. G. commençantes, des phtisies latentes ou autres affections organiques mal diagnostiquées. B. refuse donc, avec Bleuler, le terme « neurasthénie » qui lui semble, comme le terme « psychasthénie », ne servir qu'à couvrir une multitude de faits mal compris.

O. Fenichel : *L'hypothèse d'une libido des organes.*

Cette hypothèse, avancée par Freud et développée par Ferenczi, permet de sonder les frontières psycho-physiologiques, c'est-à-dire les phénomènes physiques normaux qui accompagnent les conflits, et leurs caricatures pathologiques : hystérie de conversion et névroses vraies et organiques. La vie des pulsions, avec son double aspect psychique et bio-physique, et la possibilité d'une description « libidinale-économique », forme ce passage et peut nous aider.

On sait que les pulsions sexuelles procèdent non seulement des parties génitales, mais aussi des « zones érogènes ». On peut se figurer que des sécrétions internes sexuelles sont présentes partout, transportées par le système circulatoire, mais inégalement réparties, suivant les circonstances physiques et psychiques. L'investissement libidinal ne serait que leur accumulation dans les organes, d'où partirait une irradiation d'excitations. Objectivement, on peut faire remarquer les « génitalisations » d'organes mentionnées par Ferenczi. Subjectivement, Freud croit que

dans l'hypocondrie les organes sont vraiment altérés en ce sens qu'ils ont un investissement libidinal augmenté (par retrait de la libido des objets vers les organes), qui se traduit psychiquement par une tension désagréable. Il a la même théorie au sujet des névroses vraies, où les quantités de libido (« substances sexuelles ») qui ne sont pas déchargées par un orgasme adéquat, restent corporellement effectives et agissent sur les organes comme des toxines. Il y a donc similitude entre excitation sexuelle et intoxication. La nature de la tension (engendrée par la pulsion et disparaissant dans l'organisme) et les variations de la charge libidinale des organes éclaireraient cette physiologie du plaisir exigée par Ferenczi. N'y a-t-il que des différences *quantitatives* de l'excitation sexuelle plaisante à l'accumulation libidinale pénible, que des différences de niveaux d'obstruction à la décharge libidinale dans le cas des névroses vraies, où cette obstruction serait de source extérieure, et dans celui de l'hypocondrie, où elle serait psychogène-interne ? Le processus de concentration dans les organes, au détriment des parties génitales, peut être le même dans l'hystérie (et les perversions), et dans les névroses vraies (et l'hypocondrie). Il doit donc y avoir un facteur additionnel de différenciation, qui décide peut-être de la possibilité même du retrait de la libido des organes et de son renvoi vers la décharge normale avec son affect propre : la différence *qualitative* entre les libidos (objectale ou narcissique) doit par exemple entraîner une différence symptomatique capitale.

Or, l'investissement des substances sexuelles dans les organes est provoqué par une affluence intrapsychique sur les représentations des *objets,* dans l'hystérie-perversions (où les organes sont surtout les zones érogènes), et sur les représentations des *organes,* après « régression au narcissisme » (c'est-à-dire régression des représentations objectales à celles du « moi corporel ») dans l'hypocondrie-psychiste. Dans ce dernier cas, la difficulté du retrait des investissements libidinaux (substances sexuelles) vient de la régression au narcissisme elle-même. Les névroses vraies et les névroses organiques sont probablement des formes intermédiaires.

Enfin, dans une maladie organique, il y a un semblable transfert des représentations des objets à celles des organes, et la différence avec l'hypocondrie doit être dans la cause de ce transfert, laquelle est psychogène dans la seconde, et organique (l'organe malade lui-même) dans la première. Et, dans ce cas, l'augmentation libidinale sert à la guérison. Ceci prouve que la *libido narcissique* n'est autre que la *libido corporelle* (et non celle des objets), et que le maintien du moi corporel et psychique dépend, comme l'a vu Tausk, d'un « Fonus libidinal », d'un investissement optimum physiologique (« substances sexuelles ») des organes, et psychique, des représentations, des objets, avec variations pathologiques hyper (névroses vraies-hypocondrie) et hypo (« aliénation » d'un organe, disparition des limites du moi de parties du corps et de données sensorielles). Il peut d'ailleurs y avoir non pas diminution de l'investissement,

mais refoulement de celui-ci par une égale quantité de « contre-investissement ».

P. Federn : *Le noyau neurasthétique dans l'hystérie.*

F. croit que les névroses vraies n'ont besoin d'aucun mécanisme psychonévrotique, n'ont aucune signification symbolique, et n'ont pas de précessus primaires inconscients pour origine. Mais elles peuvent être intimement mêlées aux psychonévroses (ce qui a conduit des auteurs à les confondre), soit qu'elles suivent des inhibitions et troubles sexuels toujours présents dans les psychonévroses, soit que celle-ci, au contraire, soient stimulées par l'existence de symptômes de névrose vraie. C'est pourquoi l'hystérie, par exemple, apparaît si souvent aux périodes critiques de la vie sexuelle des femmes (puberté, mariage, périodes de coït contraceptif).

Il y a des symptômes hystériques, comme la cécité ou la paralysie (ce qui paraît étrange) qui peuvent n'avoir aucun rapport avec une névrose actuelle ; au contraire, les crampes et les douleurs hystériques ne sont souvent que l'exagération des paresthésies et du sentiment de tension et de fatigue neurasthénique, auxquels elles étaient liées. Quand la psychanalyse a fait disparaître les déterminants inconscients, le noyau de névrose vraie, dissimulé derrière les symptômes de conversion, peut continuer à exister, tout comme l'angoisse récurrente observée au cours d'un traitement était auparavant inhibée et cachée par des phobies, des compulsions ou des conversions. De même, on sait que des maladies organiques du cœur accompagnées d'angoisse se présentent souvent comme un syndrôme hystérique et provoquent des diagnostics néfastes au patient. Une comparaison des symptômes à noyau de névrose vraie avec les autres montre que ces derniers s'expriment plutôt comme des phénomènes de défense du moi, que comme des phénomènes pulsionnels du ça ; les symptômes du moi de la névrose actuelle fonctionnent comme noyau de symptômes plutôt psychotiques que névrotiques. Quant au traitement, l'opothérapie des névroses sexuelles n'étant pas encore accessible, nous devons continuer à résoudre les déplacements et fixations et à rediriger la libido vers son emploi le plus normal et le plus satisfaisant par ce détour difficile ; le mieux obtenu dans la névrose actuelle est d'ailleurs souvent sans effet sur l'hystérie, car les troubles de l'achèvement et de la satisfaction dans l'acte sexuel ont déjà été élaborés par la psychonévrose et sont maintenus par elle.

Il reste à se demander par quel mécanisme les légers picotements et douleurs neurasthéniques se changent chez l'hystérique en douleurs intolérables et en contractures violentes. Il semble qu'il y ait là plus qu'une différence dans les quantités de libido accumulées, et qu'il s'agisse vraiment d'une autre *dimension* d'intensité. On peut trouver une analogie dans les rêves qui stimulent l'organisme ou sont stimulés par lui. Dans un rêve comme celui que provoque une paille entre les orteils du sujet,

par exemple, l'excitation qu'il ressent au réveil est d'intensité minima par rapport à la représentation qui lui correspond dans le rêve. Or, on sait que dans le rêve les investissements sont retirés des systèmes affectés par les excitants corporels, et même, semble-t-il, de la surface du moi, qui ne peut ainsi s'opposer au libre passage des processus primaires du moi à la périphérie, et vice-versa. Nous dirons donc que dans la neurasthénie, comme dans la veille, seule peut agir une petite partie du stimulus, tandis que dans l'hystérie, comme dans le rêve, son énergie totale continue à agir.

II. — Groupe de travaux sur la pathologie du caractère.

L'investigation psychanalytique des symptômes et des actions des névrosés a conduit à la considération du caractère qu'on trouve derrière les symptômes de la personnalité entière, indépendamment de leur existence (par exemple chez le « normal »), et à la conclusion que seules des différences quantitatives représentent la ligne de démarcation entre le normal et le pathologique. C'est ainsi que s'est développée une caractérologie psychanalytique. Freud a le premier montré, dans sa description du caractère anal (que développa Jones), que des tendances libidinales spécifiques pouvaient fournir au caractère des traits typiques. Puis ce fut le tour du caractère oral (Abraham, Glover), etc. Dans « le Moi et le Ça », Freud donna la base d'une différenciation psychanalytique des caractères, à laquelle Alexander, Reich et Reik ont apporté d'importantes contributions.

H. Schaxel : *La théorie freudienne du moi et la pathologie du caractère.*

S. donne une mise au point consciencieuse des récents travaux de Freud, suffisamment connus des lecteurs de cette revue pour n'avoir pas à les résumer de nouveau. Rappelons seulement que, le caractère ultime du moi (personnalité), étant « le résidu de la série des investissements objectaux abandonnés » (Freud), les rapports du moi, des objets, du surmoi et du ça sont essentiels dans l'étude du caractère.

P. Schilder : *Neurasthénie et Hypocondrie.*

Deux choses sont frappantes dans la neurasthénie : on la trouve surtout chez les hommes, et ils en acquièrent les symptômes à la puberté et vers quarante ans, c'est-à-dire à deux stades spéciaux du développement psychosexuel. Soit que, à la puberté, l'idéal du moi interdise le plaisir narcissique du corps et de la masturbation, soit que, vers quarante ans, les tendances sadiques sublimées dans le travail et les activités sociales fassent dévier trop d'énergie de la libido génitale, dans les deux

cas celle-ci ne peut se décharger de façon satisfaisante, s'accumule dans le corps et provoque le symptôme neurasthénique.

On peut croire que, dans la neurasthénie, et en particulier dans l'hypocondrie, des changements réels se produisent dans les organes, puisqu'il y a accumulation de libido, et que celle-ci est aussi un agent somatique. Pourtant Reich, au contraire de Freud, voit dans le symptôme neurasthénique le résultat d'une conversion, par l'intermédiaire d'un conflit, de l'énergie sexuelle inemployée. Une comparaison des symptômes hystériques de conversion avec les symptômes neurasthéniques (pression dans la tête, fatigue, étourdissements, douleurs, spermatorrhée, troubles vaso-moteurs, constipation et spasticité des intestins, palpitations, etc.) semble en effet permettre de parler de conversion, non seulement dans l'hystérie, mais aussi dans la neurasthénie et l'hypocondrie, qui seraient, comme les autres névroses, des façons de se débarrasser d'un conflit, tout en essayant davantage de rester en contact avec la réalité. Ceci implique que les symptômes auraient également un sens inconscient : l'impuissance et la fatigue du neurasthénique, par exemple, indiquent son abandon de la génitalité, et son inaptitude à concentrer une partie du complexe de castration déplacée en haut, etc. Les symptômes hypocondriaques se trouvent dans les organes trop aimés du sujet, par exemple la gorge d'un chanteur. Freud compare l'organe devenu le centre de l'attention hypocondriaque aux parties génitales qui fournissent aussi des sensations accaparant toute la personnalité. On peut donc dire que la sensation sexuelle qui n'est plus éprouvée dans les parties génitales l'est maintenant dans ces parties génitales symboliques que sont les organes de l'hypocondriaque.

Pour comprendre comment se produit la conversion, il faut comprendre comment nous sentons notre propre corps. S. rappelle quelques résultats de ses recherches sur le « modèle postural » du corps, le « schème corporel » (Körperschema), dans lequel chaque organe a sa représentation spéciale (comme le montre le fantôme d'une main amputée), et qui est le bilan de la répartition présente de la libido d'un individu. Il est à la base de notre narcissisme, et seul le narcissisme en maintient la cohésion. Il contient l'histoire de notre développement libidinal, et c'est à son niveau que se produit toute conversion. Or, on voit apparaître là une différence importante entre les névroses : la conversion hystérique se produit dans la partie du schème corporel qui a été produite par l'expérience individuelle (de même que les troubles de la sensibilité de ce genre : globe, clous dans la tête, etc., symbolisent les parties sexuelles de personnes particulières), tandis que la conversion neurasthénique-hypocondriaque a plus de rapport avec la partie qui nous est commune à tous (de même que les sensations symbolisent ici les parties sexuelles en elles-mêmes, et en général celles du sujet). On peut comparer à ce propos la variété des symptômes hystériques avec la monotone uniformité des symptômes neurasthéniques, uniformité typique des lésions organiques ou près de la sphère organique. Dans ce sens encore la neuras-

thénie et l'hypocondrie sont « narcissiques ». Le fait que leur point de fixation se trouve dans les premiers stades du développement du schème corporel doit être dû à ce que celui-ci était particulièrement instable ou faible, soit constitutionnellement, soit à cause d'expériences primitives dont nous n'avons aucune idée, et ceci a eu pour effet d'influencer le cours de la libido. Le schème corporel, élaboré sur la base des fonctions du lobe pariéto-occipital, transfère son activité aux centres vitaux du dieucéphale et du cerveau moyen, ayant ainsi accès à l'inervation vaso-végétative. On comprend maintenant mieux pourquoi, même du point de vue psychanalytique, les symptômes neurasthéniques - hypocondriaques peuvent être considérés comme « organiques ». Les deux névroses en question sont des maladies du schème corporel ; ce sont, pour employer un terme conforme à la terminologie de Wernicke, des *somato-psycho-névroses.*

E. JONES : *Le caractère anxieux.*

J. définit d'abord le caractère névrotique comme une névrose qui a été acceptée par le moi, alors que le symptôme a été imposé au moi et s'est produit en dépit de lui. Le processus de formation est analogue à l'incorporation d'un symptôme par le moi qui constitue le gain secondaire d'une névrose ; mais il se produit beaucoup plus tôt, avec le résultat que l'invasion du moi est bien plus diffuse, et que toute sa structure (le caractère) est modifiée par les ramifications de la pulsion qui le pénètre et par les formations réactionnelles. Ces dernières, et le fait que la nature sexuelle de la pulsion n'est que déguisée, non abandonnée, pendant son contact avec le moi, distinguent ce processus d'une sublimation.

J. se propose d'étudier le caractère corrélatif des états anxieux (névrose d'angoisse ou hystérie d'angoisse), qui, au contraire de la peur normale, constituent toujours un symptôme névrotique. Il résume d'abord ses vues sur l'angoisse qui sont, comme on le sait, différentes de celles de Freud. Celui-ci a récemment admis comme Jones que l'angoisse des psychonévroses est une des manifestations de la peur (qui appartient aux « instincts du moi ») et est une angoisse- « signal » ; mais il n'admet pas celle-ci dans les névroses actuelles, où l'angoisse est « traumatique » et produite par la conversion directe de la libido accumulée. Et c'est contre le danger d'une telle situation traumatique (qui engendrerait l'angoisse) que l'angoisse-signal des psychonévroses est évoquée. J., analysant cette situation intolérable au lieu de la tenir pour finale, trouve qu'elle consiste dans un épuisement total de l'excitation (« aphanisis »). C'est cette castration sur une grande échelle qui constituerait le danger en question. Cela lui permet d'appliquer l'angoisse-signal, manifestation de l' « instinct de peur » de la part du moi, comme réaction défensive dans les situations somatiques des névroses vraies également. C'est ce qu'il appelle le point de vue biologique.

Dans l'envahissement qui aboutit au caractère anxieux, nous devions tâcher de diviser les éléments constitutifs en deux groupes dérivés des

agents qui tendent vers le danger primaire (en dernier lieu l'aphanisis), et de l'angoisse elle-même. Mais ceci est rendu impossible par les réactions secondaires. Définissant donc le caractère anxieux par un moi envahi à la fois par la tendance anxieuse et par les réactions contre elle, on divisera les composantes de ce caractère en trois : une tendance libidinale positive, et deux réactions négatives, l'une primaire (l'angoisse), et l'autre secondaire (par exemple la culpabilité, et surtout la haine). L'angoisse se produit quand l'excitation libidinale qui n'est pas déchargée atteint une certaine tension, laquelle peut résulter soit d'une stimulation érotique excessive, soit d'une inhibition excessive de la décharge. En dernière analyse, toute privation de décharge libidinale peut se réduire à deux éléments : une menace à l'organe génital ou à l'accessibilité de l'objet d'amour ; les deux peuvent être présents ensemble, par exemple chez ceux dont la puissance ou le sens de sécurité sont liés à l'attitude de l'objet d'amour. Il n'est d'ailleurs pas possible de déterminer pourquoi l'angoisse est absorbée dans la personnalité du caractère anxieux, plutôt que de rester « flottante » ou de se localiser sous la protection d'un mécanisme phobique. Enfin, les réactions secondaires constituent des défenses contre l'angoisse elle-même. Les mieux connues sont la culpabilité, qui accompagne les prohibitions internes, et surtout l'irritation et la haine.

F. Wittels : *Le caractère hystérique.*

Le type hystérique, comparé au type obsessionnel, montre une tendance créatrice (féminine), et ne possède pas l'élément coercitif (masculin), la compulsion à l'achèvement et à la permanence. C'est pourquoi les accomplissements des hystériques sont fugitifs, comme une photographie bien développée, mais non fixée.

B.-D. Lewin : *Le caractère compulsif.*

Résumé descriptif des traits de ce caractère, puis des mécanismes des symptômes obsessionnels, d'après lesquels les premiers sont interprétés. Remarques sur la sublimation et l'attitude de ces caractères envers le travail.

A.-S. Lorand : *Le caractère réactionnel.*

Ce type de caractère (enthousiastes religieux, samaritains, ascètes, renonciateurs, etc.) résulte d'une tension entre le désir et l'interdiction de devenir comme le père. Comme l'a montré Freud, le commandement donné au moi par le surmoi est quelquefois un ordre : « Sois ainsi (comme le père) », et quelquefois une prohibition : « Ne sois pas ainsi (comme le père) ». Des trois cas cités, l'un par opposition à un père fort et brutal devint fortement masochiste, un autre, par opposition à un père pauvre et timide, devint fort riche, ce qui précipita une névrose, et le

troisième, par opposition à un père violent et athée, devint doux et religieux, tout en étant intérieurement un « Dr Jekyll et M. Hyde » (personnage double). Le caractère, dans ces trois cas, se développa sous l'influence d'un « surmoi réactionnel » (Reich), qui est l'aboutissement de l'identification paternelle, mais opposé à elle. Bien entendu, cette volte-face entraîne souvent une forte identification à la mère.

III. — Groupe sur le caractère névrotique criminel.

Ce caractère constitue une subdivision du caractère névrotique, mais il est traité à part à cause de son importance sociale.

F. ALEXANDER : *Le criminel névrotique.*

Une investigation détaillée des personnalités criminelles montre des cas fréquents où l'acte criminel n'est qu'un essai de résolution d'un conflit psychique, tout comme un symptôme, dont il doit être considéré l'équivalent. Ceci amène A. à définir le caractère névrotique en complétant Jones (cf. *supra*) : le symptôme est *autoplastique,* indique un changement dans l'appareil psychique du malade, et n'a donc qu'une importance subjective. Mais il y a un groupe d'actions névrotiquement provoquées (*neurotisches Agieren*), *alloplastiques,* consistant en actes affectant le milieu, et qui ont donc une importance objective. Ceci différencie ce qu'A. a appelé les « caractères névrotiques », auxquels convient aussi l'appellation « caractères névrotiques impulsifs » (*triebhafter character*) de Reich. Le criminel névrotique en constitue un sous-groupe.

Ainsi, c'est l'action, l'actualité (donc, en dernière analyse, le rapport du moi à la pulsion) qui distinguent la névrose du caractère névrotique. Le symptôme est de nature fictionnelle ; il fixe la pulsion refusée par le moi ; il est le substitut de l'action (Freud). La mère qui souffre de l'obsession d'égorger son enfant lui montre en réalité une sollicitude exagérée. Au contraire, le caractère névrotique effectue dans le monde extérieur des actions calculées pour satisfaire les exigences pulsionnelles d'une façon réelle. Il semblerait donc que la connexion entre la personnalité consciente et les pulsions soit dérangée dans ce cas. Le premier signe de ces actions impulsives névrotiques est l'irrationnalité avec l'intelligence intacte ; un second signe est la stéréotypie ; un troisième, la présence d'un conflit, qui se trahit à la fois par le remords (car le moi est mis en face d'un fait accompli regrettable), et par des actions dirigées plus ou moins directement contre le sujet. Le cas spécial de l'action névrotique criminelle est conditionné en partie par des facteurs sociaux (influence du milieu).

Cette action névrotique criminelle a son origine dans une curieuse conception primitive de la culpabilité et de l'expiation. L'individu commet l'acte criminel par besoin de punition ; mais cette punition est uti-

lisée pour satisfaire le surmoi et annuler ainsi les inhibitions morales, ce qui permet au moi de satisfaire des pulsions qui lui sont autrement dystoniques. Le motif le plus profond est la lutte contre les représentations œdipiennes, que le criminel provoque à le traiter injustement, de façon à pouvoir, relevé des inhibitions morales, recommencer son attaque sur le père injuste. Il est intéressant de rapprocher cette révolte ouverte d'un même insuccès à résoudre le conflit œdipien, et d'une révolte semblable, qu'on trouve chez l'excentrique, l'original, exprimés de façon cachée. La conquête de la séquence paternelle tout entière semble peu séduisante à celui-ci qui, évitant la lutte, mais gardant son défi, se crée un monde à part dans une société qu'il méprise. Il est facile de voir que l'audace aristocratique sera plus fréquente dans les « hautes classes », la révolte ouverte dans les « basses », que leur condition prédispose déjà à lutter contre l'état, père injuste.

Après la description de quelques cas particuliers, A. conclut que le criminel névrotique est souvent aussi sain que l'excentrique, quant à ses tendances et au fonctionnement de son moi, et même, en tant que caractère névrotique, plus près de l'homme normal que le névrosé, car il n'a pas renoncé à une satisfaction réelle : le dérangement ne porte que sur la coopération des deux systèmes, le moi et les pulsions du ça. Si ces vues sont acceptées, elles devraient avoir des conséquences dans le domaine des lois pénales.

W. Healy : *Interprétation de tendances chez les délinquants.*

H., auteur de traités sur les délinquants juvéniles, qui font autorité, psychiâtre près les cours criminelles et professeur à Chicago, puis à Harvard, apporte sa précieuse adhésion à l'application de la thérapeutique psychanalytique aux jeunes délinquants.

D. Feigenbaum : *Le criminel paranoïde.*

F. a eu l'intéressante idée de joindre à son étude l'observation détaillée de deux des cas qui en sont la base. Il commence par rappeler la théorie freudienne de la paranoïa, qui attribue à celle-ci les facteurs suivants : *a*) régression de la libido au niveau narcissique ; *b*) homosexualité refoulée, qui produit finalement le bouleversement psychique ; *c*) mécanisme de projection, qui est en grande partie le produit d'une défense contre l'homosexualité, suivant la formule : « J'aime X. Non, je n'aime pas X. Je hais X, parce que X me hait. » Or, l'analyse profonde a révélé, dans certaines névroses où elle a pénétré plus loin que les symptômes dans la disposition caractérologique sous-jacente, des variations de la paranoïa où les symptômes cliniques étaient légers ou presque invisibles ; et cependant la structure de ces caractères a montré ces éléments spécifiques (entre autres les trois facteurs mentionnés ci-dessus) dont la présence à un degré léger justifie pleinement la désignation « caractère paranoïde (qui correspondrait à la « constitution paranoïaque » des

auteurs français). Il n'y a donc, entre la psychose paranoïaque et le caractère paranoïde, qu'une différence quantitative. Dans le caractère paranoïde, il semble que la disposition homosexuelle soit plus apparente, et la construction idéologique réduite au contraire à son minimum, la tendance à la projection y étant plus apte à s'exprimer dans des *actes* asociaux ou antisociaux que dans une *idéologie* délirante. F. propose d'introduire la désignation « criminel paranoïde » pour représenter la variété criminelle du caractère paranoïde. Guérir ces criminels paranoïdes de leur caractère équivaut à les guérir de leur tendance criminelle, de même que guérir un caractère paranoïde peut empêcher le développement d'une paranoïa caractérisée.

Le premier cas cité est celui d'un homme fréquemment condamné pour vols, aggressions et voies de fait, insubordination générale envers les autorités, cruauté envers sa femme et ses enfants, etc. Bien que bon ouvrier mécanicien, il n'est jamais resté plus de six mois dans la même place, n'ayant jamais pu tolérer aucun ordre. Mis en observation psychiâtrique, il manifeste de l'hostilité surtout contre sa femme, dont il se croit persécuté. Examen physique de laboratoire et hérédité entièrement négatifs. Homme brutal et fier de sa force et de son courage. Prédilection pour les prostituées. Elevé très brutalement par son père, après la fuite de sa mère avec un amant quand il avait trois ans et demi. Le trio paranoïde est facilement démontrable : *a)* La fixation narcissique (dont l'origine se place au niveau sadique anal-phallique) est impliquée par le néant des investissements objectaux (entre autres sur sa femme et ses trois enfants), son enfantine confiance en lui, son infaillibilité, etc. *b)* L'homosexualité (basée sur une fixation anale-érotique) est prouvée par des rapports homosexuels passifs dans sa jeunesse (fellation par des camarades et par un homme âgé qui le payait) ; par l'introduction d'un verre dans son rectum, ce qui nécessita son séjour à l'hôpital (le choix d'un objet dangereux indique un élément sado-masochiste ; d'un objet creux, le désir probable de la réception du pénis paternel ; l'ensemble représente l'incorporation anale du poursuivant, classique dans la paranoïa, où l'objet devient les matières fécales) ; par ses brutalités envers sa femme, qu'il payait comme une prostituée quand il venait la coïter pendant une période de séparation ; par son indulgence envers les cruautés de son père, et même envers une tentative de viol commise par celui-ci sur la femme du malade ; par le motif de son mariage, qu'il déclare avoir été « pour donner à son père quelqu'un pour l'aider à élever ses quatre demi-frères » après la mort de sa belle-mère ; enfin par une répétition de ce motif dans un acte symptomatique où il fit danser sa femme sur une table, devant des convives, après l'avoir battue, et lui avoir versé du sel sur la tête (c'est-à-dire : il la sacrifiait de nouveau au père, en lui faisant, cette fois, exécuter une danse rituelle. Dans une communication au Congrès d'Oxford, à propos d'un « meurtre magique » chez une paranoïaque, F. avait appuyé sur le rapport entre la pensée paranoïaque et la pensée magique.). C'est donc l'homosexualité le trait le plus saillant de ce caractère ; c'est elle qui, produisant son manque d'in-

térêt pour sa femme, puis ses mauvais traitements, est à la base de ses difficultés avec elle. *c*) La tendance à la projection n'aboutit bien entendu pas à un vrai délire de persécution, ce qui indiquerait une paranoïa ; elle est plutôt impliquée par son opposition chronique, parfois violente, à toute forme d'autorité et de discipline, et surtout à sa femme, dont il se dit persécuté. Il n'avait aucune compréhension de sa responsabilité dans ses quatorze condamnations dont il rendait responsables ses patrons et les autorités ; au contraire, il disait qu'en sortant de prison il pouvait étudier et même devenir avocat. Son explication du verre dans le rectum (il prétend avoir été attaqué par cinq hommes, qui ont pu penser qu'il était leur patron auquel ils en voulaient) est une fantaisie paranoïde caractéristique, car l'idée de persécution est manifestement anale. La tendance à la projection se met en évidence en remplaçant dans la formule X par le père, ou le nom de père, qui comprend la femme, le patron et les autorités. Mais, comme il s'agit d'un caractère névrotique (et non d'un paranoïaque vrai), qui agit au lieu de théoriser, la formule devient : « ... le monde paternel m'est hostile, — je dois le combattre et le détruire, parce que — il veut me détruire. »

Un point intéressant est que l'identification au père violent et arbitraire aboutit à un surmoi sadique et antisocial. F. propose d'appeler ce cas un « délinquant névrotique avec surmoi criminel » (*neurotic super-ego criminal*), et propose de le placer comme type intermédiaire entre le « délinquant conditionné névrotiquement » et le « délinquant normal, non névrosé, avec surmoi criminel » d'Alexander et Staub.

Le second cas mentionné, un Robin des Bois romantique, efféminé et criminel, est un autre exemple de ce type ; il présente le trio paranoïde et des mécanismes semblables à ceux du premier cas. Ici l'ambivalence envers le père (le sujet est un enfant naturel que le père, puis le beau-père, refusèrent de reconnaître) a abouti à un manque d'unité et de force du surmoi, et à une identification incomplète, d'abord avec le père, puis avec la société, donc à une intolérance pour les exigences de celle-ci et une attitude aggressive-criminelle envers elle.

F. conclut sa belle étude par un exemple de caractère paranoïde non criminel, choisissant M. Y. Lermoutov, un grand poète russe, de l'école byronnienne, asocial plutôt qu'antisocial, qui est une réplique en style noble du second cas cité.

Toutes ces études montrent que « le criminel » *sui generis* à la Lombroso n'existe pas, et que, là comme ailleurs, il faut se donner la peine de trouver les facteurs dynamiques de cette forme du comportement humain pour pouvoir y remédier.

. . . .

Le Dr Feigenbaum, qui a publié le numéro résumé ici, annonce qu'il commencera incessamment la publication d'une Revue qui y constituera une suite, et qui s'appellera le *Psychopathology Quarterly, Bulletin of Psychanalysis*.

J. Frois-Wittmann.

Le Gérant : E. Corbière.

Alençon. — Imprimerie Corbière et Jugain.

TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES

TOME IV. — 1930-31

I

MÉMOIRES ORIGINAUX

A. HESNARD et R. LAFORGUE. — Les Processus d'Auto-Punition en Psychologie des Névroses et des Psychoses, en Psychologie criminelle et en Pathologie générale 2
Marie BONAPARTE. — La Prophylaxie infantile des Névroses...... 85
Sophie MORGENSTERN. — La Psychanalyse infantile et son rôle dans l'Hygiène mentale 136
R. DE SAUSSURE. — Note sur la pluralité du Surmoi.............. 163

COMPTES RENDUS

Société psychanalytique de Paris.............................. 166
V[e] Conférence des Psychanalystes de langue française (Paris)...... 170
Le Jubilé de l'Institut Psychanalytique de Berlin................ 185
BIBLIOGRAPHIE 186

II

MÉMOIRES ORIGINAUX

S. FERENCZI. — Interprétation et traitement psychanalytiques de l'Impuissance psychosexuelle chez l'homme................ 230
R. LAFORGUE. — De l'Angoisse à l'Orgasme........................ 245
A. HESNARD. — Sur l'apparence non sexuelle de certains souvenirs infantiles pathogènes (à propos de la claustrophobie)....... 259
R. LŒWENSTEIN. — Remarques sur le tact dans la technique psychanalytique 266
R. LAFORGUE. — Devant la Barrière de la Névrose............... 276
BIBLIOGRAPHIE 407

III

MÉMOIRES ORIGINAUX (*partie médicale*)

Marie BONAPARTE. — Le soixante-quinzième anniversaire de Freud 426
Anna FREUD. — Introduction à la Psychanalyse des enfants........ 428
M. KLEIN. — Les Principes psychologiques de l'Analyse infantile. 440
E. JONES. — La Crainte, la Culpabilité, la Haine.................. 454
H. DEUTSCH. — Névrose hystérique de destinée................... 472
J.-R. BELTRAN. — La Psychanalyse en Criminologie............... 487

S. Nacht. — Remarques sur un cas de Névrose obsessionnelle avec représentations sado-masochistes 508
A. Hesnard. — Contribution à l'étude des Phantasmes érotiques... 525
A. Hesnard. — Nouvelle contribution à l'Etude psychanalytique de la Psychonévrose hypochondriaque 549

Mémoires originaux (*partie appliquée*)

R. Laforgue. — Remarques sur l'érotisation des relations sociales de l'homme.

Comptes rendus

Société Psychanalytique de Paris.............................. 589
Echos 604
Bibliographie 605

IV

Mémoires originaux (*partie médicale*)

Anna Freud. — Introduction à la Psychanalyse des enfants........ 610
M. Klein. — Les premiers stades du complexe d'Œdipe.......... 634
I.-Ch. Odier. — Contribution à l'étude du Surmoi féminin......... 650
J. Vinchon et S. Nacht. — Considération sur la Cure psychanalytique d'une névrose homosexuelle 677
R. Allendy. — Explication d'un rêve............................ 710

Mémoires originaux (*partie appliquée*)

Marie Bonaparte. — Deuil, Nécrophilie et Sadisme................ 716
E. Jones. — Le Problème de Paul Morphy........................ 735

Comptes rendus

Société Psychanalytique de Paris 762
Bibliographie 765